

L'orage a traîné toute la nuit, rendant mon sommeil plus que léger. Entre le tonnerre, raisonnant dans les rues, et les violents éclairs, je n'ai dormi que quelques heures, si je peux appeler ça dormir. La matinée commence difficilement, les premières visites ne me satisfont pas. Les appartements sont trop petits, mal agencés, trop chers... Mais je finis enfin par trouver l'appartement qu'il me fallait. À mon retour à l'hôtel, j'annonce la nouvelle aux parents de Gretta. Astrid oscille entre la joie et la tristesse. Je monte à l'étage faire mes valises : il était temps de partir. J'ai acheté le petit appartement sur un coup de cœur, et je voulais m'y installer maintenant. Je tente de mettre la chambre comme je l'ai trouvé, je remets tout à sa place, range, vide, réinstalle... Comme si je n'étais jamais venue. Je descends au bout d'une bonne heure. Astrid m'attend au salon. Conrad, lui, fume à la cuisine, devant son café et son journal. Il n'aime pas les au revoir, les changements. Il n'a jamais été très sentimental. Astrid, elle, est quelqu'un de sensible et de doux. Elle tient toujours à s'assurer que tout va pour le mieux. Une qualité, pour son travail, pouvant vite devenir étouffante pour son entourage. Elle me regarde, l'air attristé.

— Tu es sûre de vouloir partir ? Il n'y a rien que nous puissions faire ?

— Merci beaucoup, Mme Friedrisch, mais vous avez déjà fait suffisamment. Il est temps pour moi de prendre mon envol.

Elle m'embrasse sur le front, souriante. Une larme roule sur sa joue droite, et je souris à mon tour. En sortant de l'hôtel, je suis prise par une brise légère, entre la douceur et le froid. Nous sommes au mois de mars, et l'hiver commence à doucement céder sa place au printemps. Les rues de Berlin portent toujours les séquelles de la chasse aux Juifs. Partout, les rues dévoilent des ruines, des façades saccagées, ravagées, dégradées... Je traverse la ville avec mes petites valises et mes sacs. Enfin, le Tiergarten se montre. Ses arbres encore nus se dévoilent doucement, et je m'engouffre dans la Tiergartenstrass d'un pas ferme. L'air du parc arrive jusqu'à moi et me remplit de joie. Enfin, je sens mon indépendance approchée. Ma liberté, même. Le numéro 6 de la rue se distingue, avec son petit jardin, juste à l'entrée. Une maison assez carrée et imposante, derrière de grands arbres. Une allée en gravier permet de relier le portail à l'entrée de la maison. Il y a une grande porte, au centre de la bâtisse, et une plus petite, sur le côté. Un homme attend appuyer sur le chambranle de la petite porte. Il me fait signe de le rejoindre.

— Vous voulez un peu d'aide ?

Il prend une de mes valises et nous montons à l'étage. Au bout du couloir, juste en face, une porte donne sur l'appartement. Il ne comporte que trois pièces : une cuisine, équipée du strict minimum, une salle de bain, et une chambre-salon. J'ai déjà pensé à toute l'installation du studio, ne reste plus qu'à acheter le mobilier.

— Donc, voici les clés, le reste, tout était bon, je crois.

— Nous avons vérifié, oui.

Il me donne les clés, me sert la main et me laisse, déposant la valise sur le sol. Me voilà chez moi... Cette phrase résonne encore étrangement dans ma tête, sans doute parce qu'elle n'est pas encore assimilée. Je regarde et analyse, de long en large, l'appartement qui est mien. Deux grandes fenêtres apportent la lumière pour la cuisine et la chambre, rendant l'espace accueillant. Je dépose toutes mes affaires sur le sol avant de repartir pour acheter quelques meubles.

Aidée par un homme du magasin, je me retrouve à installer lit, étagères, rangements.... Dans la soirée, tout est fin prêt. Je suis enfin dans un logement digne de ce nom, habitable et agréable. Je me

laisse glisser sur le lit pour quelques minutes, avant de profiter d'une douche, d'un bon repas, et d'une bonne nuit de sommeil.

J'ai dormi comme un loir, contrairement à la précédente nuit. Le ciel est d'un bleu éclatant, et le Reichstag grouille de monde. Je rayonne, en cette douce matinée de mars. Souriante, j'avance d'un pas sûr dans la grande bâtisse. Ma bonne humeur semble se transmettre autour de moi. À mon passage, les gens sourient, se saluent... Comme c'est agréable ! En arrivant au bureau, j'aperçois Gretta, déjà au travail. Je me campe devant elle, décidée à lui annoncer la nouvelle.

— Tu peux retourner chez toi.

— Pardon ?

Elle me regarde, l'air surpris.

— Tu peux retourner chez toi.

— Pourquoi me dis-tu ça ?

— J'ai un appartement, je ne suis plus chez tes parents, la voix est libre.

Elle s'était replongée dans son travail, mais s'arrête en entendant la dernière phrase. Les minutes qui succèdent semblent ne plus finir, le silence et l'immobilité s'installant.

— Pfiou, j'en pouvais plus de vivre chez Wilhelm ! C'est tellement... sale, sombre et étroit !

On se regarde toutes les deux, avant d'exploser de rire. La première fois depuis des mois. Un rire simple et naturel, sans retenue, sans rien. Pas de fausseté, ou de colère. On se regarde à nouveau, mais personne ne dit rien.

— Tu sais, je suis désolée, de tout ce que j'ai pu dire le jour de mon anniversaire...

Elle a pris la parole seule. Je ne savais pas quoi dire, de toute façon. Je me contente de la fixer, simplement. Je ne sais pas ce que j'attends d'elle, peut-être de plus amples informations. Mais rien ne vient. Alors j'entreprends d'enchaîner en lui demandant pourquoi maintenant. Elle me répond qu'elle pensait à trop de choses, et que la jalousie l'avait emporté sur le reste. Qu'elle s'en voulait, de ne pas être revenue plus tôt. Je lui lance un sourire désolé, mais n'avait toujours rien à dire. Ma langue se délie le temps d'énoncer un « Je suis contente, si on arrive à se reparler », avant d'aller rejoindre mon bureau. Les papiers m'attendaient déjà, formant des piles instables qui menaçaient de tomber à chaque instant. Je m'assois sur ma chaise de bois, recouverte de son coussin de velours. Gretta vient quelques minutes plus tard, une tasse à la main. Elle la dépose sur le coin de mon bureau, et repart travailler. J'avais l'espoir de voir notre amitié revenir à la normale... En tout cas, nous nous reparlions, ce qui était déjà un grand pas en avant.

La journée se passe sans encombre, juste des discussions, ce qu'il y a de plus normal. Gretta travaillant assez loin de moi, je travaille tranquille et arrive à rattraper mon retard. Car oui, à cause de l'orage de la dernière fois, j'avais accumulé un retard que je n'arrivais pas à rattraper. Trop de pré-occupations, pas assez de temps, trop de distractions... d'autres choses en tête, simplement. Je rentre chez moi, le cœur léger. J'étais vidée d'un fardeau qui pesait lourd, depuis quelque temps. Alors que je me préparais le repas — du riz et de la saucisse —, on frappe à la porte. Une fois, puis deux. J'accélère le pas et ouvre la porte. Hanz se tient debout, là, juste devant moi, des fleurs à la main.

— Comment m'as-tu trouvé ?

Je ne me souviens plus lui avoir parlé de l'appartement. Pourtant, il se trouve là, devant ma porte, fier de sa surprise.

- Je t'ai vu rentré dans la maison.
- Tu m'as suivi ?
- Non, non, j'étais juste à côté.

Le numéro 4 de la TiergartenStrasse grouillait souvent de soldats allemands et d'hommes plutôt sombres. J'ai souvent remarqué des allées et venues en sortant de chez moi, ou en rentrant parfois même. C'est un ballet assez sombre, quand on y pense. Ils sortent tous la mine étrange, sérieuse ou heureuse, mais avec un ton que je n'arrive pas à décrire. Je suis étonnée de voir Hanz ici. J'ignore d'ailleurs comment il fait pour se tenir devant moi avec un tel sourire alors qu'il vient de découvrir que j'habite enfin seule.

- Tu ne m'en veux pas ?
- Je devrais peut être ?
- Et bien... j'ai un appartement seule, et je ne prends pas la peine de te le dire. Tu le découvres comme ça, et toi, tu arrives avec un bouquet de fleurs, sourire aux lèvres.
- Tu as le droit de ne pas tout me dire, même si j'aurais aimé le savoir de ta bouche, certes. Mais voilà, je suis content de te voir malgré tout !

Il me tend le bouquet. Des tulipes, de grosses tulipes de diverses couleurs, des prunes, des bordeaux, des noirs, des jaunes pâles, des blanches, des rosées... Certaines sont lisses, d'autres ont les bords dentelés, et certaines plusieurs couleurs, mais elles sont toutes superbes, formant un bouquet chaleureux qui ornara parfaitement mon appartement. Je dépose le bouquet dans un vase, juste à côté de mon lit. J'invite Hanz à entrer. Il découvre le studio, regardant chaque pièce, chaque meuble, chaque espace. Il s'arrête au milieu de la pièce de vie, face à la porte. Je me demande ce qu'il regarde avec tant d'intérêt.

- Tu l'utilises souvent ?

Je ne comprends pas de quoi il me parle. Soudain, il me montre la bibliothèque. Étrangement, cet appartement comprenait une énorme bibliothèque, qui tapissait les murs entourant la porte et continuait après l'angle, à droite de l'entrée. Une bibliothèque pleine, avec une échelle pour accéder aux étages, et une grille de bronze, dessinant de subtiles arabesques. Cela m'avait étonné de voir un appartement en vente avec un tel trésor. Une bibliothèque de choix, soit dit en passant. Le propriétaire m'avait clairement annoncé la mort de l'ancien locataire, mort naturelle, qui l'avait empêché de vider les lieux. Sans famille, personne n'avait pris aucune nouvelle, et la bibliothèque faisant partie intégrante de l'appartement, le propriétaire avait décidé de la garder. Je ne m'en suis pas encore servis, non. Pas encore. J'avais déjà pu survoler quelques titres, mais je n'ai rien lu. Pas encore, du moins. Mais j'ai déjà prévu d'installer le nécessaire pour, à savoir une lampe et un fauteuil. Puisque Hanz est ici, je lui propose de rester manger. Autant que sa visite soit rentable, malgré le faible repas que j'ai fait. Il reste volontiers et profite du repas, avant de rentrer chez lui. Déjà deux jours que je suis dans cet appartement. Que je suis chez moi. Ça fait étrange de dire cela. Mais ça y est, j'ai passé une nouvelle étape de ma vie. Et ça semble me changer un peu, au final. Je me sens plus responsable, plus sûre. Je me couche l'air serein, bien plus serein que d'habitude. Mais c'est si agréable de se sentir libre...

Les journées se suivent et se ressemblent. Je me lève, déjeune, me douche, pars travailler, rentre, mange, lis, prends une douche et me couche. Gretta me parle de plus en plus, nous recommençons à rire, à profiter. Nous mangeons même encore parfois ensemble. De plus en plus régulièrement. Tout le temps, même, maintenant. Les mois passent et la fin d'année approche tranquillement, amenant l'hiver. Le soleil persiste toujours un peu, de temps à autre. Gretta a découvert mon chez-moi avec bonheur. Elle semblait ravie pour moi de la tournure des choses. Au travail, nous avons mis côte à côte nos bureaux, suite à la volonté du Führer. Nous voyant réconciliées, il avait émis l'idée de nous

voir ensemble, à la sortie de son bureau. Le travail ne manquant pas, il nous faisait également choisir une assistante. Surtout pour moi. Les fiches s'accumulaient de plus en plus, et je me voyais recevoir de nouvelles missions, plus longues et prenantes, si bien que les fiches attendaient, prenant un retard considérable. Sans obtenir de promotion, je m'étais vue devenir l'assistante de Gretta, en quelque sorte. L'idée venait d'elle, trouvant les missions parfois trop complexes ou trop difficiles à gérer pour elle. Nous recevions une jeune demoiselle, qu'Adolf avait rencontrée. Il connaissait sa mère, une jeune femme charmante, avait-il dit. Ingrid Göschein. Jeune fille de 18 ans, elle se tient devant nous, tout sourire, fière de sa présence ici. Elle porte une robe légère, écrue à motifs roses, au col de dentelle, assortie à des escarpins pâles, et une coiffure simple, constituée principalement d'Anglaises et de bouclettes. Elle nous regarde, le sourire niais, la poitrine mise en avant. Gretta se lève pour l'accueillir. Elle lui demande son nom, son prénom, juste avant que le Führer n'arrive dans son bureau et appelle Gretta. Celle-ci s'exécute, laissant Ingrid plantée là, au milieu du bureau. Au passage, elle me lance un regard, signe que je devais reprendre son rôle. Je me lève et m'avance vers Ingrid, qui avait perdu de son sourire et ne quittait plus des yeux la porte du bureau.

— Un peu d'attention, s'il vous plaît, Mademoiselle Göschein, je n'ai pas que cela à faire.

Elle reporte son intérêt sur moi, un éclat d'animosité dans le regard. Mon ton n'a pas dû lui plaire, probablement, mais je lui suis, de toute façon, supérieur. Et sa perte d'attention me faisait perdre mon temps. Je n'ai donc aucune raison d'être agréable.

— Que vous a dit Mademoiselle Friedrisch ?

— Rien. À part son nom et son rôle.

— Bien. Je suis Raphaëlle Strauss, assistante de Mademoiselle Friedrisch, et donc du Führer également, et votre supérieur.

Elle fait une moue contrariée, cette annonce ne l'enchantait guère.

— Ceci ne vous plaît pas ?

— Si, si...

— Rassurez-vous, si ma présence vous dérange, la porte est juste derrière vous, votre sortie est donc envisageable.

— Non non non, ça ira très bien !

Il y eut presque un mouvement de panique dans son regard à cette remarque. C'est comme si elle ne devait absolument pas quitter ce lieu, comme si elle devait obligatoirement se faire embaucher.

— Bien. Votre bureau se trouve là-haut. Votre travail, trier les fiches, ceux qui sont morts dans le classeur rouge, ceux qui sont en détention, dans le noir, les autres dans le vert. Il faut appliquer sur chacune des feuilles le tampon Jüde, avant de les classer.

— C'est tout ?

— Vous ferez l'effort de ne pas parler, et d'être le plus efficace possible. Vous êtes censées m'assister, je ne veux donc plus voir aucune fiche en attente en fin de journée.

— Vous avez vu le tas que j'ai ?

— Vous voulez voir ce que j'ai à faire, peut-être ? Vous n'avez guère le choix si vous voulez travailler ici.

Gretta sort du bureau, pose une main sur mon épaule et m'invite à y aller, à mon tour. Elle reprend donc la conversation, demandant à Ingrid ce que je lui avais énoncé. Elle conclut par un « Je pense que vous savez tout, alors au travail ! », avant de retourner s'asseoir à son bureau. J'entends la démarche traînante d'Ingrid jusqu'à son bureau. Je ferme la porte derrière moi. Adolf me regarde, l'air grave, si bien que je me demande pourquoi je suis ici. Il finit par lever la tête et me regarder, l'air

pensif. Il m'invite à m'installer, juste en face de lui. Je m'exécute, et attends qu'il dise enfin quelque chose. Au bout de quelques minutes, qui me semblent une éternité, il ouvre enfin la bouche.

— Tu ne le sais peut-être pas, mais d'ici trois jours, une petite fête aura lieu, ici même. Fête à laquelle tu es naturellement invitée.

— En quoi ceci nécessite-t-il un rendez-vous privé ?

— Je sais que tu n'aimes pas vraiment être mise en avant. Hanz est en quelque sorte l'instigateur de cette fête, il est donc normal qu'il soit présent, visible et omniprésent, ou presque.

— Et vu que je suis sa compagne, je devrais en faire de même, n'est-ce pas ?

— En effet. Je préfère t'en parler avant, pour éviter les mauvaises surprises, mais je comprendrais que tu préfères ne pas venir.

— Je viendrais. C'est l'occasion ou jamais de faire un pas en avant !

Il me tend une boîte blanche, un sourire en coin. Je le regarde sans trop comprendre, avec un pincement au ventre. Je pense avoir deviné le contenu de la boîte... Il m'invite à l'ouvrir, ce que je fais. Et j'ai vu juste... Une robe, une superbe robe, devrais-je, est soigneusement pliée. Elle a dû coûter une fortune, vu la qualité du tissu et de la broderie... Je me sens un peu mal à l'aise, je ne mérite pas vraiment ce cadeau. Mais Adolf semble y tenir. Alors je sors du bureau, la boîte en main, et referme la porte derrière moi. Gretta me regarde, étincelante. Elle s'est probablement vu offrir la même opportunité. Ingrid, quant à elle, est installée à son bureau, seule. Elle agite les feuilles avec mollesse, tamponnant machinalement chacune d'elle, sans conviction. Personne ne dit mot. Le silence est maître jusqu'à ce que le Führer quitte son bureau. Je note qu'Ingrid ne le quitte pas des yeux. Elle arrête sa moindre action dès qu'il passe, comme une fanatique devant son dieu. Quand il quitte définitivement le Reichstag, Gretta laisse exploser sa joie. Ingrid la regarde sans comprendre, l'air presque blasé par une telle attitude. Alors qu'elle-même était pire. Mon amie me regarde, son sourire s'effaçant doucement face à ma mine défraîchie.

— Enfin, Raphaëlle, tu n'es pas contente ?

Pourquoi être heureuse d'être invitée à une fête de la sorte ? Je l'ignore. Mais il semble que ça soit de circonstance.

— Pas vraiment, non. Je m'en serais passée.

— Mais enfin pourquoi ?

— Tu le sais très bien !

Nous avons été amies suffisamment longtemps pour qu'elle comprenne ma réticence. Elle réfléchit quelque temps, comme si elle cherchait à ne surtout pas faire d'erreurs, et comprend. J'avais une peur bleue de la foule, ce groupement de personnes compact, dans lequel l'air circule mal et les corps se touchent sans cesse. Pourtant, je n'ai jamais eu de mauvaises expériences, ayant toujours fui la foule. Mais j'en ai peur, inexplicablement. En plus de cela, mon couple me met encore plus en avant, comme un visage à suivre, ce qui n'arrange pas mon appréhension. Ingrid, de son bureau, écoute les moindres mots que nous formulons. Elle qui ignore jusqu'alors tout de nous vient d'en apprendre suffisamment en quelques minutes. Elle semble avoir la curiosité bien placée. J'ai presque l'impression d'être espionnée, tellement son attention est présente. Je me tourne vers elle et elle fait mine de travailler. Gretta me prend le poignet, l'air surpris par ma réaction. Je lui fais un signe de tête comme pour lui faire comprendre que je n'en parlerais pas maintenant. Gretta regarde donc l'heure, et se rend compte qu'il est temps pour nous d'y aller.

— Tu viens ?

— Désolée Gretta, il faut que je remplisse ce fichu formulaire et que je finisse mes fiches.

Je lui montre le tas de feuilles, dans un coin de mon bureau. Elle le regarde, les yeux écarquillés.

- Je n'arrive pas à tout faire, j'ai trop de papiers à remplir.
- Je t'aiderais demain si tu n'as pas fini.
- Non, non, ce n'est pas trop travail.

Elle se tourne vers Ingrid.

- Ingrid, vous y allez ?
- Qu'elle finisse déjà ce qu'elle a à faire, écouter aux portes ça ne fait pas avancer le travail.

La jeune fille me lance un regard noir, que je soutiens jusqu'à ce qu'elle baisse les yeux. Il fallait bien placer des limites. Gretta me salue d'un baiser sur la joue et quitte le bureau, l'air joyeux. J'ai juste le temps de percevoir Wilhelm, elle doit avoir un rendez-vous pour être si ponctuelle. Il me salue d'un geste de la main avant de prendre sa compagne par la hanche. Je soupire, le travail me lésive. Je vais probablement encore rentrer tard, ce qui ne m'enchant guère. Au bout d'une bonne heure, Ingrid range ses affaires et commence à partir.

- Vous avez fini toutes vos fiches ?
- Oui, toutes, bien classées comme il le faut.
- Je vérifierais cela demain, j'espère pour vous que vous avez raison.

Elle quitte la pièce sans dire un mot. Son regard renfrogné en dit suffisamment. Mais je ne suis pas d'humeur, ce soir. J'ai encore tant à faire...

Je ne finis de travailler que vers 23 h. Il fait nuit noire, dans les rues, et un vent froid circule entre les maisons. Je mets quelques minutes à rejoindre mon appartement. La fatigue est telle que je n'ai même pas la force de manger quelque chose. Je me laisse tomber dans le fauteuil que je viens d'installer, à gauche de la porte, juste à l'angle de la bibliothèque, et m'endors sans crier gare. La nuit sera courte jusqu'au lendemain...

Les journées passent sans plus d'action, ces derniers temps. Je pense pouvoir dire définitivement que Gretta et moi sommes réconciliées. Il aura fallu que je déménage pour que nous puissions nous reparler librement. Les journées n'en sont que plus agréables, même si Gretta n'est que rarement présente, surtout depuis le lancement de cette fichue fête. Ingrid, quant à elle, fait son travail sans rien dire. Elle se contente d'écouter nos discussions, mais n'intervient jamais.

En ce mercredi, le soleil a fui derrière les nuages, laissant à nouveau place à la fraîcheur. Dans deux jours, c'est l'heure de gloire de Hanz. Nous sommes en fin de journée, Ingrid a ouvert une fenêtre pour aérer le bureau, et j'ai froid. J'inspecte chaque fiche avec de plus en plus d'aigreur. Je n'en peux plus de voir défiler ces noms sous mon nez, de signer leur arrête de mort alors que moi, je suis ici, à deux doigts du Führer, fricotant avec les soldats de la Waffen SS et profitant de mon douillet appartement. Il y a de ces jours où j'ai honte d'être ce que je suis. Où mon côté juif se fait sentir, et j'ai envie de le défendre haut et fort. Heureusement pour moi, j'ai encore assez de jugeote pour ne pas le faire, ce qui reviendrait à signer mon arrêt de mort. Je sens le regard curieux d'Ingrid posé sur moi. Elle s'est arrêtée de travailler, une fiche suspendue en vol, juste là, à bout de doigts. Hanz entre juste à cet instant. Mon attention se porte alors sur lui. Il s'avance dans le bureau, souriant, et nous salut d'un signe de tête.

- Tu es prête ?
- Juste le temps de ranger quelques petites choses et j'arrive.

Je me lève, et il dépose un baiser sur ma bouche. J'attrape les classeurs qu'Ingrid et moi avions rangés et file hors du bureau, afin de les remettre à leur place. À mon retour, j'entends Ingrid parler à

Hanz. Je tente d'arriver le plus discrètement possible, afin de comprendre ce qu'ils se disent. Je suis curieuse, oui. Mais Ingrid ne m'inspire pas confiance. Pas du tout. Depuis son arrivée, d'ailleurs. Nous lui devons comme une sorte de respect, simplement parce que sa mère connaissait le Führer, semble-t-il. Mais je me méfie d'elle. Ingrid a ces yeux de fouine, toujours à regarder partout, et à laisser traîner ses oreilles où il ne le faut pas. Et j'avais raison de m'en méfier... Elle semble parler de moi. Je m'approche un peu plus de la porte, faisant bien attention de ne pas faire grincer le parquet.

— Vous êtes sûr de bien la connaître ?

— Pourquoi me poses-tu cette question ? Je pense la connaître depuis plus longtemps que toi.

— Permettez-moi de vous faire remarquer qu'elle est incapable de tenir le coup face à des noms juifs. Elle se sent coupable de quelque chose à coup sûr, je sens qu'elle cache un lourd secret.

— Elle déteste la violence, et alors ? En quoi ceci pose-t-il un problème ?

— Il y a plus que ça, ouvrez-les yeux !

— Parle-moi sur un autre ton, veux-tu !

Ils se retournent tous deux vers moi. J'ai avancé plus que prévu, et me trouve à présent dans le bureau. Une latte de parquet m'a trahi. J'ai l'air grave, debout derrière Hanz. Ingrid me regarde, un éclat de défiance dans les yeux. Je l'apprécie de moins en moins. Hanz tente de me prendre les mains, comme pour me rassurer, mais je passe en l'évitant, passe mon manteau sur mes épaules et m'approche d'Ingrid.

— Méfie-toi, tu pourrais regretter ton comportement.

Je sors de la pièce sans me retourner, la démarche sûre. En passant dans le couloir, je perçois le sourire en coin que porte Ingrid. Mais elle est bien loin d'avoir gagné quoi que ce soit. Le ton était donné.

La soirée se passe en mauvais termes. Je n'ai pas la tête à rire, j'ai envie d'être seule, et je le fais sentir. Hanz me sent distante, irritée, mais tente malgré tout de m'apaiser. À son grand désarroi, je m'énerve d'autant plus. Si bien qu'il part plus tôt que prévu. Nous devons passer la nuit ensemble, mais il n'en est rien. Je n'en ai de toute façon pas envie. Il part, à la fois déçu et énervé, et je ferme la porte juste derrière lui. Je m'assois sur le rebord de la fenêtre. Et si Hanz ne me faisait plus confiance ? Si ma réticence et ma colère avaient éveillé en lui un doute envers moi ? Je le regarde partir, le pas hésitant. Il ne se retourne à aucun instant, comme s'il espérait que je l'arrête. Mais je n'en fais rien. Non, je tiens à ma solitude, ce soir. J'ai peur de ne plus tenir longtemps dans cette situation... Si Ingrid commence à jouer ainsi, elle finira bien par trouver quelque chose afin de m'incriminer. Je regarde le téléphone, posé sur la commode. Gretta pouvait peut-être me remettre les idées en place... Je m'avance vers l'appareil, compose le numéro et colle le combiné à mon oreille. C'est Astrid, qui répond. Elle tente de prendre quelques nouvelles, et je résume la chose, d'une manière assez positive, pour ne pas qu'elle s'inquiète. Enfin, elle se décide à me passer Gretta. Mon amie attrape le téléphone en me demandant pourquoi j'appelle...

— Ingrid, elle... elle commence à douter.

— Douter de quoi ?

— De moi !

— Pourquoi est-ce que tu dis ça ?

— Quand Hanz est venu me chercher, elle lui a parlé, de moi, en disant que je n'étais pas claire, que j'avais l'air trop impliquée dans la question juive...

— Sérieusement ? Mais pourquoi a-t-elle dit ça ?

— Je n'avais pas trop la forme. Depuis quelque temps je ne supporte plus trop de voir défiler ces fiches, alors oui, je ralentis, je souffle, je pense... Mais c'est tellement difficile !

Et nous parlons ainsi pendant des heures. Gretta arrive à me faire relativiser la situation, j'ai le droit d'être fatiguée, et de ne pas supporter cette situation. Je ne suis sûrement pas la seule personne dans ce cas. Mais dans ma tête, tout est fini. Cependant, mon amie relève un point que je ne peux pas négliger. Si je baisse aujourd'hui les bras, ma vie était ruinée. En particulier si personne ne se doutait de quoi que ce soit. Je regarde droit devant moi, les yeux perdus dans la centaine de livres qui entourent ma porte d'entrée. Elle a raison. Pourquoi, ou plutôt comment Ingrid pouvait-elle savoir que j'étais juive ?

— Elle peut par contre se demander si tu ne fais pas partie de la Résistance...

Voilà un autre point auquel je n'ai pas pensé. Comment prouver le contraire ? « Hanz », me chuchote Gretta. Mais quoi, Hanz ? Il me fait confiance, il me connaît, si je peux me permettre d'employer ce mot. Il sait que je suis fragile, que je déteste la violence, qu'on s'en prend à des innocents. Il est ma porte de sortie pour cet enfer, même s'il avait déjà tenté de convaincre Ingrid. Il me reste encore le Führer, qui lui aussi, a confiance en moi. Il peut encore me défendre, même s'il me connaît naturellement moins bien que Hanz. J'ai deux grosses cartes, en ma possession. À moi de bien m'en servir... Il est une heure du matin, quand Gretta m'annonce qu'elle doit raccrocher. Nous nous retrouverons d'ici quelques heures au travail, rien de bien grave. Je repose le combiné sur son socle avant de m'affaisser dans mon fauteuil. J'aime beaucoup mon petit coin de lecture, installé tout près de l'entrée, dans un renfoncement de l'appartement. Ce vieux fauteuil, trouvé en friperie, est des plus confortable. Je me tourne vers la bibliothèque, et survole les tranches de livre. Un titre attire mon attention, tout en me faisant rire noir : *Mein Kampf*. Ce fameux livre, écrit par Hitler... Il ressemble à un énorme pavé, vu de l'extérieur. Et de l'intérieur aussi... autant de pages écrites en si petits caractères... La curiosité me pousse et je commence à lire les quelques lignes de début. Des phrases longues, complexes, plombées... Il doit être dur à ingurgiter. Je finis par m'endormir sans m'en rendre vraiment compte. Je m'enfonce dans le fauteuil, le livre sur les genoux....

Au lendemain, je me rends compte que j'étais resté installé sur ce fauteuil, et que le livre avait fini par glisser de mes mains. Des marques de plis strient mon visage, de manière assez peu conventionnelle, et je tente de les enlever sans grand succès. Je m'empresse de boire une tasse de lait, n'ayant guère le temps de préparer autre chose, enfile en vitesse des vêtements propres et sors de chez moi en toute hâte. Je suis sur le point d'être en retard, la faute a un réveil un peu trop tardif. J'arrive complètement essoufflée au Reichstag, sous le regard étonné et rieur des soldats, qui fument juste devant. À moitié cachée par le col de ma veste, je m'engouffre dans le bâtiment afin de rejoindre l'administration au plus vite. Gretta me regarde, l'air grave et le sourire aux lèvres, expression plutôt contradictoire.

— J'en connais une qui ne connaît pas ce qu'est un lit !

Elle me fait un clin d'œil, et je m'installe rapidement, commençant à travailler presque directement. Ingrid vient de s'arrêter en me fixant. Au bout de quelques minutes, juste le temps de souffler un peu, je m'arrête à mon tour et la regarde. Elle semble vraiment se douter de quelque chose, j'ignore bien quoi, mais son regard semble tenter de me scruter jusqu'au plus profond de mon être. Gretta, sentant sûrement la tension naissante entre la demoiselle et moi, s'arrête à son tour et se retourne. Elle regarde Ingrid l'air sévère.

— Mlle Göschein, je crois savoir que vous êtes ici pour travailler, et non pour porter un quelconque jugement sur vos supérieurs.

— Je ne juge personne.

— Peut-être que vous êtes tombée amoureuse de Mlle Strauss, alors ?

Je retiens un rire de surprise en entendant cela. Ingrid, elle, ne sait plus trop où se mettre. Gretta vient de la prendre à son propre jeu, créant un flagrant malaise chez la jeune femme.

— Mais... euh, pourquoi dites-vous cela ?

— Et bien il semble que dès que Mlle Strauss entre dans cette pièce, vous ne soyez plus capable de prêter attention à autre chose qu'à elle. Avouez que cela porte à confusion....

— Mais non, non pas du tout je...

— Vous quoi ? Si ce n'est point le cas, alors je vous prierais de vous remettre plus sérieusement au travail, sous peine de vous retrouver dans le bureau du Führer, mais certainement pas pour boire un thé.

Gretta se lève, prend la pile de fiches qui attend sur la droite de mon bureau, et s'avance vers Ingrid, qui la regarde, désespérée. Elle pose les feuilles sur le tas, déjà en attente, de la jeune femme, et repart s'installer à sa table. Mon amie me fait un grand sourire, en revenant, et je me retiens d'en faire de même. La porte du bureau finit par nous recentrer sur notre travail. Le Führer sort, dans une tenue d'apparat, et se tient droit devant la porte. Il se tourne vers nous dans un mouvement militaire, nous regardant. Il avait presque fière allure dans cette tenue.

— Gretta, Raphaëlle, je dois emmener Mlle Braun déjeuner, vous avez donc la responsabilité du bâtiment. Gretta, j'aimerais que tu jettes un œil aux papiers sur le bureau, tries — les pour moi tu veux bien ? Fais-toi aider de Raphaëlle au besoin. Travaillez bien, Mesdemoiselles. Vous pouvez partir à l'heure qui vous chante aujourd'hui, du moment que le travail est terminé.

Il nous salut d'un geste de bras, auquel nous répondons assidûment comme n'importe quelle personne présente au Reichstag. Il quitte le bureau d'un pas carré, sans même une quelconque parole à Ingrid, qui se sent encore plus vexée.

La journée se passe alors dans le calme. Ingrid ne dit plus un mot, restant concentrée sur la pile de fiches, qui semble ne jamais s'affiner. Gretta et moi ne discutons pas plus, toutes deux très actives. Gretta est la première à partir, assez tôt d'ailleurs. Sa fonction lui permet plus de liberté, du moment qu'elle n'est pas avec le Führer. Ce que je trouve plus étrange, c'est que Wilhelm, lui, puisse quitter son travail aussi souvent, et aussi tôt. Il vient chercher mon amie vers 15h, et tous deux partent en roucoulant, comme ils le font si bien. Je soupire, à nouveau, devant les fiches qu'elle me laissait à ranger. Elle prend la mauvaise habitude de se déverser de toutes tâches qu'elle considère comme négative pour son statut. Et tout retombe entre mes mains, bien évidemment. Étant censé l'assister, il est plus que normal que je range ce qu'elle ne range pas. Elle avait beau être ma supérieure, elle n'en était pas moins doté de respect. À croire que cette notion a disparu avec sa promotion...Et les deux journées qui suivent n'ont certainement rien arrangé à la chose. La préparation de la fête lui prend tout son temps, ou c'est ce qu'elle semble nous faire croire. Ingrid, quand à elle, ne dit plus rien. Elle se contente de rester dans son coin, en travaillant, et de ne rien faire de plus. Je m'en veux d'avoir été si désagréable avec elle, après tout, ce n'est qu'une gamine qui ne cherche qu'à se faire une place. Mais ce n'est certainement pas aujourd'hui que je vais faire un effort. Ni même demain.

Chap. 12 — Une soirée pas comme les autres.

C'est le grand jour. Celui des strass, des paillettes, du maquillage et de la scène. Nous sommes samedi, jour de fête. Au Reichstag, on sent une toute nouvelle tension naître. Des gens courent partout, la bâtisse d'ordinaire sombre et froide, s'habille de part et d'autres. Elle en devient presque vivante et accueillante. Gretta dirige les affaires d'une poigne de fer. Sa promotion lui a redonné toute la confiance qu'elle avait perdu, et sa fierté. Elle est heureuse de pouvoir ordonner à telle ou telle personne d'agir selon son grès, de râler quand rien ne va. C'est elle tout craché. J'arrive dans le grand bâtiment la boule au ventre. Je n'ai guère très envie d'être ici, et encore moins de subir les préparatifs de la journée. Je pense avoir suffisamment de pression. Mon amie me salut d'un geste de la main et d'un radieux sourire, ce à quoi je rétorque furtivement avant de m'engouffrer dans les lugubres couloirs. J'ai quelques bricoles à finir avant de me retrouver seule chez moi...Au bureau, Ingrid est déjà au travail, active et discrète...quoique, pas vraiment. Je discerne une voix plutôt rauque et remarque un jeune homme inconnu jusqu'alors à ses côtés. Ils discutent de ce soir, et j'en viens à penser qu'il ne s'agit que de son petit ami. Je n'ai pas vraiment envie de lancer une pique quelconque pour la remettre en place. Je fais donc ce que j'ai à faire — remplir quelques papiers et prendre des fiches destinées à Hanz — et file directement jusqu'au bureau de mon bien-aimé. Je croise beaucoup de soldat, débordant de joie de vivre à l'idée d'une grande fiesta au sein même du parti Nazi. Pourquoi se jouir ainsi pour une simple fête...J'accélère le pas et continue d'avancer

dans le dédale absurde de couloirs. Enfin, la porte du bureau de Hanz se dessine, une lumière pâle en sortant. J'entends sa voix s'élever de la pièce, il doit sûrement être au téléphone. Et c'est bien le cas. Il semble quelque peu contrarié, les sourcils légèrement froncés. En me voyant, il met fin à la conversation, et m'accueille à bras ouverts. Je me laisse envahir par sa chaleur, son odeur, jusqu'à ce qu'il me lâche. Il me regarde, l'air ailleurs, un léger sourire au lèvres, trop léger pour être sincère.

— Quelque chose ne va pas ?

— Je t'avouerais que cette histoire de fête ne m'enchante guère, vu les soucis qu'il y a en ce moment.

— Quels genres de soucis ?

— Oh, des problèmes au niveau des camps, je...je ne pense pas que tu veuilles en savoir plus.

En effet, je ne veux rien savoir de plus. La simple idée de connaître ce qu'il se passe là haut me fend le cœur, et je repense à toute ma famille, disparue je ne sais trop où. Hanz semble percevoir mon malaise et me sert contre lui en s'excusant. J'aime tellement quand il se montre si tendre, si attentionné. Je n'ai qu'un regret, celui d'être au Reichstag et non pas seule avec lui. Il finit par m'éloigner un peu.

— Qu'est ce que tu as pour moi ?

— Alors, la liste des invités, ainsi qu'un petit discours d'introduction et ta tenue pour ce soir.

Il prend tout ce que je lui tends et le dépose soigneusement sur le bureau, jetant un rapide coup d'œil aux diverses fiches que j'ai apporté. Il fronce à nouveau les sourcils, puis vient me gratifier d'un baiser sur le front, comme remerciement. Je souris légèrement, c'est le seul moment de la matinée où je me sens vivre, malgré le bruit et l'agitation ambiante. Le téléphone sonne, et Hanz serre les points, avant de l'envoyer voler à l'autre bout du bureau. Je le regarde, extrêmement surprise par cette soudaine réaction. Il souffle et soupire, se prend la tête dans les mains, et s'excuse mille fois. Il semble que rien n'aille comme il l'entend. Des questions primordiales au sein des camps viennent et reviennent à ses oreilles sans que jamais elles ne soient résolues. Ce n'est pas faute de leur trouver des solutions, annonce Hanz. Car ça, oui, il en donnait. Beaucoup trop. Mais jamais personne ne s'y tenait. La seule chose qui peut éventuellement améliorer la situation serait qu'il se rende de lui-même sur place, qu'il règle chaque problème, à sa manière, afin de ne plus être importuné. Mais avec la soirée, il n'avait guère eu le temps de se déplacer, et ne veut envoyer personne à sa place. Le pauvre est divisé entre son travail et son image, et il ne peut réellement choisir. Je lui demande s'il en a parlé au Führer, lui seul pouvait dire ce qu'il avait à faire. «Oui», me répond-t-il. Plusieurs fois, sans succès. Non, parce que son travail consistait également à agir sur plusieurs fronts. Et que de toute manière, il n'avait pas à aller sur place, pas maintenant. Pour la première fois, Hanz n'est plus cet homme si calme qu'il est d'habitude. Sa colère déborde de tous les côtés, comme s'il l'avait accumulé depuis plusieurs jours. Je tente de le calmer au mieux, mais rien ne va. Il tourne en rond comme un animal en cage, rageant contre lui même et ces imbéciles qui lui servaient de soldats. Je finis par lui attraper les mains, afin qu'il s'arrête. Il me regarde, l'air étonné par ma réaction, mais attentif. Ses mains tremblent sous l'énervement qui bout en lui. Je prends son visage entre mes mains, caresse sa peau, si parfaite, ses traits si froids, si durs, souligne la courbe de son nez, celle de ses lèvres, et vient y déposer un baiser. Hanz se laisse faire, pendant quelques minutes, avant de reculer un peu et de me regarder. Je n'ai jamais eu le courage de faire une telle chose...L'embrasser, là, à la vue de n'importe qui, même celle du Führer. Non, jamais. Nous travaillons dans un tel sérieux et une telle pression qu'il est presque envisageable de penser faire une telle chose. Mais je l'ai faite. Je ne m'explique pas comment. Et je ne me l'expliquerais certainement jamais, car trois coups retentissent à la porte. Un soldat, tout jeune et encore bien timide, me demande. Gretta semble avoir besoin de moi. Je laisse donc Hanz à sa colère, qu'il réussit à contenir. Un dernier regard et me voilà partie, collée derrière ce jeune garçon nonchalant.

Le hall est remplie de tables, couvertes de nappes blanches, de verres en cristal, de couverts en argent, de fleurs, de broutilles...Ceci étant, le travail de Gretta est impressionnant. Avec toute cette niaiserie, elle a donné au Reichstag des airs de jardin, éclairé par la grande verrière. Je suis presque ébahie devant le travail qu'elle a accompli. Lorsque j'arrive à ses côtés, elle est fière, torse bombé, sourire jusqu'aux oreilles.

— Qu'en penses-tu ?

— Je n'aime pas trop le côté prairie niaise, mais...ça change ! Beau travail.

Malgré ma remarque, qu'elle aurait bien pu prendre de travers, elle sourit encore plus, heureuse qu'on la complimente sur son travail. Il faut dire qu'elle fait ses preuves, en tant qu'assistante personnelle du Führer. Pas une fausse note ne vient perturber son travail, et j'ai comme l'impression que plus le temps passe, plus elle réussit. Je pense avoir bien fait, de lui laisser cette promotion. C'était tout à fait elle, et tellement loin de moi...Même si aujourd'hui je regrette un peu ma situation. Mais Gretta joue son rôle à merveille, il aurait été bien égoïste de ne pas lui laisser sa chance. Elle m'embarque dans un discours sans fin présentant chaque fleur, chaque table, chaque plan de table, chaque personnalité, allant même jusqu'à m'annoncer l'ordre des musiques qui seront passées, et chaque moment de discours. Y compris ceux où je dois apparaître. Plus elle parle, et plus je me sens mal. Le stress monte, je sens mon estomac se nouer petit à petit. Gretta, dans toute sa joie, ne se rend même pas compte de mon mal être, jusqu'à ce que je m'excuse auprès d'elle et que je quitte le bâtiment. J'ai fait ce que j'avais à faire, rester une minute de plus relever du suicide aujourd'hui. Je reprend mon souffle, que j'avais presque retenu jusqu'alors, avant d'entamer un rapide retour à mon appartement. Au numéro 4 de la TiergartenStrasse, ça semble agité. Je vois plusieurs hommes entrer et sortir en courant, s'attendre, se relayer, comme si quelque chose se préparait. Un homme à la fenêtre regarde l'étrange ballet de soldat, l'œil vif et l'air sévère. Il me voit, alors que je suis presque arrêtée devant la maison. Son regard devient presque méprisant et froid. Je ne m'attarde donc pas, mal à l'aise devant cet homme. Je rentre rapidement dans la maison suivante, courant presque dans les escaliers afin de rester chez moi.

Enfin, du calme. Plus un bruit, plus un regard, juste moi et mon petit nid. Sur la table de la cuisine traîne le carton avec la robe que m'a offerte le Führer. Je grogne, avant de me laisser tomber dans le fauteuil de la bibliothèque. Je respire un grand coup, les yeux fermés. Je n'ai pas envie d'aller à cette fête, ils se passeront de moi. Je suis bien mieux ici, dans mon appartement, seule. Je ne veux pas de robes, pas de paillettes, rien. Plus je respire, et plus je me sens revivre. Et plus je sombre dans un sommeil apaisant...

On toque à la porte. Plusieurs fois, avec beaucoup d'entrain. Je me réveille en sursaut, me frottant les yeux. Je ne me suis pas rendue compte que je m'étais endormie, je pensais juste prendre un peu de repos, somnoler. Je me lève pour ouvrir la porte, que ces coups s'arrêtent. Le poing, partit dans une nouvelle série de frappes, me manque de peu. Gretta me regarde avec des yeux ronds, l'expression perdue entre la surprise et la colère. À quelques centimètres près, je me retrouvais avec un œil au beurre noir, pour clore la journée en beauté. Je lui demande ce qui l'amène ici, après tout, on a sûrement besoin d'elle, au Reichstag. Elle est toute pomponnée, en plus de ça, dans sa robe rouge si joliment taillée. Elle la porte à merveille, l'habit soulignant ses fines hanches et mettant en valeur sa poitrine. Un châle recouvre ses épaules, pour ne pas qu'elle est froid. Ses cheveux blonds sont rassemblés en un chignon, un peu sauvage. Elle est ravissante, presque méconnaissable tant elle est femme...Mais son étonnement trahit sa maturité, elle garde toujours ces expressions d'enfants qui la caractérisent et lui vont si bien.

— Tu n'est toujours pas prête ?

— Je devrais l'être ?

— Tu as oublié la soirée ou quoi ? Bon dieu, Raphaëlle, tu es au cœur de...

— Je n’y vais pas.

Je me dirige vers la fenêtre, à l’opposé de la pièce, laissant la porte d’entrée ouverte. Gretta m’emboîte le pas, refermant la porte derrière elle, l’air déçue.

— Je peux savoir pourquoi tu n’y vas pas ? C’est ton moment de gloire !

— Et c’est justement pour ça.

— Oh allez, Raphaëlle, s’il te plaît, grandis un peu !

Grandir. Comme si cette décision résultait d’un quelconque manque de maturité. Je suis bien assez grande pour savoir quoi faire. Et ce soir, je n’ai certainement pas envie d’aller à cette fête. Cependant, Gretta joue la carte de la fidélité, de Hanz, qui a besoin de moi, des doutes qu’Ingrid nourrit à mon propos... Cette soirée, c’est comme l’occasion de prouver à tous ceux qui ne croient pas en moi que je suis quelqu’un, aujourd’hui, au sein de l’Allemagne. Je me retourne, et vois mon amie, ma robe en main. Une robe bien trop belle pour moi. Elle me regarde d’un air gêné, espérant que j’accepte le pari. Ce que je fais... Je suis sûrement trop lunatique, mais elle m’a lancé un défi, un défi qui ferait de moi la fille la plus populaire, et celle qu’on érigerait au rang d’intouchable. Alors oui, j’accepte. Même si cela me coûte. Je serais tranquille pour longtemps, après ceci. J’attrape la robe et m’enfonce dans la salle de bain. Je l’enfile sans pour autant me voir. Mais le corsage, à l’arrière du vêtement, est bien trop compliqué à fermer seule. Je ressorts de la petite pièce pour demander l’aide de Gretta. Elle semble retenir ses expressions, comme si elle ne voulait pas me froisser. Elle ferme en silence la robe, coiffe mes longs cheveux, maquille mon visage... au bout d’une bonne heure, je suis semble-t-il enfin prête. Alors que je me dirige vers la porte, Gretta me regarde, étonnée.

— Tu ne veux même pas voir à quoi tu ressembles ?

— Non, merci. Je m’en passe volontiers. Allons-y avant que je ne change d’avis !

Elle m’emboîte le pas, à contre cœur. Une voiture attend dans la rue, et Gretta m’annonce alors qu’elle dispose des services d’un chauffeur pour la nuit. Elle en a donc profiter pour venir. Ses chaussures à talon ne lui auraient certainement pas permis de venir jusqu’ici, tout comme les miennes ne m’auraient pas permis d’arriver au Reichstag en état. Le chauffeur est un homme également, costumé, et silencieux. Il tapote son volant au rythme d’une musique sourde, sûrement une chanson qu’il passe dans sa tête. Gretta est silencieuse, tout en bouillonnant d’excitation. Elle n’a pas encore mis les pieds à la fête, et les quelques minutes qui nous séparent de notre entrée la rend de plus en plus intenable. Lorsque la voiture s’arrête enfin, je sens mon cœur faire un bond dans ma poitrine. Une foule de gens attend de pouvoir entrer. Gretta prend ma main dans la sienne, en guise de réconfort. Le chauffeur sort de la voiture, ouvre la porte à mon amie, qui sort le plus naturellement possible de la voiture, un sourire éclatant aux lèvres. Puis mon tour arrive. La porte s’ouvre sur la rue, la foule, les escaliers... Les yeux sont rivés sur nous, comme ceux des fans sur les stars d’Hollywood. Nous sommes le cœur de leur curiosité. Gretta vient prendre mon bras dans le sien, et nous avançons, bras dessus bras dessous, jusqu’à l’entrée du Reichstag. Les gens nous dévorent des yeux comme des bêtes. Nous passons devant tout le monde, et entrons enfin dans la grande ruche qu’est devenue le bâtiment. Le hall grouille de monde, des personnalités inconnues, quelques têtes déjà croisées, des soldats, des membres du parti... J’ai l’impression d’être un bout de viande dans la fosse aux lions. Ma robe tient mal, un bustier bien trop échancré à mon goût. Et la proximité avec les gens me rend mal à l’aise. Ils bougent, ils rient, me bousculent... Gretta se fraye cependant un chemin parmi la foule. Elle m’entraîne au centre même du hall, et j’ai le pressentiment de me voir donner en pâture à toute cette horde. Mais nous voilà au cœur de la pièce, et ce n’est que Hanz et Wilhelm que je trouve. Ce dernier porte un uniforme très élégant, et s’empresse de serrer sa compagne dans ses bras, Gretta gloussant de bonheur. Hanz, quand à lui, est toujours aussi séduisant, même si son uniforme de fête change bien des choses. Il semble beaucoup plus serein que ce matin. Aucun sourire sur son visage en me voyant, juste un air béat qui se dessine alors que je me tiens im-

mobile devant lui. La bouche grande ouverte, il ne dit pas un mot, ce qui, au bout de quelques minutes, finit par faire rire Wilhelm.

— Et ben alors mon vieux, tu perds tes mots ?

Une tape amicale sur l'épaule et Hanz retrouve enfin ses esprits. Il m'attire contre lui et me serre dans ses bras, en me soufflant que je suis resplendissante. Je ne veux pas le croire. Ne m'ayant pas vu, je suis persuadée de ne ressembler à rien d'autre qu'à un corps à moitié nu qu'on attend de dévorer à pleines dents. Cette étreinte n'arrange pas vraiment les choses, et je m'empresse de rejoindre les toilettes. Je bouscule pas mal de personnes, cherchant à disparaître au plus vite.

Chance pour moi, les toilettes sont déserts. Je m'avance d'un pas nonchalant jusqu'aux grands miroirs qui ornent le mur. Quand enfin mon reflet se dévoile, je suis sans voix. J'étais certes mise à nue par ce bustier bien trop bas, mais je ne me reconnaissais pas. J'étais superbe, sans être narcissique. Non, vraiment, Gretta a fait un excellent travail. Le bustier de la robe, blanc cassé aux arabesques brodées, souligne parfaitement chacune des courbes de mon buste, les mettant une à une en valeur. Le drapé de la jupe dessine mes hanches pour venir se perdre en plis et volants le long de mes jambes. La robe est d'un raffinement si incroyable que je me demande pourquoi Adolf me l'a offerte. Mon visage, quand à lui, ne ressemble en rien à ce que j'ai l'habitude de voir. Gretta avait délicatement redessiné mon regard d'un trait d'eye liner, et courbé mes cils à coup de mascara. Un léger fard teinte mes paupières de rose, et mes lèvres sont ornées d'un rouge éclatant. Mon amie a rassemblé mes cheveux en un élégant chignon, comme souvent, qui trône au dessus de ma tête. Je n'ai jamais paru si femme que ce soir. Jamais...Je mets quelques temps à reprendre mes esprits, le temps nécessaire à une analyse complètement de chaque pli de la robe et chaque cheveu délicatement tirés vers l'arrière. Analyse légèrement écourtée par l'entrée d'une femme dans les toilettes. Je sors donc de ma cachette, sûre de moi à présent. J'avance parmi la foule la tête haute et le regard fier. Lorsque je rejoins mes amis, Gretta me regardait en souriant. Wilhelm avait sûrement du lui faire une remarque, qui le fit sourire à son tour. Quand à Hanz, il est toujours aussi serein, aussi heureux. Il m'accueille avec un chaleureux sourire, suivit d'une étreinte passionnée. Il ne dit mot, cependant. Au bout de quelques instants, le Führer en personne s'avance sur les planches de la scène, pour saluer ses invités. Hanz prend ma main et me regarde, en me chuchotant un « Tu es prête ? » au coin de l'oreille. Prête ? Oui, je le suis. Même plus que cela. Je venais de trouver, sans trop savoir comment, une conviction intérieure qui m'avait changé, en quelques minutes. Chose étonnante, pourrait-on dire. Mais il y a parfois des miracles qui se produisent sans qu'on en connaisse vraiment la cause...Je suis d'un pas ferme le chemin de Hanz, qui tient ma main. Ensemble, nous allons jusqu'à la scène, où Adolf nous attend. Il nous gratifie d'un grand sourire, et dépose un baiser sur ma main, ne manquant pas de me dévorer des yeux. Mon compagnon s'avance encore un peu, et je le rejoins sans trop tarder. Il m'invite à prendre son bras, ce que je fais, un sourire de fierté aux lèvres. Dans la foule, je distingue Ingrid, la petite Ingrid, au main d'un jeune homme que j'avais déjà pu croiser...Elle me regarde, un éclat de jalousie dans les yeux. Mon sourire se renforce soudainement, d'une nouvelle satisfaction, celle de pouvoir lui clouer de le bec. Hanz attrape le micro que lui tend un soldat, et s'éclaircit la gorge.

— Bonsoir à tous ! Bienvenue à cette nouvelle fête, au sein du Reichstag cette fois-ci, honneur que nous offre notre Führer ! J'espère que vous avez tous fait bonne route et que le chemin n'a pas été trop fatigant, une longue soirée nous attend. Le bâtiment, cœur même du parti Nazi, est aujourd'hui le centre même du Reich, là où tout se crée, tout se décide...Notons l'excellent travaille de Mlle Friedrich en ce qui concerne la décoration...Dans cette ambiance, comment dit-on déjà... bucolique, nous allons pouvoir profiter d'une excellente soirée, comme à chaque fois, en votre compagnie. Je vous épargnerais tous les détails politiques et économiques, ça n'a jamais été ma tasse de thé, ni même mon rôle...Je ne suis d'ailleurs ici que pour vous souhaitez une très bonne soirée ! Et si vous avez faim, soif, ou une envie quelconque, sachez qu'un buffet est à votre disposition...N'hésitez pas à interpeller nos serveurs ! Une bonne soirée à tous, régalez-vous !

Il salut la foule avant que tous ne rétorquent un « Heil Hitler ! » universel, que je manque de rater, faute d'habitude. Nous descendons l'estrade, pour retrouver nos amis. Ou du moins, je le pensais. Mais en réalité, c'est une foule de personnes, dont j'oublie chaque nom dès lors qu'ils sont énonçaient, qui se jette sur nous. Ils sont ravis d'être ici, ils s'amuse, ils sont toujours heureux du discours de ce charmant jeune homme, etc... Ils disent tous la même chose. J'ai aussi l'honneur de recevoir des compliments. Quelle charmante jeune femme, quelle belle amie vous avez là, êtes-vous célibataire ? Non, sans blague. Pourquoi prendrais-je la peine de tenir la main de Hanz, si je n'étais pas avec lui ? Les gens sont d'une bêtise... Plus nous nous approchons de Wilhelm et Gretta, plus les gens se bousculent pour nous voir. Au bout d'un quart d'heure, j'en ai assez de voir toutes ces personnes. Je prends congé pour retourner aux toilettes. Un peu d'air ne me ferait pas de mal. Je m'appuie contre le mur, soufflant un bon coup. Toute cette foule m'agace. La porte des toilettes s'ouvre, et la silhouette de Gretta se dessine, dans sa superbe robe rouge. Elle s'avance jusqu'au lavabo, boit un coup, et s'appuie sur ceux-ci. Elle semble contrariée. Je la regarde, étonnée.

- Quelque chose ne va pas ?
- Oh, si tout va très bien.

Le ton sarcastique sur lequel elle répond laisse sous entendre qu'elle ment.

- Ne me raconte pas n'importe quoi.
- Comment ça pourrait aller, vraiment ?
- Je ne sais pas ? Tu es sublime, au bras d'un homme charmant, tu as les honneurs du Führer...
- Tu te fiches de moi ?

Je crois comprendre ce qui la rend ainsi. De la jalousie, sûrement encore...

- Qu'y-t-il encore ?
- Tu es superbe Raphaëlle. Tellement superbe que tous les regards sont portés sur toi, que chaque homme à côté duquel tu passes te dévore des yeux. Tu les as tous à tes pieds...
- Ha, parce que tu penses que c'est ce que je veux ?
- Qui ne le voudrait pas ?
- Moi. Je n'ai pas envie d'être le fantasme de tous les hommes ici présents !

Elle me regarde, presque étonnée. À croire que toute femme se doit d'apprécier l'attention des hommes, d'être comparée à un bout de viande... un amas de chaire qu'on souhaite toucher, malaxer, caresser. Alors encore une fois, je ne suis pas comme les autres. J'explique à Gretta mon point de vue, que je lui céderais volontiers ma place si je le pouvais. À force de persuasion, j'arrive à la détendre à nouveau. Qu'elle était bornée. Nous sortons ensemble des toilettes, traversant la foule pour retrouver nos compagnons. Tous deux sont au cœur même de la fête, au pied de la scène. Le Führer est à leurs côtés, ainsi qu'Ingrid. Je n'ai pas envie de la voir, mais je n'ai guère le choix. Je prends la main de Hanz. Les discussions sont vives et les danses commencent, les convives boivent, certains beaucoup trop... Des mains baladeuses viennent se déposer régulièrement sur moi, leurs propriétaires répétant sans cesse qu'ils étaient vraiment navrés, qu'ils ne m'avaient pas vu. Mais je n'y crois guère. Il faudrait être plus que naïf pour y croire, en réalité. Mais il est parfois bon de laisser passer certains comportements, malgré tout. Je me laisse entraîner par Hanz dans une danse tournoyante, un slow romantique qui laisse le cerveau des hommes bien à leur place. Dans les bras de mon compagnon, j'ai l'impression d'être loin de tout, bien en sécurité. Personne n'osait plus prétendre une chute, une bousculade. On était à présent seuls au monde et loin des autres. La danse se fait longue, les corps se rapprochent, les esprits s'échauffent... S'en suit alors une valse mouvementée

qui entraîne tous les invités dans une rythmique folle. Et le temps passe ainsi pour le restant de la soirée.

Ce n'est que vers une heure du matin que les premiers quittent le Reichstag. Enchantés, mais fatigués. Gretta, Adolf, Hanz et moi-même nous tenons à la sortie de la bâtisse, pour saluer tous les invités...Le premier part, les autres suivent ! Ce qui, en soit, n'était pas plus mal. La fatigue gagne tout le monde, et il est grand temps de rentrer chez soi, même si demain reste une journée de repos. Les salutations n'en finissent plus. Je ne me suis pas rendue du nombre de personnes présentes ce soir. Les voitures défilent une à une en bas des escaliers, dans une chaîne interminable. Je pense pouvoir dire que nous avons passer une heure, en au revoir. Mais enfin, les dernières figures disparaissent dans les tractions, et nous voilà tranquille. Adolf nous remercie, et nous salut. Il semble encore plus fatigué que n'importe qui d'autre. Il appelle Eva, et tous deux s'engouffrent à leur tour dans leur voiture, qui s'enfonce doucement dans la nuit. Gretta et Wilhelm ne tardent pas à emprunter le même chemin. Si bien que Hanz et moi finissons seuls, devant le Reichstag à présent éteint et désertique. Mon compagnon me regarde, l'air passionné. Malgré toutes les craintes que j'avais pu nourrir, ma soirée était excellente. Pour la finir comme il se doit, Hanz me propose de me ramener, ce que j'accepte. Je n'ai guère le cœur à marcher seule dans tout Berlin à cette heure-ci, et dans cette tenue...La voiture nous dépose juste devant chez moi. Hanz congédie le chauffeur, sans trop que je sache pourquoi, et me suit à l'intérieur. Une fois rentrés, je lui propose un café, histoire de nous remettre de cette fête. En préparant le nécessaire, Hanz se rapproche de moi, prenant mes hanches et déposant des baisers dans mon coup. Je frissonne, sûrement par plaisir. Aucun de nous ne dit mots, on se contente de cet instant silencieux, que je dévore pleinement. Le café coule doucement, ponctuant ses caresses et ses baisers. Et quand enfin le liquide noirâtre finit sa route, j'ai comme une envie soudaine de tout autre chose. Mais je me retiens, je retiens ces pulsions qui commencent à m'envahir. Ce n'est pas digne, je me dois de ne rien faire. Je prends la cafetière et nous sert des tasses. J'en tends une à Hanz, prends l'autre pour moi avant de m'enfuir devant la fenêtre. La lune rôde, derrière les quelques nuages qui commencent à remplir le ciel. Je sens la présence de Hanz qui se rapproche doucement. Me mordant la lèvre, je ne veux pas me retourner. Il pose sa tasse sur le rebord de la fenêtre et m'entoure de ses bras, me chuchotant un délicat «Je t'aime». Chose qu'il ne m'avait jusqu'alors jamais dite. Je souris de satisfaction et de plaisir à la fois. Un baiser dans le coup, et je pose à mon tour la tasse pour me retourner et l'embrasser. Une erreur de ma part, car Hanz m'emporte dans une folie passionnelle. Il attrape mes hanches d'une poignée ferme et douce, glissant ses mains sur mon dos, ne cessant de m'embrasser. Je sens la chaleur de ses lèvres, sa langue tentait de s'entremêler avec la mienne...Mais je ne peux pas résister. Pas ce soir. Je suis bien trop faible pour cela. Ses mains deviennent de plus en plus présente, jusqu'à ce qu'il n'enlève sa veste, puis sa ceinture, puis une autre veste. Je ne me lasse pas de ses baisers que j'absorbe comme une drogue. Je perçois déjà la chaleur de son corps au travers de ses vêtements, et dans une élan, commence à enlever délicatement son t-shirt, que je fais glisser le long de son torse. Il sourit. Je dois quitter ses lèvres pour quelques instants, suffisamment pour admirer son torse parfaitement musclé, et le sentir sous mes doigts. Hanz laisse ses mains se balader dans mes cheveux, jusqu'à en défaire le chignon qui les maintenait. Je les sens tomber en cascade sur mes épaules, suivit des doigts de mon compagnon. Il caresse mes épaules, mes omoplates, descend le long de ma colonne vertébrale. Il marque un temps d'arrêt avant de commencer lentement à délayer ma robe. J'attrape ses bras dans un geste de panique. Je n'ai jamais rien fait de tel, et j'ai peur. Peur de ce qui va se passer. Il me rassure, prend le temps, jusqu'à ce que je cède, à nouveau. Il défait alors le ruban qui maintient le bustier sur ma poitrine, puis descend la robe le long de mon corps. J'ai un peu froid, à moitié dénudée dans mon appartement vide et sombre. Mais il colle son corps au mieux, et sa chaleur me réchauffe, ainsi que ses baisers. Enfin, la robe tombe à mes pieds dans un froissement léger. Mes mains dessinent chaque courbes du torse de Hanz, descendant jusqu'à ses hanches, où j'attrape la boucle de sa ceinture. Je la détache, mais n'en fait pas plus. Hanz s'arrête quelques instants pour me regarder, caressant mon visage, et sourit à nouveau. Puis il prend mes mains, qu'il pose sur ses hanches à nouveau. Il les entraîne jusqu'au bouton de son pantalon, et m'incite à l'ouvrir. Hésitante, je finis par le faire, très lentement. Il laisse ses mains près des miennes, comme s'il ne voulait pas

que je m'arrête. Mais malgré mes peurs, mes questions, je n'ai pas envie de m'arrêter. J'ignore juste comment m'y prendre. «Je serais ton guide», me murmure-t-il. J'ouvre la fermeture qui finit de maintenant son pantalon, avant de le faire glisser sur ses hanches. Une fois tomber à ses pieds, il me soulève délicatement et avance, jusqu'à ce qu'un mur heurte mon dos. Ses baisers deviennent plus passionnés, ils se font plus fort, plus insistant. Il caresse mon ventre, mes hanches, mes cuisses, allant jusqu'à mes pieds, fortement agrippés autour de sa taille. Au bout de quelques minutes, il m'entraîne sur le lit. Il continue ses caresses, allant jusqu'à mes seins, mon cou, mes lèvres. Je ne peux pas résister à toute cette passion qui nous anime. Son corps s'appuie délicatement sur moi, ses reins faisant pression sur les miens. Ses baisers circulent de ma bouche à mes joues, mon cou, mes épaules. Il descend toujours plus bas, n'omettant jamais de revenir vers mes lèvres. Il laisse ses mains descendre jusqu'à mes hanches, appuyant doucement sur ma culotte. Je m'autorise à laisser vagabonder mes mains sur ses reins, ses fesses, ses cuisses. Il m'incite à revenir vers son sexe, jusqu'à ce que la passion nous prenne. Il hôte le peu de vêtements qu'il me reste, et je sens comme une bouffée de stress, ou peut être d'adrénaline, qui me prend au ventre. Se déshabillant à son tour, Hanz semble sentir mon malaise. Il approche son visage de moi, dépose un baiser sur mes lèvres.

- Quelque chose ne va pas ?
- Je ne connais pas, tout ça, j'ai...
- Peur, je sais. Mais ne t'inquiète pas, il ne t'arrivera rien.
- Hanz tu ne comp....
- Si, si, je comprends. Mais tu as vraiment envie d'arrêter, là ?

Il marque un point. Je n'ai absolument pas envie qu'il s'arrête, et ma crainte me semble plus venir d'une quelconque morale que d'une véritable peur. «Tu peux m'arrêter quand tu le veux, si ça ne va pas». Il dit sûrement cela pour me rassurer, mais qu'importe. Au diable les pratiques, les règles et les éthiques ! J'ai envie de lui, et seulement de lui. Mes réflexions attendront.

Au lendemain matin, je me réveille, l'air serein, une légère douleur dans le bas-ventre. Hanz est réveillé, ou du moins, c'est ce que j'en conclus, suite à son absence. Ma douleur se fait bien connaître, et je plisse les yeux. Le soleil parvient jusqu'à mon lit. Je me lève, à contre cœur, des frissons envahissant lentement mon corps. La fraîcheur matinale se faisait sentir, et je revêtis ma robe de chambre pour me réchauffer. Hanz est à la cuisine, sirotant un café devant la fenêtre. Je le regarde, un léger sourire se dessinant sur mes lèvres. Le souvenir de la nuit passée n'était pas près de me quitter. J'avance vers lui pour me blottir dans ses bras. Il me sert contre lui, l'air fatigué. Il a de petits yeux cernés de poches légères. Mais il semble heureux, et c'est ce qui m'importe. Au bout de quelques minutes, il me demande si j'ai passé une bonne nuit. Difficile de répondre clairement au premier abord. Le peu de sommeil ne me permet que peu de recul, je suis lessivée de la soirée, encore peu remise de ce qui s'en suit, dans un état mental assez instable. Je ne sais trop que répondre et prends un peu de temps à réagir, ce qui a le don de paniquer Hanz.

- Quelque chose ne va pas Raphaëlle ?
- Si, si, tout va bien.
- Tu ne réponds pas, c'est assez mauvais signe.
- C'est juste que je ne suis pas vraiment remise.

Je pose la main sur le bas de mon ventre. La douleur me pince encore, et je me sens grimacer un peu. Il me regarde, l'air encore plus paniqué.

- Tu as mal quelque part ?
- Ce n'est rien je te dis.

Il pose sa main sur la mienne et m'embrasse sur le front. Il regarde l'air inquiet, mais ne pose pas plus de question. Mon corps semble avoir changé, je me sens différente. Je me sens femme. Malgré une impression étrange d'avoir été salie, d'avoir fait ce que je n'avais pas à faire, je me sens bien, libérée, comme si je venais de passer une grande étape dans ma vie. Être ici, à ses côtés, sentir sa chaleur sur mon corps, me reconforte au plus haut point, me faisant oublier tous les problèmes que je pouvais avoir. J'en oublie complètement qui je suis. La seule chose dont je suis sûre, c'est que je lui appartiens. Malheureusement, ce cocon de bonheur ne dure qu'un faible instant. Hanz finit par m'écarter de lui pour aller à la salle de bain. Je crains qu'il ne doive déjà partir...Et en effet, au bout de quelques minutes, le voilà prêt à s'en aller. Il dépose un baiser sur mon front, caresse ma joue, et sourit timidement, devant ma mine dépitée. Il sort de l'appartement aussi discrètement qu'il le peut, comme pour ne déranger personne, et me voilà seule, en tête à tête avec un salon vide. Un rayon de soleil traverse la pièce l'illuminant d'une lueur dorée, presque enchanteresse. Je m'avance vers la fenêtre pour voir mon tendre amour quitter la maison dans les éclats du soleil matinal. Je me sens triste, envahie par la solitude. J'ai comme une sorte de rage contre moi-même qui s'invite dans mon corps, dans ma tête. Une impression étrange, inspirée par le départ de Hanz, probablement. Quelle drôle de situation tout de même...Je sors d'une nuit fabuleusement inexplicable pour me retrouver envahie par le doute et la culpabilité. Comme si je n'avais guère le droit d'être heureuse. Je retourne à mon fauteuil pour m'y affaler, honteuse. Je fixe le vieux parquet de l'appartement, l'esprit ailleurs et le regard vide, jusqu'à ce que le noir se fasse autour de moi.

On frappe à la porte. Les coups secs s'enchaînent, dans un rythme de plus en plus soutenu. Puis ils s'accompagnent d'une voix que je ne connais que trop bien. Je sursaute avant de me rendre compte que je m'étais assoupie. Je me lève, tant bien que mal, pour ouvrir. Mon amie Gretta, rouge et essoufflée, se tient devant ma porte. Mal coiffée, et vêtue d'une robe simple et d'une veste ample, elle entre dans l'appartement en me bousculant, ronchonnant qu'elle toquait à la porte depuis dix bonnes longues minutes. Je la regarde traverser la pièce d'un pas actif, sans trop comprendre ce qui se passe. Elle finit par s'arrêter et me regarder, pendant ce qui me parut un long, très long moment. Elle semble réfléchir, mais j'ignore à quoi. Elle se décide enfin à m'annoncer que Hanz l'avait fait venir. Il l'a appelé ce matin, presque aussitôt qu'il était parti, ayant peur que mon moral ne soit au plus bas. Ce qui, à l'écoute du message, a semblé-t-il étonné Gretta. N'ayant pas pris l'appel, elle ne vient que maintenant, à savoir l'après-midi, et encore...Elle a du «mettre un terme à ses occupations» pour venir me voir, me dit-elle. Je me vexe un peu, comme si mon amitié passait au second plan, mais son regard en dit long : elle était probablement avec Wilhelm. Je soupire et m'assoie à nouveau.

- Il semble que quelque chose ne va pas, je me trompe ?
- Mais non, mais non tout va bien.
- En es-tu sûre ?

Un silence pesant s'installe. Je ne suis vraiment pas une bonne menteuse, aujourd'hui.

- Ça ne va pas fort, en effet.
- Tu veux en parler, peut-être ?
- Je ne sais pas trop.

Gretta est mon amie, c'est un fait avéré. La bataille qui nous avait séparé n'avait finalement pas eu d'impact sur notre relation, revenue au beau fixe depuis un long moment déjà. Mais il y a certaines choses que l'on préfère garder pour soi.

- Tu as déjà fait...euhm...comment te dire...
- Coucher avec Wilhelm ? Bien sûr, depuis...Oh mon Dieu, Raphaëlle ! Tu l'as fait ?

J'aurais mieux fait de me taire. Je lis dans ses yeux une curiosité incroyable accompagnée d'une joie démesurée pour un acte qui, en tant normal, est révolu avant de parler mariage. Je la pensais plus à cheval sur les règles sociales. Je me suis trompée, quoiqu'au fond de moi, je ne la croyais pas si innocente. Seulement voilà, j'aurais préféré me taire. Vraiment. Gretta a la langue bien trop pendue pour que je lui confie de tels secrets. Mais maintenant qu'elle est au courant, je ne peux plus faire marche arrière. Ceci étant, mon silence et mon expression ont dû la convaincre de mon humeur, beaucoup moins joyeuse que la sienne. Son sourire alors si présent sur son visage s'estompe, laissant place à une pointe d'interrogation.

— Tu ne vas pas bien, c'est ça ?

— Ça t'as fait quoi, la première fois ?

— Je ne suis pas vraiment restée seule, j'habitais chez Wilhelm à ce moment, en quelque sorte...Du coup je ne me suis pas vraiment rendue compte, je n'ai pas eu le temps de trop penser. Ça te fait quoi, à toi ?

— Je ne sais pas trop...J'ai des douleurs, je me sens salie, honteuse, mais bien. C'est assez contradictoire, comme sentiment.

— Voilà pourquoi Hanz s'inquiétait...Tu sais, au début, je discutais beaucoup avec Marlène, la sœur de Wil. Une jeune femme super, un peu frivole, mais très gentille et attentionnée. Elle m'a dit que les premières fois, c'était jamais très agréable. Sensation naturelle, apparemment, mais ça passe assez vite. — Comment on peut éprouver du plaisir pour...tout ça !

— Tu finiras par comprendre.

Je sens comme une pointe de colère monter en moi. À l'entendre, j'avais l'impression que ma vie avec Hanz se résumerait à s'envoyer en l'air comme des lapins, rien d'autre. Que faire le premier pas lançait une machine infernale à fécondation. L'idée me révolse et je tourne la tête vers la fenêtre. Gretta prend ma main, et j'hésite à la lui reprendre. Mais je n'ai pas de réelles raisons pour le faire. Je souffle un grand coup, comme pour retrouver une certaine paix intérieure. Gretta reste avec moi tout au long de l'après-midi, jusqu'à ce que Hanz rentre, pour ma plus grande surprise. Mon amie part quelques temps plus tard, ne quittant ma main qu'au dernier moment. Quand à mon amant, il ne dit mots de la soirée, bercé sans doute entre une envie d'agir et une incapacité à me comprendre. Je devais être d'un ennui incroyable, assise dans mon coin à admirer la nuit et ses étoiles...

Chap. 13 — Le temps des rires, le temps des larmes.

Rien de nouveau ne se passe entre mon amant et moi, depuis cette étrange soirée. Hanz vient de temps à autre passer la nuit à la maison, mais reste distant. Comme si quelque chose le dérangeait, vis à vis de moi ou de lui même. Et ce depuis plusieurs semaines déjà. Nous ne nous parlions presque plus, à croire que cette nuit avait fait naître un gouffre entre nous. Pourtant, l'envie ne me manque pas, non. Bien au contraire ! J'avais envie de recommencer, de réessayer, et de voir si, comme me l'avait annoncé Gretta, la douleur laisse place au plaisir, définitivement. Mais Hanz ne semble pas sur la même longueur d'onde que moi, chose qui a le don de m'agacer. Même au travail, il reste distant. Froid. Comme s'il craignait de m'avoir blessée, brisée. Cela fait pourtant un long moment que j'ai pris sur moi pour ne plus voir le côté négatif des choses. J'ai retrouvé le sourire et la joie de vivre, je suis le plus souvent d'une humeur agréable, presque trop parfois, comme me le fait remarquer Gretta. À nous deux, nous transportons le Reichstag entier dans une bulle de bonne humeur, assez peu habituelle. Pourtant, rien n'avait réellement changé dans nos vies. L'année 1941 a commencé sur des airs de printemps, et des disparitions bien plus présentes. La violence au sein de Berlin n'a de cesse d'augmenter, les SS circulant de plus en plus dans les rues. Les ghettos se vident, les camps se remplissent, les fiches défilent de plus en plus sur nos bureaux. En ce vendredi matin, ma bonne humeur me pèse. Ayant fini mon travail auprès de Gretta, et par conséquent du Führer, je me vois contrainte de retourner à mes fiches, un tas bien rangé attendant mon passage. Ingrid travaille en silence depuis un long moment, enchaînant les feuilles, prenant celles qui envahissent mon bureau. Elle a fini par comprendre. Elle attrape une feuille, la pose, tamponne et en reprend une, agissant presque mécaniquement maintenant. Elle va aussi vite que moi au début...Peut être est-elle plus appréciable que ce qu'elle nous donne à voir, au final. Je suis donc sa motivation pour m'atteler à ma tâche. Les premières feuilles, comme les siennes, passent sans éveiller mon attention. Malheureusement, cette situation ne dure que quelques heures. Un nom sur une fiche attire ma curiosité. «Göring». À cet instant précis, mon cœur se sert, et je pense que mon expression d'habitude si joyeuse se transforme en quelque chose mélangeant doute et tristesse. Mes yeux sont même devenus rouges, certainement. Je sens les larmes qui grimpent jusqu'à eux, larmes que je tente de retenir. Et je perçois également le pesant regard, plein de curiosité, d'Ingrid, posé sur moi. Göring...J'ai presque oublié ce non. «David, Göring». Mon cher frère. Je lis attentivement la feuille, de haut en bas, cherchant un indice. Mais rien qui énonce un quelconque lieu. Cependant, rien ne dit qu'il est mort. Un léger souffle de soulagement estompe ma tristesse, vite arrêtée par l'ouverture soudaine et brusque du bureau du Führer. Il se tient là, devant sa porte, l'air fier, valise en main.

— Très chères, prenez vos affaires, nous partons pour une semaine.

— Nous partons ?

Gretta semble plutôt étonnée de cette annonce.

— Oui, à Obersalzberg, dans ma résidence.

Il sort du bureau d'un pas ferme, accompagné par Wilhelm, qui vient de rejoindre le bureau. Obersalzberg, c'est une montagne, au sein des Alpes Bavaroises. Et semble-t-il un fabuleux endroit, où le Führer aimait à prendre congé. Pourquoi nous y emmène-t-il ? Je n'en sais rien, je ne sais que penser. Ce dont je suis sûre, c'est que quelques minutes plus tard, Gretta et moi étions prêtes, valises en main, pour le grand départ. Nous montons à bord d'une traction, conduite par Wilhelm. S'il vient avec nous, Gretta n'en est que plus heureuse. Et moi déçue. Je vais probablement me retrouver seule, à me morfondre devant l'amour débordant des tourtereaux. Je profiterais du paysage.

Le trajet dure un long moment, presque dix heures de route pour rejoindre la montagne. Nous passons par les villes, les villages, les campagnes...sous le soleil ou la pluie, le ciel gris ou le bleu. Les Alpes se dessinent sous un soleil éclatant, inhabituel sur Berlin en cette saison. Les sommets les plus hauts sont encore habillés de neige. Les plaines, elles, se laissent recouvrir par l'herbe verte du printemps, et les petites fleurs qui les accompagnent. Il fait bon partir à la montagne. C'est ma toute première fois, d'ailleurs. Que je peux admirer les sommets blanchis, les prairies verdoyantes et les maisons montagnardes. Je ne suis jamais partie en vacances. Encore un privilège que mon ancienne vie ne m'aurait pas permis...La voiture stationne devant un chalet gigantesque, au haut d'une petite montagne. Je sors de la voiture, le moteur à peine coupé, et me précipite au bord de la route. Le panorama est incroyable, on y voit toutes les montagnes, une grande vallée divisées par un fleuve, des villages, des moutons, des forêts, la neige et l'herbe, la roche...Un paysage comme je n'en verrais probablement plus. Le soleil souligne chaque courbe, chaque arrête des rochers, dessinant tout le volume de la montagne. Je suis subjuguée. Une présence me dérange cependant, apparue juste à côté de moi.

— C'est magnifique, n'est-ce pas ?

Adolf se tient sur ma gauche, les bras croisés dans le dos, le regard perdu dans les massifs.

— Cet endroit, c'est comme un jardin secret. J'aime y inviter les gens que j'apprécie, mes amis, et profiter de ce paysage de temps à autre, pour souffler.

— Merci de nous y avoir emmené, vraiment.

— Ne me remercie pas, Raphaëlle, c'est parfaitement normal.

Il glisse un bras autour de mes épaules et me sert contre lui. Je suis raidie. Mais qu'importe...je n'avais pas bénéficié de l'attention d'un homme, aussi anodine soit-elle, depuis notre aventure avec Hanz, et je voulais profiter de ce paysage, de cet instant. Le soutien du Führer n'avait en rien le besoin de me déranger. Il finit par rire, tout en regardant en direction de Gretta et Wilhelm. Tous deux se chamaillaient comme deux enfants, au bord de la route. Adolf me chuchote que cela lui rappelle sa belle Geli. J'ignore bien de qui il peut s'agir, mais qu'importe. Ce comportement me dégoutte, sûrement jalouse de ne pouvoir vivre pleinement mon amour avec Hanz. Une silhouette féminine se dessine au loin, et le rire d'Adolf laisse place au soupire, puis au sérieux. Il me lâche et avance vers la jeune que je reconnais bien : Eva Braun. Elle semble toujours aussi sévère, et je pense qu'elle se serait bien passée de ma présence ici. Adolf lui murmure quelque chose à l'oreille avant de rentrer dans la résidence. Eva semble serrer les points, et me regarde, les yeux remplis de haine, avant de suivre son amant. Je les regarde partir, avant de retourner admirer le paysage. Le ciel commence à se couvrir de petits nuages, et je perçois au loin la grisaille qui approche. Je me décide alors à entrer dans le chalet. Gigantesque, il est décoré de manière assez sobre et traditionnelle, parfois même un peu kitsch. Du bois aux tapisseries fleuries, en passant par les peintures typiquement bavaroises et les meubles campagnards. Oui, le Berghof est, semble-t-il, un classique des chalets bavarois. Les pièces sont gigantesques, pouvant accueillir plusieurs dizaines de personnes en même temps. Déjà,

Gretta, Wilhelm, Adolf et Eva profite du salon et des boissons. Eva sirote un verre d'alcool, probablement un whisky, sous l'air un peu agacé d'Adolf. Gretta rit aux éclats aux côtés de son amant, et m'invite à les rejoindre. Le ciel, au loin, derrière les grandes vitres du salon. Le doux bruit de la pluie vient taper contre les fenêtres, et le temps, alors si plaisant, devient négatif à son tour, comme si mon moral n'était pas déjà assez bas. Hanz me manque, et voir tous ces amoureux se bécoter me répugne, plus que d'habitude. Je renie l'invitation de mon amie et m'installe devant une des grandes baies vitrées. La pluie s'abat sur les montagnes enneigées, plongées dans la grisaille. Adolf s'approche de moi, d'un pas discret sur le tapis sombre, recouvrant le vieux parquet.

- Tu me sembles distante, aujourd'hui.
- Hanz me manque.

Il émet un « Mmmh » pensif avant de regarder par la fenêtre à son tour.

- Pourquoi m'avoir emmener ?

À aucuns moments, il ne se tourne vers moi.

- Tu n'as jamais voulu partir en vacances ?
- Si, mais pourquoi maintenant ? Pourquoi pas avec Hanz, alors que Gretta et Wilhelm sont ensembles ?
- Hanz n'a pas voulu venir.
- Oh...

Je suis déçue. Je pensais qu'il ne lui avait pas demandé. Pourquoi n'a-t-il pas voulu venir ? Est-ce de ma faute ? Je n'en sais rien. Mais les choses sont ainsi, mieux vaut ne pas trop y réfléchir. Le temps se gâte, toujours plus. La nuit, par conséquent, ne tombe que plus vite. Il fait bien sombre au chalet, et quelques soldats allument les lampes dans les diverses pièces, faisant venir un peu de chaleur dans la résidence. Je ne mange pas, le ventre noué. Personne ne mange, d'ailleurs. Certains sont trop occupés à d'autres tâches, ou déjà couchés pour penser au repas. En réalité, à bien y repenser, je suis seule avec Adolf, assis dans un canapé, réfléchissant à je ne sais trop quelles choses. Me voilà bien, le moral à zéro, seule avec mon patron et ce qui est sensé mon pire ennemi. Je pars m'installer sur un fauteuil, lassée d'être debout et immobile devant ma fenêtre. Le paysage, bien trop sombre à l'heure actuelle, n'offre aucunes vues sur quoique ce soit, pas une ville ne se dessine à l'horizon. Qu'ai-je d'autres à faire, que de m'installer sur un divan ? Rien. Je regarde Adolf jouer dans ses mains, il semble pensif. Le silence qui rôde dans la pièce devient bien trop pesant pour moi, et je me sens contrainte de rejoindre ma chambre.

- Tu pars déjà ?

Cela m'aurait étonné qu'Adolf ne dise rien. Je m'arrête, baisse la tête, soupire et la relève.

- Je suis fatiguée, la route a été longue.
- Certes, certes. Bonne nuit, alors.

Il bouge un peu sur le canapé. Étonnement, il ne dit pas un mot de plus. Je pars alors, aussi sereine que je peux l'être, et retrouve ma chambre, vide. Gretta, qui devait semble-il dormir en ma compagnie, a préféré rejoindre Wilhelm. Encore une fois, je me retrouve seule, face à moi-même. Je m'assoies sur le grand lit moelleux et regarde mes pieds. Ces vacances...paraissaient pourtant bien partie...Je me couche sur le dos, et fixe le plafond. De grosses poutres de bois soutiennent le béton blanc, donnant un aspect rustique, qui faisait la particularité du chalet. C'est en regardant ses gros morceaux de bois que je m'endors, étrangement calme et détendue. L'air de la montagne semble me

faire du bien, malgré tout ce que je peux avoir en tête. Ou la fatigue était plus présente que ce que je pensais, qui sait...En tout cas, je ne me fais pas prier pour rejoindre Morphée...

Le soleil ne tarde pas à venir caresser mon visage. J'ai complètement oublié de refermer les volets avant de dormir, et je me retrouve debout vers 5h du matin. Le chalet est calme, presque trop, semblant complètement vide. Vu l'heure, ils doivent tous dormir encore...Tous, sauf un. Bien évidemment, le Führer ne profite guère d'une grâce matinée. Il est debout aux aurores et admire la montagne, depuis le salon. Il est vrai que la vue, d'ici, est imprenable. Je pars me verser un bol de café dans la cuisine, où des hommes préparent la table du déjeuner. L'un deux prend plaisir à me servir plutôt qu'à me laisser faire, et me remet la tasse en souriant. Je le remercie d'un sourire, à mon tour, avant de rejoindre le salon. Je m'installe face à la fenêtre, non loin d'Adolf, qui scrute le paysage d'un air sévère. Sirotant doucement le sombre liquide, je ne dis mot, me contentant de regarder à mon tour la montagne qui se lève. Pas de soleil, aujourd'hui. Seul une grisaille un peu trop étincelante qui jaillit derrière les sommets. Je ne sais que dire ou que faire, me sentant presque mal à l'aise ici. Je suis convaincue de ne rien avoir à faire au Berghof, et je me demande encore pourquoi le Führer m'y a invité. Les minutes passent lentement, dans un silence trop pesant à mon goût. Alors que je me décide enfin à bouger, Adolf prend la parole.

— Bien dormis ?

Il ne se tourne pas vers moi. Il ne bouge même pas, pour tout dire. Seul ses lèvres s'articulent, sûrement. Je m'arrête alors dans mon mouvement, bol à la main, l'air pensif.

— Suffisamment, oui. Et vous ?

— Bien, merci.

Et à nouveau, le silence s'installe. Mais plus pour très longtemps. Je distingue dans l'ouverture de la porte du salon la silhouette d'Eva. Elle s'avance dans la lumière, et je finis par distinguer son air mécontent. Je la laisse donc à son amour, sans plus attendre. Cela tombe bien, les couples me montaient sérieusement à la tête. Chose qui se confirme en voyant Gretta et Wilhelm sortir de leur chambre, gais comme des pinçons. Et je déteste voir ça. C'est horrible à dire, même à penser, qu'on déteste voir sa meilleure amie simplement heureuse. Et prise d'un élan de colère, envers tout et surtout moi-même, je retourne dans ma chambre pour m'y enfermer.

Et ceux pendant trois jours. On ne me sort de ma solitude que pour manger, quand on prend la peine de penser encore à ma présence. Trois jours seule, enfermée dans une chambre trop grande, trop vide, à regarder le plafond, les montagnes, la pluie, le vent, le soleil ou la lune. À compter les étoiles, les nuages, les grains de poussières...À pleurer, parfois, parce que l'on pense trop lorsqu'on est seul. Déjà nous étions lundi. Début de semaine entre soleil et nuages. Ma réclusion me pèse énormément, j'ai grand besoin de respirer. Alors je sors de ma chambre, pour rejoindre les autres au salon, d'où émane un brouhaha plutôt surprenant. Comme à son habitude, Gretta se colle à son amant, l'embrassant sans cesse, alors que non loin de là, Eva tente vainement d'attirer l'attention du Führer. Mon arrivée dans la pièce se fait savoir très vite, sans que je ne dise mots. Mon amie m'a vu la première, tendue entre l'envie de me prendre contre elle et celle de rester loin. Elle s'éloigne un peu de Wilhelm, cependant. Adolf me regarde, un petit sourire en coin, apparemment ravi de me voir les rejoindre Eva, quand à elle, porte toujours fièrement les couleurs d'une jalousie infondée contre moi. Mais qu'en n'avais-je à faire ! J'avance alors de quelques pas dans le salon, devenu subitement très calme. On me suit du regard, et je m'installe sur un divan, l'air de rien. Je demande un verre d'eau qu'on m'apporte à grands pas, et les discussions finissent par reprendre. Un claquement de main retentit, me faisant sursauter.

— Je suis navré, Mesdemoiselles, mais vous allez devoir nous laisser.

Adolf a enfin donné un peu d'attention à sa compagne, qu'il tient par les épaules. Mais seulement pour quelques secondes. Il semble qu'il ait rendez-vous avec ses hommes et ses politiciens, pour continuer à faire marcher son gouvernement. Gentiment, il nous invite à sortir de la pièce, proposant diverses occupations. Elles me paraissent toutes si monotones... Alors, embarquée par Gretta, je me retrouve à entendre les histoires de couples de diverses jeunes femmes, laissées par les hommes pour quelques heures. Je n'ai pas ma place ici, dans ces montagnes. Je ne désire qu'une chose : rentrer chez moi. Je quitte le petit salon où nous étions toutes réunies pour retrouver à nouveau ma chambre et la tranquillité, passant le reste de la journée à la fenêtre.

Le soir arrive vite, un orage se préparant au loin. De gros nuages gris s'installent rapidement dans le ciel, couvrant le ciel et le peu de lumière qu'il reste. On toque à la porte. Le bruit me surprend, n'ayant pas prévu une quelconque visite. J'ai le secret espoir que la personne parte et me laisse, si bien que je ne répons pas à la demande. Seulement, plutôt que de partir, le visiteur ouvre la porte et entre avant de la refermer derrière lui. Intriguée, je regarde rapidement qui se peut bien être. Je distingue la petite silhouette du Führer, lui même, droit comme un i, la tête haute, les mains dans le dos. Il avance jusqu'au milieu de la pièce, puis s'arrête, comme s'il attendait quelque chose. Et nous restons ainsi un long moment. Si bien que l'orage avait rejoint le chalet à toute allure. Des éclairs fendaient à nouveau le ciel, mais pas une goutte de pluie ne vient s'écraser sur les fenêtres.

- Que voulez-vous ?
- Prendre de tes nouvelles. Cela fait trois jours que nous ne te voyons plus.
- J'ai besoin d'être seule.
- Je l'avais bien compris. Tu n'aimes pas ces vacances ?

Comment lui dire que le problème est bien loin de cela ? Je prends sur moi, respire un bon coup, et me décide à tout lui dire. Lui expliquer que non, les vacances me conviennent. Mais que Hanz me manque. Que certaines choses me lassent. Que rien ne semble aller. Au fur et à mesure que je parle, il avance et se rapproche. Doucement, il installe ses mains sur mon épaule, et je me raidis.

- N'ai crainte, je ne ferais rien de plus sans ton accord.

J'étire ma nuque pour réfléchir. Qu'avais-je à perdre ? Après tout, cela faisait bien un mois qu'aucun homme ne m'avait regardé. Après la folie de la soirée au Reichstag, j'avais comme le sentiment d'être mis à l'ombre. J'étais prise et je n'appartenais qu'à lui. Lui, qui ne prenait plus la peine de me regarder en face, de m'offrir de l'attention ou même de me toucher. Lui qui ne me disait plus rien, se comportant presque comme un gardien plutôt qu'un amant. Alors oui, au fond, qu'avais-je à perdre ? J'avais l'attention d'un homme, il me suffisait d'établir mes règles. Je laisse alors mes épaules se détendre, aider un peu par les mouvements circulaires des doigts d'Adolf sur le haut de mon dos. Je me retourne et le regarde, droit dans les yeux. Je suis sereine et sûre de moi : ce soir, je décide de faire ce qui me convient. J'invite Adolf à s'asseoir sur le lit, le faisant reculer doucement jusqu'à ce qu'il se laisse tomber. Calme et sérieux, il ne fait rien. Strictement rien. Il respecte simplement ce qu'il m'a dit : «Je ne ferais rien sans ton accord.» Et devant tant de respect, je ne me sens que plus sûre. Je laisse glisser lentement ma robe de coton sur mon corps, la laissant tomber à mes pieds. Enjambant le tissu, je m'approche d'Adolf, déposant ses mains dans le creux de mon dos. Au fur et à mesure, je laisse tomber mes vêtements, finissant nue devant le Führer en personne, laissant ses mains vagabonder sur mon corps, et ceux pendant plusieurs heures, alors que l'orage bat son comble. Il est d'une douceur incroyable, tendre dans ses gestes et ses baisers, sans aucune volonté d'aller plus loin. Il paraît presque perdu dans un respect total de ma personne, ne disant rien, se contentant d'agir. Au plus profond de moi, j'ai la sensation de revivre. D'être à nouveau quelqu'un, sans devenir un objet souillé. Et ce n'est qu'après un long, très long moment, serré l'un contre l'autre, qu'Adolf se décide à partir. Il sort de la chambre aussi discrètement qu'il y est entré, me laissant là, seule, mais heureuse. Je me sentais à nouveau femme.

Le soleil matinal caresse ma peau d'une douceur sans égal. Je m'étire et respire un grand coup, profitant, les yeux mi clos, de la chaleur que procure la lumière. Une très belle journée s'annonce, semble-t-il, ce qui s'associe plutôt bien à mon humeur. La soirée d'hier m'avait étrangement calmé. Au lieu de rester énervée, jalouse et tendue, je suis aujourd'hui tout à fait bien et sereine. Je sors de mon lit, la tête encore embrumée, et enfile une petite robe de soie fine, beige aux motifs marrons et rouges. Un coup de peigne dans mes longs cheveux et me voilà partie pour le petit déjeuner.

Dans le couloir, je perçois Eva, l'air sceptique. Elle me regarde fixement m'enfoncer dans la maison, jusqu'à la cuisine au bout du couloir, où je la perds de vue. Dans la pièce, il n'y a personne. Juste un soldat un peu fatigué qui tente désespérément de se servir une tasse, sans grand succès. Je prends de sa main la cafetière, non sans difficultés, et lui sers son café, sans gâchis cette fois. Gêné, il me remercie néanmoins avant de se rendre au salon en marmonnant. Alors que je me sers mon propre déjeuner, une truffe humide vient se poser sur mes jambes. Je sursaute de surprise avant de remarquer Blondi, une superbe chienne berger allemand. Pour je ne sais quelle raison, elle vient me voir, chose qu'elle ne fait que rarement. Je m'accroupis alors devant elle pour lui caresser la tête, et elle s'assoie, fermant les yeux de plaisir. Je fins de me servir le déjeuner avant d'aller au salon, où tout le monde était déjà installé. Adolf, le regard tendre, note la présence de sa chienne, près de moi. Il sourit légèrement, alors qu'Eva, qui venait sûrement de le rejoindre, nous regarde avec mépris. Je commence à me lasser de son comportement, et persuadée que ce dédain ne s'adresse qu'à moi, je pars m'installer à l'autre bout de la table. Mais quelque chose dans son regard m'intrigue. Ce n'est pas moi, qu'elle regarde avec insistance, pour une fois, mais la chienne, toujours à mon côté. Je caresse à nouveau Blondi qui me regarde avec sagesse, avant de se coucher à mes pieds. Il y avait donc au moins deux personnes qu'Eva ne supportait pas ici...

Je déjeune discrètement dans mon coin, sans prêter attention à personne. Je n'ai pas envie de me prendre la tête, pas aujourd'hui. Pour une fois que je suis d'humeur joyeuse. Je dévore mes croissants et avale mon café sans rien dire, et sûrement le plus rapidement que je ne l'avais jamais fait. Une fois le tout fini, je prends congé, et tente d'inviter Blondi à me suivre. Chose étrange, elle s'exécute joyeusement. Déposant ma vaisselle vide à la cuisine, je sors par la porte du balcon, descendant les escaliers quatre à quatre, Blondi à mes trousses. Une grande étendue d'herbe entoure le chalet, longeant la route qui y mène, terrain de jeu idéal pour la chienne. Et un coin suffisamment tranquille pour moi. Blondi, étonnamment, m'écoute à la lettre et joue avec plaisir. Le berger allemand a toujours été là, dans les pattes du Führer, sans cesse à ses côtés, à le suivre, l'écoutant scrupuleusement. Adolf semblait nourrir un amour certain pour cet animal, ne le laissant jamais partir trop loin. Cette relation de proximité s'en ressent fortement. Elle n'était probablement pas très loin, hier soir, cette chienne... À attendre patiemment le retour de son maître. Peut-être a-t-elle reconnu mon odeur ? Qui sait. En tout cas, je suis bien heureuse qu'elle m'accepte aujourd'hui. Avec le Führer, elle était chien de garde, et rien de plus. Aujourd'hui, c'est un autre chien que je vois. Joueur, heureux... Ailleurs. Blondi coure après les bâtons, les ramène joyeusement, repart de pus belle, se laisse câliner, saute et re-saute encore. Un pour moment de bonheur partagé. Car après tout, elle n'est pas la seule à s'amuser. Moi aussi, je cours, je saute, je ris... Si bien que je finis par glisser, dans la douce pente du parc. Je tombe à la renverse et explose de rire, en regardant le ciel. Bientôt, Blondi s'approche pour me sentir, avant de s'étendre le long de mon flan droit, tête vers moi, posée sur ses longues pattes. « C'est la fin du jeu », me dis-je, et je respire un grand coup. Le ciel est d'un bleu surprenant, dégradé entre la clarté lorsqu'il s'approche du soleil, et l'azur quand il s'en éloigne. Pas un nuage à l'horizon, et de ma place, je distingue même les sommets au dessus de ma tête, imposant et étrange, mis comme ça à l'envers. L'herbe douce et grasse caresse mes joues, mes bras et mes jambes, me chatouillant parfois, et quelques insectes tentent vainement de se poser sur ma peau. Je les repousse gentiment, sous l'œil protecteur du berger allemand. Je suis bien, si bien que j'en ferme les yeux et me sens sombrer dans un léger sommeil. La douceur du soleil forme comme un cocon rassurant autour de moi, tout comme la présence du chien à mes côtés. Un léger sourire aux lèvres, je m'endors paisiblement, sans prêter attention au monde qui m'entoure.

Des bruits de pas me tirent de ma rêverie. L'herbe se froisse sous la marche lente et déterminée, mais le soleil, si fort à présent, m'empêche d'ouvrir les yeux tant que je reste allongée. J'entends l'herbe se plier juste à côté de moi, comme si quelqu'un s'asseyait. Puis le ciel, juste les oiseaux qui chantent, la brise légère qui souffle, et la respiration du chien.

— Comment vas-tu ?

La voix est masculine, mielleuse, et connue. Mais impossible de mettre un nom dessus. Je finis alors par m'asseoir, histoire de pouvoir cacher le soleil et ouvrir les yeux. La personne, assise à ma gauche, n'est autre que Wilhelm, pensif et rêveur. Il ne me regarde pas, il admire le paysage, loin devant lui. Blondi l'observe avec méfiance, et je la rassure d'une grande caresse sur la tête. Elle se laisse faire et finit par se rendormir.

— Ça va.

— Ces vacances n'ont pas l'air de trop te plaire, je me trompe ?

Il n'a jamais été avec moi, à aucuns moments. Comment peut-il en arriver à une telle conclusion ? Je l'ignore, mais son silence, accompagné d'une immobilité à toutes épreuves, laisse penser qu'il ne me lâchera pas, tant que ses questions n'étaient pas assouvies.

— Ce n'est pas ça...

— Hanz ?

— À ton avis ?

Il m'explique que le Führer ne voulait pas me proposer, suite au refus de Hanz. Mais pour une raison qu'il ignore, il sentait que ceci me ferait du bien. De partir, de voir ailleurs. Alors il avait conseillé au Führer de m'inviter, quitte à ne pas me laisser le choix. Ce qui avait été le cas, en réalité...Je ne comprends pas pourquoi il a fait tout ceci.

— Je pensais vraiment que tu serais contente...

— Ha oui ? Contente de vous voir tous batifoler alors que je suis là, seule ? Il y a de quoi être heureuse, en effet.

— J'en suis navré, tu sais...Mais Gretta est un vrai pot de colle !

Ha ça...je n'en doute pas une seconde ! J'ignore s'il cherche à se défendre, ou au contraire à m'énoncer une vérité, mais il blague sur sa chère et tendre, bien trop aimante à son goût, ne veut jamais le laisser sortir seul, manger seul, ou juste se reposer seul. Je ris. Il en parle comme d'un animal trop attaché à son maître. Et je pense à Hanz, à notre situation, si situation il y avait. Et je repense à hier soir. Avais-je vraiment bien fait de me laisser aller ? Je recommence à douter.

— J'ai fait une bêtise, je crois.

— Comment ça ?

— Je...Je me suis un peu laissée aller, hier.

— Tu peux m'expliquer un peu plus ?

Puis-je lui parler ? Était-ce une bonne idée, quelqu'un digne de confiance ? Il me regarde, intrigué, mais avec une certaine douceur dans son visage, quelque chose de rassurant. Il m'invite à continuer, que même si on se parle rarement, il tenait beaucoup à moi, j'étais comme une amie, très bonne amie. Confiante, je prends donc sur moi, et me lance, lui expliquant toute la soirée, ou presque. Il m'écoute sans rien dire, attentif et sérieux. Au bout de quelques minutes, je m'arrête. Je suis à la fin de mon récit, n'ai rien d'autre à ajouter. Il continue de me regarder, un certain temps, avant de se re-

dresser et d'en revenir à son paysage. Et moi, j'attends une réaction, quelque chose. Au bout d'une minute qui me parut une éternité, il ouvre enfin la bouche.

— Tu considères ça comme une bêtise ?

— Pourquoi ?

— Je pense que tu en avais besoin. Même si du point de vue de Hanz, ça n'est pas très... agréable, sûrement. Mais rien ne t'oblige à lui dire.

— Il me pousse à ça, aussi, à m'ignorer !

— Mmh, j'en sais trop rien. Il t'aime, et il cherche à te protéger.

Me protéger de quoi ? De lui ? De moi ? En m'ignorant ? J'ai bien du mal à y croire et à m'en persuader. Pourtant, Wil continue à me donner des arguments, que je finis par entendre. C'est son ami, il le connaît... Et à l'écouter, j'ai l'impression de ne pas savoir qui il est, au fond.

— Tu crois que ça peut être lié à...

— À quoi ?

— Tu sais, la p...

— Vous l'avez donc fait ? Haaaa je le savais !

Je le regarde avec étonnement, sa réaction me clouant le bec. Il prend ma main en riant légèrement, heureux sûrement d'avoir découvert de lui même cette nouvelle.

— Hanz t'en a parlé ?

— Certainement pas ! Personne ne me l'a dit, mais son comportement à changer trop vite.

— Mais pourquoi agir de la sorte ?

— Haaa, toi... Tu ne t'y connais pas !

Non, en effet, je n'y connais rien. Rien du tout, pour être franche. Ce qui, encore une fois, fait sourire Wilhelm. Il me regarde d'un air tout à fait sérieux et commence à me parler de lui. De Gretta. « Tu veux connaître toute l'histoire ? » me demande-t-il. Je suis curieuse, et me laisse allée dans ce sens, hochant la tête en signe de réponse. Alors, le jeune homme entre dans une longue discussion. Gretta... Mon amie si sereine, si savante... La première fois, Wilhelm la craignait. Il la sentait venir depuis un moment, et tâchait de ne pas le montrer. Intrigué, il avait demandé à sa sœur, Emmanuelle. Une jeune femme très belle, d'après ses dires, très attirante et avenante. Ayant essayé de travailler sérieusement en tant que serveuse, elle finit par se laisser aller dans la prostitution, travaillant aujourd'hui dans une maison close, vivant des plaisirs de la chair. Connaisseuse, pour le coup, elle était entrée dans une longue explication, énonçant que les filles, leur première fois, c'était un calvaire. Soulignant ses dires d'un « Et ça, je peux te dire que je m'y connais ! », que Wilhelm énonce d'une voix tendant vers l'imitation. Rassuré, il s'était laissé aller aux grès des envies de Gretta, qui finit par se lancer elle aussi... Pour devenir insupportable le lendemain. C'était l'époque où elle vivait chez lui, ce qui n'arrangea pas les choses. Il tente de m'imiter, encore, le comportement de Gretta après coup, ronchonnant la plupart du temps, s'énervant pour un oui pour un non, déprimant la seconde d'après, pour en redemandant dans la journée. Bref, autant dire que mon amie n'avait pas si bien réagit qu'elle voulait me le faire croire. Bien au contraire. Wilhelm me dit même qu'il avait été plusieurs fois tenté de la laisser seule à l'appartement, histoire d'être tranquille. Il finit par la calmer un soir, en la relançant la chose. Sa sœur lui avait dit : « les femmes se plaignent, mais pour mieux en redemander. » Et je pense qu'elle n'a pas tord... Au fond de moi, je sais que c'est ce que j'attends. Mais comment le lui demander ? Wilhelm finit son long discours sur un « En tout cas, je comprends ce que tu as fait, si j'en crois Emmanuelle ». Il se tait, et nous regardons tous deux dans la même direction, droit devant nous, à admirer les montagnes. Je ne suis pas si anormale, au final.

Nous restons un long moment à ne rien dire, juste à penser. Blondi dort toujours le long de mes jambes, respirant bruyamment. La silhouette de Gretta se dessine au balcon. Elle nous salut d'une signe de main jovial avant de nous rejoindre en sautillant, joyeuse comme elle l'était. Elle s'agenouille devant Wil, et nous regarde avec des yeux pétillants. J'ignore ce qui a pu la mettre dans cet état, mais elle n'y reste guère longtemps. Sa curiosité l'a poussé à en connaître d'avantage sur notre discussion, et la franchise de Wilhelm l'a amené à se vexer. En effet, en réponse, il lui énonce tout ce qu'il m'a avoué sur elle et son comportement, ce qui la rendit morose. Tout droite, elle se ratatine alors sur elle-même, l'air grognon, alors que son compagnon rit aux éclats. Tirillée entre une forte envie de rire et la sagesse de ne rien faire, je remarque que Blondi a levé la tête, l'air aux aguets. Je perçois un sifflement, suivit de la brève apparition du Führer, à la fenêtre. La chienne, jusqu'alors bien calme, se redresse, prend quelques minutes pour comprendre, avant de détalier jusqu'au chalet et de rejoindre son maître. Elle vient de reprendre son rôle de chien de garde. Wilhelm et Gretta ont eux aussi regarder le berger allemand partir, comme si le centre de l'attention s'était porté sur l'animal plutôt qu'autre chose. Il était grand temps pour tout le monde de rentrer, je pense. Wil se lève le premier, tendant d'abord sa main à mon amie, avant de me la proposer. Il part le premier, et Gretta s'installe à côté de moi, me lançant un « Il t'a vraiment dit ça » qui me fit sourire. Mon amie, si sûre d'elle, vient de se voir confronter à des doutes et une situation plutôt gênante, qui lui fait perdre de sa crédibilité. D'un côté, la voir ainsi lui donner comme un côté humain, si je puis dire. Elle ressemblait à tout le monde, avec ses points forts et ses faiblesses, qui ressortaient parfois. Je me sens bien plus proche d'elle, dans ces conditions. À notre retour au Berghof, tout le monde semble sur le départ. On nous invite à préparer nos valises, il est grand temps de revenir sur Berlin, énonce Adolf, l'air grave. Comme si quelque chose ne se passait pas comme prévu, là haut. Alors, l'air un peu triste, je retourne dans ma chambre, préparer ma valise, jamais vraiment défaits. Blondi quitte un instant son maître pour monter la garde devant la pièce. Je la regarde un instant, tentant de percer son mystère, mais rien ne m'aide à la comprendre. Je range les quelques affaires qui traînent par ci par là, et retourne au salon, avec les autres. Une heure plus tard, nous prenons tous place dans les voitures et rentrons sur Berlin.

Chap. 14 — Menace.

La longue route s'achève enfin. Nous avons dormis dans une petite résidence, au beau milieu de l'Allemagne, probablement à mi-chemin entre le chalet et Berlin. Une pause nécessaire à tout le monde, qui nous permet d'arriver en fin de matinée au Reichstag. Les soldats retournent à leur poste et Gretta, Adolf et moi-même reprenons le chemin de l'administration. Wilhelm nous accompagne, par politesse, jusqu'à nos bureaux. À notre entrée dans le long couloir de marbre, froid et sombre,

des voix s'élèvent, colériques, jusqu'à nos oreilles. Intrigués, nous nous dirigeons d'un pas vif jusqu'aux bureaux, où Hanz, le visage rougit de fureur, semble s'époumoner sur la petite Ingrid, avec ses airs d'enfant intrépide. Hanz, aussi énervé qu'il l'était, ne remarque même pas notre présence dans la pièce et continue à hurler, jusqu'à ce qu'Adolf cri un « Stop ! », qui résonne dans tout le bureau. Hanz se retourne, et se redresse, sans pour autant ressentir une quelconque gêne, qui aurait pu être éveillée par notre présence. Ingrid, quand a elle, garde son air stoïque.

— Que se passe-t-il donc ici ?

— Cette gamine ne raconte que des salades !

Jamais encore je n'avais surpris Hanz avec un aussi franc parlé. Il a pour habitude de faire attention à ce qu'il dit, peu importe les circonstances, se donnant une image convenable et respectable. Mais pas aujourd'hui.

— Par exemple ?

Hanz s'empare alors de la fiche entre les mains de la jeune fille, et la met sous le nez du Führer, racontant qu'Ingrid avait l'impolitesse d'énoncer que j'étais louche, tout sauf digne de confiance, résistante ou juive. Je me retiens le plus possible de blêmir, ou seulement de réagir, ce qui aurait sans doute éveillé encore plus les soupçons qui pèsent alors sur moi. Adolf, étonné, regarde alors Ingrid, toujours très sûre d'elle.

— Tu oses dire que mes employés ne sont pas dignes de confiance ? Puis-je savoir ce qui te permets d'en douter ?

— Cette fiche en est la preuve.

Je tente de regarder par dessus l'épaule d'Adolf, afin de comprendre un peu mieux de quoi il s'agit. En voyant le non inscrit en haut du papier, je prends vite conscience de la situation...

— Avant que vous ne l'emmeniez avec vous, elle a pris cette fiche et la regarder d'un air triste, manquant de verser une larme. Alors soit elle est résistante et connaît ces gens, soit elle a un lien de parenté avec, auquel cas elle serait juive.

— Tu ne racontes que des histoires, espèce de...

Il n'a pas le temps de finir sa phrase. Wilhelm s'était chargé de le retenir, avant qu'il n'explose réellement. La demoiselle n'a cependant pas bouger, convaincue de ce qu'elle dit. Adolf, au milieu de tout ça, ne semble pas toucher par les suspicions d'Ingrid. Il semble, par contre, curieux de savoir comment Hanz défend-il ma réaction. Ce qu'il explique plutôt bien : je suis fragile, et voir des juifs condamnés à mort défilés tous les jours devant mes yeux devaient m'affecter. Possible que je connaisse la famille, en tant que voisin, ou simple commerçant, le père étant épiciier, mais rien de plus. Juste une humanité qui avait ses limites. Adolf semble convaincu par la défense, me regarde d'un air protecteur et rassurant, et se tourne vers Ingrid.

— Tu sais pourquoi tu es ici, Ingrid.

— Parce que j'en suis digne, contrairement à certaines.

— Non. Parce que ta mère est une amie, et qu'elle me l'a demandé. Nous avons besoin de mains, c'était l'occasion. Mais sache qu'à la prochaine dérive du genre, l'accord passé avec ta mère ne tiendra plus. Tu pourras dire au revoir à ton travail.

— Mais Ad...

— Mon Führer. Je ne t'ai jamais autorisé à me parler autrement.

Il rentre dans son bureau, et invite Hanz à le suivre, fermant la porte derrière eux. Ingrid, offensée, me regarde avec haine, soufflant un « Je finirais par t'avoir » avant de retourner au travail. Wilhelm, quand à lui, s'assure que tout retrouve son calme, embrasse sur le front Gretta, me salut et quitte la pièce pour retourner au travail. Mon amie et moi retrouvons nos bureaux respectifs, et je tâche de ne pas laisser voir ma faiblesse. Ingrid a touché un point faible de ma personne, doutant déjà de qui j'étais, touchant la vérité de très près. J'ai peur qu'elle finisse par en savoir un peu trop, et qu'elle réussisse à convaincre plusieurs personnes... Et l'absence de travail, du à notre retour du Berghof, n'arrange rien. Je ne peux m'empêcher de penser à tout ceci, de vouloir être seule, de craquer un bon coup, d'hurler. Mais il m'est impossible de faire quoique ce soit maintenant, mis à part mentir et continuer d'avancer.

Hanz finit par sortir du bureau, calmé, ou au moins en apparence. Il lance un regard furieux vers Ingrid, qui le soutient. Le soldat sort du bureau et un silence extrêmement pesant s'installe. Personne n'ose parler, et même le bruissement des feuilles semble mal venu. Les heures traînent de plus en plus, le temps passant à une lenteur incroyable. Quand vient enfin 16h, je me sens plus légère. Je vais enfin pouvoir rentrer, respirer. Je sors, suivit de Gretta, qui tente de m'attraper avant de me voir partir. Je m'excuse auprès d'elle, mais ne peux rester une minute de plus ici. Je marche rapidement jusqu'à l'appartement, et m'y enferme, m'affalant contre la porte. Des larmes se mettent à couler sur mes joues, et je laisse mes émotions m'envahir. Je passe de la tristesse à la colère, au doute, au mépris. Jusqu'à ce que mes larmes sortent toutes de mon corps, et que les pleurs cessent. À cet instant, je m'installe sur mon lit, regardant le plafond.

Dérangée par une rafale de coups sur la porte, je me lève en sursauts, d'autant plus énervées que je voulais rester seule. Les coups ne cessant pas, je me force à ouvrir. Hanz se tient là, énervé, et entre comme une furie dans l'appartement sans même me laisser le choix. Je reste un instant à le regarder, l'air grave, jusqu'à ce qu'il explose. Me demandant ce qu'était cette histoire. Si Ingrid avait raison. Si je lui mentais, qui j'étais, qu'est ce que je faisais là. Comment il avait pu me croire si tout n'était qu'un mensonge. Que des reproches, jamais un seul moment de compassion. Chaque remarque est une épine de plus qui tente de s'enfoncer dans mon corps, mais se brise sur mon armure. La crise de nerf par laquelle j'étais passée m'avait renforcé, plus que je ne l'espérais. Si bien que plus Hanz s'emporte, plus je bouillonne. Jusqu'au moment où j'explose à mon tour.

— Et toi, tu étais où quand j'en avais besoin ? Je ne t'ai jamais menti, jamais ! Je t'ai aimé, je t'aime encore, et toi, la seule chose que tu trouve à faire, c'est jouer les chiens de garde asocial, me voir comme une pauvre fille fragile, et venir m'accuser de choses que je n'ai jamais faites !

— C'est vraiment ce que tu penses ? Alors que pendant ce mois-ci, tu m'as rejeté ?

— Rejeté ? C'est une blague j'espère !

— Comment tu expliques ton comportement alors ?

— C'est toi, que je voulais, espèce d'imbécile ! J'avais envie de toi, et tout ce que tu trouve à faire, c'est prendre tes distances et m'en accuser ! Tu sais que je n'attendais que toi, depuis un mois ? Qu'enfin tu arrêtes de me voir comme un être fragile, qu'il ne faut surtout pas briser ? Tu sais que dans tout ça, j'ai finis par céder aux avances du Führer ?

— Pardon ?

— Oui, oui ! Parce qu'au moins, lui me prête attention.

Il s'avance dans un élan de colère, visible par les veines de son front inhabituellement saillantes..

— Alors quoi ? Tu va me frapper, hein ? Vas-y, fais toi plaisir ! Après tout, s'il n'y a que ça qui te donne envie ! Non parce que tu vois, notre Führer sait être un gentleman tout à fait tendre. Tu ne sais même pas quel effet ça m'a fait de sentir ses doigts caresser mon corps...

— La ferme !

Je ne me rends même pas compte de ce qu'il se passe. Je sens juste le coup brûler ma joue, et ma tête partir violemment sur ma droite. Une forte douleur se fait ressentir, et je n'ose plus dire un mot.

Je ne pensais pas qu'il le ferait. Je relève la tête, encore plus énervée, et remarque qu'il n'est absolument pas désolé par son acte. Essoufflés, nous nous regardons, sans qu'aucun de nous ne lâche prise. Il me prend la tête et m'embrasse, contre toutes attentes. Je le haïs, pourtant, mais n'arrive pas à le repousser. Peut être parce que ce sentiment était une vaine illusion, instaurée par la colère. Je ne peux même pas le repousser. Cela faisait bien trop longtemps que j'attendais son attention toute entière, et il aura fallu une dispute pour qu'enfin il me voit. Et c'est entre la rage et la passion que nous passons notre nuit, sans en fermer l'œil.

Au matin, je me sentais vide de toutes émotions. Hanz dort paisiblement à côté de moi, nu dans la lumière du soleil. Je me lève, enfile une chemise, et me prépare un café bien chaud, m'installant sur le rebord de la fenêtre, tasse à la main. Je ne suis dérangée que par de nouveaux coups à la porte, comme si je ne pouvais jamais profiter du calme. La colère revient, et c'est d'un pas lourd et contraint que j'ouvre la porte, énonçant sèchement un « Quoi ? », avant de me rendre compte qu'Ingrid se tient là, droite et effrontée.

— Qu'est ce que tu fais ici ?

— Tu poses encore la question ?

Elle tente de me pousser pour rentrer, et je la stoppe dans son élan.

— Je ne crois pas t'avoir invité à entrer.

Curieuse elle aussi, elle regarde l'appartement, l'œil attentif aux moindres détails. Mais son expression me laisse penser qu'elle ne trouve rien de satisfaisant à son goût.

— Qu'est ce que tu caches ?

— Rien qui n'est de quoi t'alarmer.

— Tu les manipules, c'est certain.

— Une simple fiche te met la puce à l'oreille ? Dis donc, tu aurais du intégrer la police.

La blague, aussi déplacée soit-elle, la rend encore plus ronchon qu'elle ne l'ai déjà. Elle part dans un monologue infondé sur le pourquoi de sa déduction, me faisant ricaner à chaque hypothèse émise. Sa sûreté se trouve quelque peu ébranlée par mon comportement. Et plus elle me sent incassable, plus elle émet d'hypothèses aberrantes, s'énervant d'elle-même de ne pas trouver mon point faible. Elle finit par crier qu'elle trouverait bien de quoi m'incriminer, que rien ne l'arrêterait. Son expression change subitement, passant du petit animal furieux à l'étonnement, me forçant à me retourner pour comprendre. Hanz, qui a revêtit un simple pantalon, aillant probablement entendu la voix d'Ingrid, sort de la chambre, à moitié endormis. Il s'avance vers la porte, se dresse à côté de moi, arborant l'air froid qu'on lui connaissait si bien.

— Dégages, tout de suite.

Ingrid tente de lui tenir tête, sans succès. À la troisième tentative, Hanz s'énervé, et lui hurle de partir, ce qu'elle fit finalement. Déçue, elle descend les escaliers, se retournant parfois. Ni Hanz, ni moi ne baissions le regard ou ne la quittons des yeux. Elle est loin d'être la bienvenue ici. Et l'intimidation n'aurait sûrement aucun effet sur nous. Je referme la porte et retourne à la fenêtre pour la voir partir. Elle a eu le culot de venir jusqu'ici pour me faire peur, espérer que je craque. La dispute avec Hanz m'a donné beaucoup plus confiance en moi, m'offrant la chance de me défendre contre ses pics. Sans ça, je pense que je n'aurais pas tenue. Peut être que ma vie serait fichue, à l'heure actuelle. Je sens la chaleur de Hanz qui se blottit contre mon dos, les bras autour de ma taille. Je suis maintenant prise dans un étau puissant, duquel je ne pouvais sortir. Certaine qu'au moindre faux pas, je me retrouverais du mauvais côté de la barrière. Cette situation me déplaît énormément. J'avais depuis longtemps oublié cette méfiance qui m'avait hanté pendant plusieurs mois, au début

du mensonge. Il faut que je vois Gretta, que je lui parle. Je dois remettre mes idées au claire et reprendre mes esprits, trop de questions reviennent dans ma tête. Ce n'est vraiment pas bon pour moi. Seulement voilà, cette décision se retrouve prise entre l'envie soudaine et le besoin de voir mon amie, et la volonté de rester dans les bras de mon amant. Alors que je cherche le courage de lui demander de partir, il me lâche doucement, retourne dans la chambre et en ressort, quelques minutes plus tard, habillé. Il boutonne sa chemise dans la pièce principale, sous mes yeux déçus. Il me sourit tendrement avant de m'inviter à le rejoindre.

— Tu pars déjà ?

— Le travail m'appelle, tu le sais bien.

Il me prend dans ses bras, et me serre fortement contre lui. Sur le coup, je ne pense même plus à Ingrid, ou à Gretta. Je ne le vois, que lui et moi seuls, dans une étendue indéfinie, tranquille.

— Je ne veux pas que tu partes.

— Et moi je ne veux pas partir.

Mais malgré cela, il me lâche, et me laisse plantée là, au milieu du salon. Il passe brièvement par la salle de bain, en sort, avant d'ouvrir la porte d'entrée et de partir. Je reste immobile à regarder le vide, sentant toute ma force me quitter soudainement. Des larmes arrivent sans que je ne puisse les retenir, entre la rage et l'incertitude. Je ne sais trop que faire, aller rejoindre mon amie, tout lui dire, ou tout laisser en plan. Disparaître, peut-être. J'ouvrirais une chasse à l'homme en fuyant. J'aurais tout gagné, éveillé les soupçons, réduit ma vie à néant, et celle de mes amis avec moi. Les choix sont si difficiles à prendre... Alors qu'au fond je n'ai qu'à choisir entre parler et me délester d'un fardeau, ou me taire et m'enfermer sur moi-même. Je prends le combiné et y fait le numéro de Gretta, avant de perdre mon courage et de raccrocher. Je regarde la fenêtre, pensive. Mes larmes ont finis par cesser, commencer à sécher sur mes joues. Mes yeux me picotent, mais je n'en fais rien. Je reste inerte, à regarder droit devant moi. Mais pas longtemps. À ma grande surprise, le téléphone se met à sonner, résonnant dans ma tête. Si bien que je décroche bien plus vite que prévu. Je murmure un « Allô ? » timide, avant d'entendre la voix pincharde de mon amie, hurlant au téléphone. J'ignore comment elle a pu comprendre que l'appel venait de moi. Elle a comme un sixième sens qui lui permet de sentir quand quelque chose ne va pas. Mais je ne souhaite pas lui expliquer quoi que ce soit au téléphone. Cette histoire a fait naître en moi une sorte de paranoïa, me rendant bien plus alerte à tout ce qui se passe autour de moi. Après plusieurs minutes à expliquer à mon amie que soit elle vient, soit elle raccroche, elle finit par décider de me rejoindre, et s'empresse de raccrocher.

J'attends de longues minutes, sans trop savoir quoi faire ou quoi penser. Et plus le temps passe, plus mes pensées me fuient. Je me retrouve totalement vide à l'arrivée de Gretta. Amorphe et inutile. Heureusement, la porte étant déjà ouverte, mon amie n'a qu'à clencher pour entrer. Elle débarque dans l'appartement, essoufflée et paniquée, et se jette sur moi pour me serrer contre elle. Ne sentant aucunes réactions de ma part, elle s'éloigne, me regarde et tente de me faire parler. Chose difficile. À vrai dire, je ne la regarde même pas. Elle me secoue un peu, inquiète, et menace d'appeler Hanz pour que je réagisse enfin. Je fixe ses yeux dans un élan de peur, je ne veux pas qu'elle embête mon cher et tendre pour si peu. Gretta me lève, doucement, et m'installe sur une chaise à la cuisine, avant de nous faire du thé. L'eau chauffe bruyamment sur le feu alors qu'elle place les feuilles de thé dans nos tasses respectives. La bouilloire se met à siffler dans toute la pièce avant que Gretta ne la retire du poêle. Elle verse l'eau bouillante sur les feuilles, et je touille le liquide sans grande conviction. Avachie sur la table, je n'ai envie de rien d'autre que d'être seule. Pourquoi lui avais-je demandé de venir ? Elle s'installe en face de moi et me regarde fixement, en remuant son thé. Un long silence s'installe, et ni moi ni Gretta n'avons l'intention de le briser. Du moins, je n'en avais pas envie, et elle attendait sur moi. Les yeux baissés vers la table, je ne prête pas attention à son regard insistant. Mais elle finit par craquer bien plus vite que ce qu'elle n'espérait. « Tu compte parler

? » me lance-t-elle, sur un ton qui ne lui ressemblait guère. Elle avait pour habitude d'être relativement douce dans tous les instants possibles. Même lorsqu'elle devait s'énerver sur quelque chose ou quelqu'un, elle restait calme et gentille. Là, elle a adopté un ton sec, énonçant clairement son agacement face à mon mutisme. Je laisse tomber mes épaules dans un soupire et relève la tête en commençant à raconter l'épisode de ce matin. Mon amie m'écoute avec attention et stupéfaction, comme si rien de tout cela ne pouvait être arriver. Lorsque je finis enfin mon long discours, nous nous retrouvons à nouveau toutes deux, face à face, plongées dans un silence plombant. Mais cette fois-ci, Gretta n'a plus cet air colérique et insistant. Elle semble plutôt étonnée, béate. Se redressant légèrement sur sa chaise. Elle glisse, dans un soupire, un « et bien... », lessivée.

- Cette gamine est plus clairvoyante que ce que je pensais... Tu va faire quoi, du coup ?
- Rien. Attendre que ça se tasse.
- Tu te fiches de moi ?

Non. Pas le moins du monde. Qu'est ce que je pouvais bien faire après tout ? J'étais vouée à me taire et à laisser faire. Peut être que quelqu'un déciderait les choses pour moi... Ce qui ne tarde pas vraiment, au final. Gretta, étonnée de ma réaction, décide de prendre la situation en main à ma place. D'une lumineuse idée, elle énonce la possibilité de raconter la visite de ce matin au Führer. Hanz en guise de témoin, j'avais toutes les cartes de mon côté pour faire renvoyer Ingrid. Ou du moins lui créer suffisamment de problèmes pour qu'elle se taise. Ce n'était pas une si mauvaise idée. Au moins, cette petite gamine pourrie gâtée aurait tout perdu, et moi, j'aurais gagné. Cette proposition illumine mon esprit, et je sens comme une petite force revenir en moi. Gretta s'en rend probablement compte, d'ailleurs, et en voit son léger sourire. C'est un pari risqué, cependant. Rien ne nous assurait qu'Adolf prendrait à ce point ma défense. Il se pourrait même qu'il doute à son tour, qui sait ? Mais il fallait tenter... Il n'y a plus qu'à trouver la force nécessaire pour ce mensonge. Je compte comme trop souvent sur ma chère Gretta, qui après tout avait émis l'idée la première. Cependant, il faut attendre le lendemain avant d'avoir le cœur net quand à la réaction du Führer. Une attente longue et pénible, mon cerveau se tourne et se retourne dans tous les sens, se posant mille et une questions sans réponses. Je ne trouve pas d'instant sereins pour me détendre. Gretta est seulement partie depuis quelques minutes qu'un stress tenace m'envahit. Je tremble sous le doute et la crainte, et n'ai strictement rien à faire afin de tout oublier. J'ai envie d'appeler Hanz pour qu'il me rejoigne, mais à quoi me servirait-il ? Il ne pourrait que tenter vainement de me calmer, ce qui risquerait probablement de m'énerver plus amplement... Non, non. Je crois qu'il m'est indispensable de rester seule. Je m'installe sur mon fauteuil, regardant le mur verdâtre qui me fait fasse. Mes doigts jouent inlassablement sur les accoudoirs, et j'ai comme une soudaine envie de bouger. L'immobilité accentue mes doutes. Je me décide au bout d'une bonne heure à enfiler une robe, des mocassins et une légère veste, avant de m'engouffrer dans les escaliers de l'immeuble. Je pousse la lourde porte et me retrouve sur le parvis de la grande maison. Au 14, des soldats se bousculent, courent, entrent et sortent dans un incessant ballet. J'avance d'un pas rapide mais hésitant vers le Tiergarten, espérant y trouver refuge. Il n'y a personne, étrangement. Nous sommes pourtant aux portes de l'été, le moment idéal pour profiter d'une sortie au parc. Mais il est vide. Mis à part un vieux monsieur, assis sur un banc, qui parle seul. Et les centaines de pigeon qui y vivent. Je suis les sinueux chemins et m'enfonce de plus en plus dans la verdure, quittant le bruit de la rue, des voitures et des déplacements allemands. Le brouhaha de la ville laisse bientôt place au silence, parfois brisé par quelques chants d'oiseaux, étrangement rares à cette époque de l'année. Je m'assoie sur un banc, au bord de la Neuer See, et me rend compte de la fraîcheur de l'air. Je n'avais absolument pas fait attention à la température, ni au temps. La lumière éclatante qui illuminait l'appartement avait suffi à me dire que l'été était là, ou presque. Mais la chaleur n'était pas au rendez-vous, malheureusement. Je frissonne légèrement, puis plus fort, jusqu'à me décider à rentrer. À l'ombre des arbres, le temps est bien moins revigorant...

Je sors de la verdure sans trop penser. C'est la vue de la maison, et du continuel ballet SS, qui me replonge dans la réalité, et mes problèmes. Demain, j'allais devoir mentir pleinement, moi qui suis

encore si fragile après la venue d'Ingrid. Je secoue la tête, comme pour évacuer ces pensées. Non, non, il ne faut pas que j'y pense. Sans quoi je finirais par tout louper, s'en est certain. Je traverse la route, étrangement déserte, et m'avance vers la grande maison. La porte s'ouvre devant mon nez, alors que je tente d'insérer la clé dans la serrure. Je lève les yeux, un peu absente, et me retrouve face à des soldats allemands. Le premier me regarde de haut, avant de bien me regarder et de s'excuser, me demandant gentiment de me pousser. Je m'exécute, et l'homme descend d'un pas hâtif. Derrière lui se presse un soldat de second rang, jeune et un peu timide, de petite taille, le rendant assez peu sérieux au premier regard. Deux autres les suivent de près, tenant un homme par les bras. Ils le traînent à moitié par terre. Une femme d'un certain âge court derrière eux, en pleurs. L'homme, le visage marqué par les coups et la fatigue, me regarde, et je crois lire sur ses lèvres un « Aidez-moi » fragile. Je regarde le sombre cortège partir sans trop comprendre. Puis je me tourne vers la femme. Elle ne porte pas d'étoiles, alors que viennent-ils faire ici ? Je m'approche d'elle, lui prend la main, et regarde la voiture des soldats s'enfuir à l'Est.

- Pourquoi l'on-t-il emmené ?

- Il était juif...On essayait juste de survivre. Qui a bien pu le savoir ?

Je n'aurais probablement pas du poser cette question, mais elle me démangeait. Je regarde cette femme qui pleure, sans savoir quoi faire. La serrer contre moi ferait éveiller des soupçons, même en étant connue pour ma grande compassion. Je lâche sa main pour me précipiter à l'intérieur. Non, je n'ai pas de pitié aujourd'hui. Je pense à moi, rien qu'à moi, espérant réussir à m'en sortir mieux que lui. Je cours me réfugier dans mon appartement. Je pense à cette femme, à son mari, à Ingrid...Et si l'étau se resserrait autour de moi ? Si mon avenir se résumait à disparaître ? Je pense à ma famille...Ma chère famille. Celle que j'ai abandonné pour sauver ma peau. Qu'elle égoïste je fais ! Bon dieu. Quelle idée avait bien pu me passer par la tête, le jour où j'ai décidé de renier mon nom pour prendre celui d'une autre. Mais à quoi bon ressasser tout ceci. « Tu ne peux plus faire marche arrière, tu le sais », me dis-je. Les choses étaient à présent ainsi, et rien qu'ainsi. Advienne que pourra, je ne peux plus revenir sur ma décision...

Chap. 15 — Nouveau départ.

J'ai mal dormis. Ma tête me lance, et j'ai de fortes nausées. Cela fait trois jours que rien ne va plus. Je suis enfermée chez moi, ne donne de nouvelles à personne, ne veux voir personne. J'ignore ce que je dois faire. Le remord me ronge, je n'ai plus l'envie de rien. Mais il faudra, pourtant...Ces mots me retournent l'esprit, et je m'enroule dans mes couvertures. Je ne bougerais pas, pas aujourd'hui. C'était sans compter sur la rafale de coups qui viennent, dans la minute qui suivit, s'écraser contre ma porte. Je râle, gémis, me cache, et finis par me lever. J'ouvre la porte avec énervement, Gretta se trouvant de l'autre côté. J'avais comme une envie folle de lui dire « Fiche-moi la paix », mais à quoi cela m'aurait-il servi ? Et la connaissant, elle ne m'aurait certainement pas laissé tranquille.

- Trois jours. Trois jours que tu as disparu, que tu ne donnes plus de nouvelles. Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Dans son expression, il n'y avait rien de plaisant à lire. Inquiétude, tristesse...un panel d'émotions négatives qui donnaient à Gretta un air sérieux et mature qui lui ressemblait peu. Quand à moi, je devais avoir une mine affreuse - elle ne manqua pas de le faire remarquer -. Je ne sais trop quoi lui répondre.

- Des doutes, encore.

- Arrêtes de te poser des questions, et vit !

Vivre...C'était si facile, pour elle qui était en sécurité. Tout allait mal, en ce moment. Mon couple battait de l'aile, Hanz en ayant bien assez de devoir courir après un fantôme. Ingrid était une menace qui, même éradiquée, ne cessait de m'inquiéter. Et si elle arrivait à se faire entendre ? Si elle avait des preuves ? Si...Non. Non...Ma pauvre Raphaëlle, tu dois t'arrêter là. Gretta a raison, tout ce cirque n'est plus possible. Je suis en train de ruiner, par ma propre faute, toute la muraille que je m'étais construite pour en arriver ici. Mon masque tombait peu à peu en morceaux, par ma propre faute. « Il le faut », murmurai-je.

- Oui, il est temps.

J'ignore ce que je serais devenue, sans Gretta. Malgré nos divergences, elle me renforce. Et ce n'est pas en m'apitoyant sur mon sort que je la remercierais...Elle file en vitesse dans ma chambre, et sort de la commode une robe pourpre, et des mocassins assortis.

- Mais moi ça en quatrième vitesse, on retourne travailler.

Elle ne semblait pas vouloir rire. Il y avait comme un air autoritaire, dans son regard, et je me plie à sa volonté. Je suis naïve, parfois, mais je sais qu'elle n'agit que pour m'aider. Je tente de cacher mes cernes et ma pâleur derrière quelques poudres, brosse rapidement mes cheveux, et sors de la salle de bain. Mon amie m'attend, droite comme un bâton, juste devant la porte d'entrée. Je n'avais de toute façon aucuns moyens de fuir.

- Puis-je te dire une chose ?

- Vas-y...

- Que tu décides de tout arrêter ici, c'est ton choix. Si tu vis mieux ainsi, soit, je ne t'empêcherais pas de faire ce que tu considère comme juste. Mais, s'il te plaît, dis le clairement. Ne t'amuses pas à me faire poireauter des jours sans savoir ce que tu deviens. Ne laisses pas Hanz se morfondre et se demander s'il fait bien de t'aimer, puisqu'il semble que tu ne lui offres rien en retour. Assumes ton choix, et n'en fais pas pâtir tes proches.

À ces mots, elle me tend ma veste et ouvre la porte, l'air grave. Et je ne cherche ni à fuir, ni à répondre. Je m'engage dans la cage d'escaliers, croise le regard de la femme de l'autre jour. Elle a les yeux rouges d'avoir trop pleurer. Je m'arrête à son palier, j'ai comme l'envie de lui dire quelque chose, mais quoi ? Je n'ai pas le temps de trouver mes mots. Gretta me pousse dans l'escalier, et je disparaîs dans l'entrée de la résidence. La lumière de dehors me pique les yeux, le temps que ceux-ci s'habituent. Et lors qu'enfin j'affronte le jour, je ne vois que grisaille. Le ciel est couvert, et nous sommes en Juin. J'aurais espéré un peu de soleil, il n'aurait pas été de trop...Gretta me double et avance à vive allure jusqu'à la voiture, arrêtée près du trottoir. Elle m'invite à la rejoindre et m'assoit sur la banquette arrière, et je m'exécute.

- Salut Raphaëlle !

Cette voix me dit quelque chose. Je lève les yeux vers le chauffeur et reconnais Wilhelm, tout souriant qu'il était. Un sourire contagieux, qui plus est. Gretta s'installe dans la voiture et Wilhelm démarre. Nous roulons jusqu'au Reichstag, où il nous dépose. « Je te rejoins à midi », glisse-t-il à Gretta, avant de l'embrasser. Un sentiment de nostalgie s'empare de moi, et je n'ai le droit qu'à un « Tu ne peux t'en prendre qu'à toi même » de la part de mon amie. Elle semblait m'en vouloir. Je m'en voulais aussi...Nous entrons toutes deux dans la grande bâtisse, et commençons à gravir les marches du grand escalier de marbre conduisant à nos bureaux. Hanz, l'air grave, descend les marches quatre à quatre. Il salut Gretta, mais m'ignore complètement. Il passe tout près de moi et

rejoint trois soldats, qui l'attendent à l'entrée. Il ne me regarde même pas. Et je sentais déjà la remarque, redondante aujourd'hui, de Gretta... Nous grimpons les escaliers, puisqu'il n'y avait rien d'autre à faire de plus. Mon amie les montait à vive allure alors que je traînais les pieds, derrière. Une fois en haut, elle me gratifia d'un « Dépêches-toi donc, on ne va pas encore t'attendre », avant de disparaître dans les couloirs. J'active le pas pour le rejoindre, et voilà qu'apparaissent les bureaux.

Vides. J'aurais pensé qu'un remplaçant aurait pris ma place, mais non. Un tas de feuille s'était accumulé sur mon bureau, au point que la pile, trop haute, commençait à pencher sévèrement. Je m'installe sur ma chaise, regardant désespérément ces fiches que j'avais à trier. Cela m'apprendra, à disparaître ainsi. Gretta, quand à elle, disparaît dans le bureau du Führer. Je regrettais le moment où je devrais l'affronter. J'avais forcément des comptes à lui rendre. Bien obligée de faire quelque chose en attendant, je saisis la première fiche de la pile, et lis mélancoliquement ce qui y est inscrit. Les gestes routiniers de mon travail au Reichstag ne m'ont pas quitté, et je reprends l'habitude de lire, trier, tamponner. Mais la rapidité n'est pas au rendez-vous, n'ayant pas envie d'être ici.

Après de longues, très longues minutes - il faut le dire, elles furent pour moi aussi semblable qu'une éternité ! -, Gretta sort du bureau, suivit de près par la voix rauque d'Adolf. Je sursaut à l'entendre, et me revoilà prise d'un élan de panique. Et pendant un court laps de temps, j'ai comme l'impression qu'il ne me voit pas. Je continue mon entreprise, espérant que la situation reste ainsi.

- Raphaëlle, je peux te voir ?

Je n'y échapperais pas. Je me lève, à contre cœur, traîne les pieds jusqu'au bureau, dans lequel Adolf s'était déjà glissé.

- Ferme la porte s'il te plaît.

Je m'exécute. Je regarde tristement Gretta, qui ne me prête pas attention, puis le retourne vers le Führer, le saluant de la manière la plus aimable que je le pus.

- Assieds-toi. Je n'apprécies pas trop de te voir disparaître ainsi, tu sais ?

- Je suis désolée... Je...

- Ne viens pas pleurnicher ainsi. Je ne t'en tiens pas rigueur, ou pas vraiment. Mais ne me refais plus jamais ça, suis-je clair ?

- Oui, Mon Führer.

- Soit. Tu as du travail, je crois bien. Je vois voir tout ceci finis, d'ici ce soir.

- Très bien, Mon Führer.

Il m'invite à sortir de la pièce, et je ne me fais pas prier. Je m'installe silencieusement à mon bureau et reprends le travail, avec plus d'entrain, cette fois-ci, n'ayant pas envie de subir de nouvelles répercussions.

Des bruits de pas. Des portes qui claquent. Le parquet qui grince. Des voix. Des discussions. Des rires. Des appels. Des vides. Du café qui coule, une tasse qu'on sirote, un sucre que l'on casse. La porte, encore. Des pas, toujours des pas, et ce parquet... Un stylo gratte une feuille. On tamponne quelque chose. On appelle, on rit, on parle. Et puis plus rien. Je lève les yeux sur le bureau, visiblement vide. Les lumières du couloir sont encore allumées, pourtant. Je lève les yeux vers l'horloge. Elle indique 19h. Déjà... Je n'ai pas vu le temps passé, concentrée comme je le suis sur mon travail. Il me reste encore un bon paquet de feuilles à trier. Je replonge donc mes yeux dans ces fiches à n'en plus finir, ne prenant même plus la peine de lire chaque ligne des formulaires. Je ne lisais plus que celle où figuré - ou non - la notion de « Juif ». J'en ai assez, mais je ne peux m'arrêter, pas

maintenant. J'avais une place à sauver, un travail à terminer. Un bruit de pas finit par me déconcentrer à nouveau, et je vis Hanz, entrer furtivement dans la pièce. Il ouvre la porte du bureau d'Adolf, mais n'y trouva personne. « Zut », lance-t-il. Il s'apprêtait à quitter la salle quand soudain, il se retourne, et s'installe, bien campé sur ses deux pieds, droit devant moi. Je ne veux pas le regarder, je sais qu'il ne veut pas me voir. Mais il ne part pas. Non, bien au contraire. Il reste planter là, à me regarder. Je finis donc par lever les yeux vers lui, sans vraiment l'affronter.

- Tu daignes te montrer ? me fit-il.

Je détourne les yeux, un goût amer dans la bouche. Il me lançait une pic, et chacun de ses regards en était une nouvelle. J'avais mal au cœur de cette situation.

- Je suis désol...

- Désolé ? Tu penses que tu peux, comme toujours, dire que tu es désolée et que tout reparte comme si de rien n'était ? Tu crois toujours que tout est si simple ?

En plein dans le mille. Oui, j'avais la bête impression de pouvoir tout gommé indéfiniment, du moment qu'au fond, chacun tient à l'autre. Mais il n'était pas d'accord. Non, pour lui, la relation fonctionne sur l'échange, si tant est que je ressens un peu d'amour pour lui. Mais ce n'est plus de l'amour, que j'ai. Je brûle de passion, une passion interdite que je ne contrôle qu'à moitié. Si je pense à ce que je suis, je me punis de l'aimer. Si je pense à ce que je pourrais être, je me languis de ne pas l'avoir à mes côtés. Que le monde est cruel, et qu'est-ce qu'il ignore tout...J'ai tant envie de tout lui expliquer, mais il est bien la dernière personne à devoir tout savoir. « Un couple c'est deux personnes, pas juste toi », me dit-il. Oui, oui. Mais tellement de choses se bousculent dans ma tête.

- Et alors ? Pourquoi ne pas vivre ça, ensemble ?

Encore une fois, il marque un point. J'étais en tord sur toute la ligne, égoïste comme je le suis. Je n'avais aucuns moyens de me défendre, si ce n'est lui prouver à quel point je l'aime, à quel point je le veux, lui, et à quel point je tiens à lui. Il parle, il parle, à n'en plus finir. Il ne tarit pas de paroles, d'accusations, de blabla. Ils ne fait que ça...Quel bel orateur aurait-il fait ! Mais je ne l'écoute pas. En réalité, maintenant que je le vois vraiment, je me rends compte de sa parfaite stature et de son froid visage qui m'a tant manqué. Et plus il parle, plus je me dis que je suis bête de l'avoir laisser ainsi. Je regarde tristement le bureau de chêne, tentant de passer à autre chose. Je sentais l'amertume de Hanz arriver jusqu'à moi. Enfin, ce n'est qu'un impression qui montre à quel point je culpabilise. Que puis-je bien faire d'autre, de toute façon ?

Le temps paraît s'allonger, prenant des allures cruellement longues. J'espérais qu'il parte. Il espérait sûrement que je parle. Je ne dis mots. Que pouvais-je bien dire, de toute façon ? Il ne voulait pas de mes excuses, et une promesses pouvait être si veine. Je me répète à moi-même que je dois faire quelque chose. Pour lui, pour nous. Pour Gretta, aussi. Le monde ne pouvait plus tourner ainsi. Et alors que je murmurais ces mots à mon oreille, Hanz finit enfin par partir. J'entends ses bruits de pas fermes sur le parquet du bureau. Je lève les yeux juste à temps pour le voir s'enfuir dans le couloir, sans un mot, sans un regard. Je l'avais probablement irrité, encore. Mais qu'importe. Il sera peut être plus surpris de mes efforts, après cela. Seule, à présent, je me replonge dans mes fiches.

Je ne lève les yeux qu'à 21h tapante. J'ai enfin finis ce tri, mais je rangerais tout demain. Je n'ai plus la force de quoique ce soit, et on ne va probablement plus tarder à me mettre dehors, vu l'heure. J'attrape ma veste, mon sac et sors du bureau, fermant chaque lumière derrière moi. Une femme passe la serpillère dans les escaliers et ronchonne en me voyant apparaître. Je tente d'éviter les flaques au sol, qu'elle n'ait pas à repasser derrière moi. Mais elle continue de râler. Je me retourne et me rends alors compte qu'elle ne me regarde absolument pas. Hanz se tient en haut des escaliers, un homme à ses côtés. Ils descendent les marches sans prêter attention à la femme, qui sou-

pire de mécontentement. Je m'engouffre sous le porche extérieur et respire l'air frais du soir. J'en avais bien besoin à vrai dire. Passer autant de temps enfermée dans un bureau, sans manger ou profiter du soleil ne me réussit pas. Je n'avais même pas remarquer cette impression d'étouffement qui s'était emparée de moi.

Quelques secondes après ma sortie, la porte du Reichstag s'ouvre à nouveau, et les deux hommes sortent du bâtiment. Hanz sert la main de son acolyte, qui le salut et part. Je le vois disparaître au loin dans le soleil couchant. Hanz, toujours là, s'avance jusqu'à ma hauteur et regarde l'horizon de la ville - autrement dit, le parc juste devant l'austère bâtisse -, bras croisés dans le dos. Il ne dit rien, et moi non plus. Je me contente d'observer, un peu gênée, la nuit qui s'installe lentement sur Berlin.

- J'aime profiter de ces petits instants, juste après une journée difficile.
- Ça fait du bien, en effet. Je n'y avais jamais prêté attention.
- Tu ne prêtes attention qu'à peu de choses hormis toi.

Il recommence. Je lui lance un regard furieux et vexée, lançant que je savais bien mes tords, qu'il me les avait suffisamment fait remarqué tout à l'heure, et que je ferais des efforts. Qu'à cela ne tienne. Il ne bougea d'abord pas, puis baissa les yeux au sol. Je le vois dans mon angle mort, arrive à percevoir ses mouvements. Je ne sais pas trop si j'attends quelque chose, venant de lui, ou pas. En fait, si, je le sais très bien. Je sais que je n'attends qu'une chose : qu'il arrête de m'en vouloir et qu'on se réconcilie. S'il est seulement question de réconciliation. Mais encore une fois, un long silence s'installe et rien ne se passe. Je finis par en avoir marre et vouloir rentrer. Je me tourne vers lui, annonce mon départ et commence à marcher vers chez moi. Jusqu'à ce qu'il me retienne. Je sens sa main s'agripper à mon bras, m'arrête et me retourne. Il ne me regarde pas, non. Il a les yeux baissés, mais ses doigts serrent mon bras avec force. Je l'entends murmurer un « Attends » discret, puis il s'approche, prend mon visage dans ses bras, et m'embrasse. Il avait fini par agir, aussi étonnant que cela puisse paraître. J'en bouillonnais de joie. Je n'y croyais plus. Il laissa ses lèvres de longues minutes sur les miennes, si bien que s'en détacher fut difficile. Il susurra un je t'aime et partit dans l'autre sens, comme si de rien n'était. Que cette situation était étrange. Je reste un moment sur place, indécise, et reprends ma route. La fatigue a raison de moi, malgré cette image de bonheur encore inscrite dans ma tête.

Souriant bêtement, je rejoins mon appartement. Je ne croise, grand bien m'en face, personne, et me glisse chez moi en silence, me laissant tomber sur mon lit, exténuée, mais le cœur en joie.

Et chaque jour qui suivirent cette drôle de situation, je pensais à lui, et faisais au mieux pour m'améliorer. Penser à autre chose qu'à moi, mon malheur ou mon bonheur. Je voyais le monde autrement. Plus positif, plus gai... Les gens autour de moi souriaient. Ils étaient plaisants, heureux, au moins autant que moi. Gretta me parlait à nouveau, comme avant. Adolf me donnait de nouvelles choses à faire, m'avait trouvé une assistante. Hanz s'approchait à nouveau de moi, et nous recommençons à passer du temps ensemble. Les choses reprenaient un cours normal, et j'en étais ravie. Hanz ne manqua d'ailleurs pas de me faire remarquer tout le bien que nous procurait ce changement. Plusieurs jours étaient passés depuis notre baiser, et il avait retrouvé cette joie qu'il avait en me voyant. Ce qui ne manquait pas de me combler de bonheur...

En ce dernier jour de Juin, le soleil est haut dans le ciel, rayonnant de mille feu. La chaleur de l'été commence à faire son apparition, caressant mon visage au travers de la vitre. Aujourd'hui, il n'y a personne, ou peu de monde, au Reichstag. Beaucoup sont partis en vacances, probablement, profitant du soleil et de la tranquillité. D'autres s'octroient simplement quelques jours de congé. Moi, j'ai encore beaucoup à faire, y compris le tri intégral du bureau. Car oui, bientôt, c'est à mon tour d'être en vacances. Et autant partir dans de bonnes conditions, sans quoi le retour risque d'être difficile. Enfin, je ne serais jamais très loin, je ne pars pas. Hanz n'a pas la chance d'être en congé, si bien que je reste pour être à ses côtés. Gretta et Adolf sont partis en réunion, et je commence à ranger le fond de la pièce. Je tri les classeurs, les feuilles volantes, fais la poussière. Je déballe par ci,

rajoute quelques pochettes par là. J'enlève, nettoie, remets tout en place, dans un silence total. Je n'arrête pas ou peu, chantonnant gaiement pour m'occuper. Je me retourne pour prendre la pile de livres que je venais de déplacer et sursaute en voyant que quelqu'un se tenait droit devant moi. Je n'ai même pas entendu Wilhelm entrer, perdue dans mes rêveries comme je l'étais.

- Oh Wilhelm, tu m'as fait peur !
- J'ai cru comprendre, en effet. On vagabonde dans ses pensées ?
- Je suis un peu seule, comme tu peux le voir, alors oui, je vagabonde. Et toi, que veux-tu ?
- Je cherche Hanz, tu ne saurais pas où il est ?
- Il n'est pas en réunion avec Gretta et le Führer ?
- Oh, j'avais oublié cette fichue réunion. Merci !

Et il part, comme il est revenu : sans un bruit. Lorsque venait l'été, les gens étaient à la fois gais et discrets. Je pense que le changement de saison les installe dans une sorte d'entre deux, qui me surprendra toujours. Je ne suis que peu habituée à ces comportements - et connaissant Wil', cette discrétion ne lui convenait que peu-. Je n'avais même pas encore repris mon ouvrage que la porte s'ouvrit à nouveau, plus bruyamment cette fois, et je vis la petite Opaline se précipiter dans la pièce. Tiens, je ne vous l'ai pas présenté ! J'ai parlé il y a peu d'une assistante qu'on avait mis à ma disposition. Il s'agit d'Opaline Van Dust, une jeune fille de bonne famille âgée de 18ans. Très appliquée, mais très souvent en retard. Si bien qu'elle donnait l'impression de courir sans cesse. Elle n'était pas très jolie, un peu rondouillette, joufflue, et souvent habillée n'importe comment. Elle avait toujours de très jolie robe, mais ses perpétuels mouvements les plissés, leur donnant une forme étrange et peu élégante. Mais elle était très gentille et serviable, toujours prête à faire ce qu'on lui demande. Elle jette ses affaires dans un coin du bureau, se poste tout à côté de moi, me regardant droit dans les yeux. « Me v'la m'dame Strauss ! Désolée du r'tard, j'ai loupé l'réveil. » dit-elle. Je ne pouvais m'empêcher de sourire à chaque parole qui sortait de sa bouche. Elle avait une manière de parler si...brutale et campagnarde que s'en était drôle. Elle était simple, en somme. J'ignore où le Führer avait bien pu la trouver, mais il ne pouvait en avoir deux comme elle !

- Opaline, arrête donc de te croire à mes ordres ! Tu es une aide, pas un soldat.
- Mais...M'dame, on m'a dit d'faire tout c'que vous d'mandez !
- Certes, mais je ne veux pas que tu te prennes pour un militaire, suis-je claire ?
- Bien, M'dame !
- Commence à ranger ton bureau, si tu le veux bien.

Elle se mit immédiatement au travail, rangeant chaque fiche dans le classeur approprié sans que je le lui dise. Elle avait beau être assez brute de décoffrage, elle était extrêmement gentille et intelligente. Je repris donc mon œuvre, de mon côté, rangeant ces innombrables étagères. Opaline eut plus vite fait de finir, de son côté, et vint à ma rescousse, sans quoi ce foutu tri n'aurait jamais été finit à temps. Des voix retentirent dans le couloir et je glisse ma tête par derrière l'étagère, espérant voir ce qui se passait. Le Führer, accompagné de Gretta, discutait avec Hanz. Il semblait parler de « nouveau départ », qu'il ne fallait pas avoir peur, que la chance souriait et que ça ne ferait pas de mal. Ils s'engouffrent dans le bureau d'Adolf et ferment la porte. Plus un mot ne parvient à mon oreille. De quoi pouvaient-ils bien parler ? Opaline s'est également arrêté de travailler, sentant mon questionnement. Elle a du essayer à son tour de comprendre ce qui se tramait, sans succès. « Leurs discussions, c'toujours un mystère pour moi. » me dit-elle, d'un ton étonnamment sérieux. Je l'invite à reprendre notre rangement, nous n'aurions pas plus d'indications pour aujourd'hui.

Quelques minutes plus tard, Hanz sort du bureau, me lançant un regard au passage. Il file douce vers le couloir et disparaît derrière le mur. Puis plus rien, de nouveau. Gretta sortit un peu plus tard et vint nous aider. « Alors, cette réunion ? » lui demandais-je.

- À mourir ! Mon dieu Rah', c'est tellement long..Et blablabli, et blablabla...Ça n'en finit jamais ! Des trucs politiques, militaires, et ci et ça. Je finissais par écrire comme un robot tellement ça me gonflait.

Opaline la regarde, étonnée. Elle l'avait toujours vu bien sur elle et polie, et son regard semblait exprimer la fin d'un mythe. Gretta, dans toute sa simplicité : aussi polie qu'une paysanne. Chose qu'elle ne montrait que peu au Reichstag. Je glisse à l'oreille de la fillette de ne pas s'inquiéter, que c'était tout à fait normal, et elle reprend le travail.

- Et vous parliez de quoi, en revenant ?

- Très franchement ? Je n'en sais absolument rien, je n'écoutais plus depuis belle lurette.

Elle prend un classeur, le pose, et vide ainsi une étagère sans plus dire un mot. Je me remets donc au travail. À nous trois, nous finissons de tout ranger à 18h tapante. Le bureau était parfaitement propre et aéré, comme il ne l'avait jamais été d'ailleurs. Nous admirions notre travail lorsque le Führer sortit de son bureau. Il jette un œil à la pièce, nous félicite et sort. Puis s'en vient Wilhelm, qui récupère Gretta. Tout deux sortent bras dessus bras dessous du bureau, sous le regard curieux d'Opaline. La jeune fille ne mit pas longtemps à partir à son tour, ayant encore une fois loupée l'heure. Elle s'empressa de mettre ses affaires et de quitter le bâtiment. Me voilà alors seule, devant ce bureau, vide et rangé. On poussa à nouveau la porte, et la silhouette de Hanz apparut. Il s'installe à côté de moi, droit comme un I. Félicitant notre travail, il passe un bras sur mon épaule et me serre contre lui, m'embrassant sur le front.

- Tu viens chez moi, ce soir ?

« Tu viens chez moi ce soir »...Ces mots résonnent dans ma tête comme un tambour. D'aussi longtemps que nous nous connaissions, je n'avais jamais mis les pieds chez lui. Jamais. Je me posais toujours un tas de questions à propos de son lieu de vie, qui était pour moi un véritable mystère. Il me tendit la main et m'invite à sortir du bureau. J'ai le sourire curieux. Lui est heureux. Que demander de plus ?

Nous marchons un long moment dans la douceur du soir, entourés d'une teinte entre le bleu de la nuit et l'orangé du soleil couchant. J'avais la joie dans le cœur, je me sentais légère. Intouchable. Comme jamais...Nous longeons un long moment la Spree, avant de passer de l'autre côté du fleuve et d'atteindre la Calvin-Strasse. Là, il s'arrête devant un immeuble propre et sculpté, presque luxueux. Je nourris alors l'espoir de le voir vivre dans un grand appartement, un magnifique appartement. J'aurais cependant une certaine tristesse à voir son lieu de vie, ne comprenant pas son mutisme à ce sujet. Mais je me dois de ne pas faire de conclusions hâtives. Nous nous engouffrons dans le hall, et grimpons les escaliers. Plus nous montons, plus mon cœur se met à battre. J'avais l'impression de prendre cette révélation bien trop à cœur...Enfin, Hanz s'arrête devant une porte, au troisième et dernier étage. Il insère la clé dans la serrure, la tourne deux fois, ouvre la porte, entre et m'invite à le suivre. Je me glisse dans l'appartement. À mon grand étonnement, il n'était absolument pas question de luxe. Une vieille cuisinière, un évier installé sur un meuble branlant et quelques rangements faisaient offices de cuisine, près desquels trônait une petite table, ornée d'un bouquet de fleur. Dans un coin, un matelas servait de lit. Seule la salle de bain ressemblait à ce qu'elle devait être. Il n'y avait, pour tout dire, que le stricte minimum pour vivre. Hanz avait cependant, semble-t-il, fait un petit effort de décorations, à en voir le bouquet, les petites guirlandes de lumière et les bougies. Je devais paraître étonnée - voir déçue - vu le regard désolé qu'Hanz me lance.

- Je suis navré, ce n'est sûrement pas ce à quoi tu t'attendais.

- Non, en effet.

Je tente de glisser un petit sourire en fin de phrase, afin de lui montrer que je ne suis pas triste, juste surprise. Je dépose un baiser sur sa joue et me mets à vagabonder dans les quelques mètres carrés qui lui servent de logement. Hanz s'approche de la cuisine, et s'attelle au repas, alors que je sonde un lieu de vie totalement impersonnel. Je le savais discret, froid et peu sentimental, mais de là à vivre dans un endroit sans confort ni personnalité. J'en viens à me demander pourquoi maintenant ? Alors que plusieurs mois nous lient ensemble, il ne décide qu'aujourd'hui de nous réunir chez lui, alors que je l'abrite très souvent depuis maintenant plusieurs semaines. Depuis presque un mois, d'ailleurs, étant à la fin juillet. Mais la délicate odeur de la CurryWurst et de la ratatouille finit par avoir raison de moi. J'oublie toutes ces questions, et retourne à mon cher amour.

- Besoin d'aide ?

- Non, tu n'as plus qu'à t'asseoir et attendre que tout soit prêt.

Il m'embrasse, et je vais donc m'installer à table en attendant qu'il finisse. J'avais l'habitude de le voir cuisiner. Pour tout dire, j'étais nulle en cuisine. Il s'attelait donc souvent à la tâche, m'apprenant chaque geste, chaque détail, pour qu'à mon tour je puisse préparer quelque chose. Nous avions pris l'habitude de faire à manger ensemble, dans la joie et la bonne humeur.

Je n'attendis que quelques minutes avant qu'enfin Hanz apporte les assiettes. Si son appartement ne payait pas de mines, il avait un don considérable pour la cuisine. Ses plats étaient toujours un régal, et celui-ci n'y échappe pas. Chaque élément était précisément cuit et assaisonné juste comme il faut, pour le plus grand plaisir des papilles. En une heure, et en comptant de longues discussions et des rires, j'avais tout englouti, du plat au dessert. Hanz me sert un thé et me regarde avec envie. Je sirote une gorgée, et me sentant observée, le regarde à mon tour.

- Tout va bien ?

- Mmmh oui, oui.

- Tu semble ailleurs.

« Je pense. » Voilà ce qu'il avait réussi à me répondre. Une affirmation à la fois stupide et tellement vraie. Et tellement facile. On pense tous, un jour, toujours. Je pose ma tasse sur la table, et le regarde avec conviction, lui énonçant que son excuse était un peu vide. Il rit. Un tout petit rire, léger et incontrôlé.

— Je suis désolé, Raphaëlle. Je suppose que je dois aller droit au but ?

— Tu sais que je déteste le silence.

— Alors soit. J'ai une grande nouvelle à t'annoncer.

Et de son long discours, je ne retiens que « déménager », « Auschwitz », « maison » et « ensemble ». Ils s'enchaînaient, sans pour autant sembler cohérents. À vrai dire, je crois n'avoir absolument rien compris de ce qu'il me dit. Hanz me regarde, sentant sûrement un certain désarroi. Je secoue la tête, comme pour évacuer toutes ces pensées dans ma tête.

— Excuse moi, je n'ai pas réussi à te suivre... Tu disais ?

— Je disais que j'avais obtenu une mutation, et que j'allais devoir partir.

— Quoi ? Non tu ne...

— Calme-toi ! Je ne t'abandonne pas ou quoi que ce soit d'autre. J'allais te proposer de venir avec moi, justement.

— Où ça ?

Au fond de moi, je savais pertinemment où. Mais j'avais besoin qu'il reprenne tout au début.

— À Auschwitz, en Pologne.

— C'est loin d'ici...

Il sent probablement mon amertume, et détourne les yeux.

— Écoute Raphaëlle... C'est mon rêve depuis toujours. Je n'attends que de pouvoir aller travailler là haut. Je comprendrais que tu ne veuilles pas venir, rassure toi, mais j'aimerais vraiment que tu y réfléchisse. On aura une grande maison, rien qu'à nous, en campagne.

Ha, une grande maison. Une belle maison, à la campagne. Une grande maison. J'en rêve. Oui mais en Pologne. À Auschwitz. Où je savais pertinemment qu'il y avait un de ces fameux « camps de la mort ». Je suis tiraillée entre l'envie de fuir avec l'homme que j'aime, et celle de rester bien au chaud dans mon appartement, à l'abri de tout. Partir impliquait de quitter tout ce qui m'était cher, mes amis, mon travail, mon logement... en soit, toute ma sécurité. Seule, j'ignore si je peux porter le lourd fardeau qui me fonde. Je devais faire un choix. Un choix crucial. Mais il le fallait. J'avoue à Hanz qu'il me faut un peu de temps pour réfléchir, et alors que je tente de fuir, il me retient. « Reste », me chuchote-t-il. D'une voix suave, à laquelle il m'est impossible de résister. Je me retourne pour le voir, et me rends compte de sa proximité. Hanz se tenait à quelques centimètres de moi, la bouche presque collée à ma joue. Il me vole un baiser, et me tire jusqu'à son lit - si je puis l'appeler ainsi -.

Je passe la nuit à réfléchir. Je n'arrive pas à me décider, à savoir ce qui est bon pour moi, ce qui ne l'est pas. Je suis tentée par la proposition de Hanz, non sans réticences, cependant. Je pense que j'ai besoin de parler à Gretta, de lui annoncer la nouvelle, lui faire part de mes inquiétudes... Elle me dira sûrement de saisir ma chance. Que je serais bien mieux loin de Berlin, le centre même du problème. Qu'en soit, cette maison sera loin du camps, que je n'en saurais rien. Et je me dis qu'il serait peut-être temps de penser à Hanz, plutôt qu'à moi, pour une fois. Je n'avais aucune autres accroches que lui, ici. Du moins si Gretta m'incite à partir. Sans lui, ma vie serait bien vide, banale. Partir me ferait peut-être plus de bien que je ne le pense... Un bruit me tire de ma pensée. Hanz gémit, se tourne et ouvre les yeux. « Tu ne dors pas ? » dit-il. Non, je ne dors pas. Je n'ai pas dormi, de toute façon. Mais qu'importe. Je lui dis que je suis réveillée depuis quelques minutes seulement, il se sert contre moi. Je lui rends son étreinte. Il s'assoie, s'étire et se lève, à demi nu dans la pénombre. Je ne peux quitter les yeux de son corps, de sa silhouette. Comme je ne pouvais le quitter, lui qui représentait la folie qui m'avait éprise. Je partirais, j'en suis sûre à présente. Le voir, là, dans la faible lueur d'un jour naissant, m'a convaincu. Je dois partir. Hanz finit par disparaître, pour revenir quelques temps après, déjà près pour commencer ce nouveau jour. Il me regarde en souriant, une main tendue vers moi. Je m'en saisis et me laisse relever, me retrouvant collé à lui, sans aucuns moyens de reculer.

— Ça t'amuse ?

Il garde ce sourire niais sur son visage. Je le trouvais tellement mignon avec cette expression, qui lui allait pourtant si mal. Lui qui avait toujours un air froid et sérieux...

— Beaucoup, oui.

— Arrête Hanz, ce n'est pas drôle. Laisse moi m'habiller.

— Pas avant que tu m'ai embrassé !

Je tente tant bien que mal de me libérer de son emprise, mais il me ramène toujours à lui. Je pose alors mes lèvres sur les siennes, brièvement, et tente à nouveau ma chance. Mais Hanz ressert son

étreinte et me ramène à lui. Il m'embrasse longuement avant de me libérer, suite à quoi je m'engouffre dans la salle de bain, sourire aux lèvres. Je le sentais changé. Plus agréable, comme il ne l'avait jamais été. Cette mutation semblait lui apporter tout ce qu'il lui manquait : de la joie, de la simplicité. Qu'il était agréable de se réveiller au coté de cet homme charmant qui se tenait aujourd'hui à quelques mètres de moi. Et avec qui j'aurais l'honneur de finir ma vie...

Je m'empresse de m'habiller, et nous partons, main dans la main, en direction du Reischtag, pour une ultime journée de travail. Nous discutons de notre décision sur la route, Hanz doit faire son choix et l'énoncer aujourd'hui. Malgré quelques petites réticences, j'accepte. Sans quoi ma vie serait terriblement vide. Je demande tout de même à Hanz d'attendre que je lui assure ma réponse, j'ai besoin d'en parler à Gretta, de connaître son avis. Même si au fond, je suis persuadée de le savoir. J'arrive au bureau au pas de courses. Le Führer n'est pas là, ni même Opaline. Gretta, quand à elle, se tient bien droite à son bureau, l'air sérieux. Elle jette un œil sur la porte en entendant le parquet grincer sous mes pas.

— Salut !

— Salut. Je...peux te parler ?

— Raph'...quelle question bon dieu ! Bien sûr !

Au fil du temps, j'avais pris l'habitude de poser des questions d'une absurdité sans pareil, comme celle ci. Gretta est ma meilleure amie, et je trouve moyen de demander l'autorisation de lui parler. Qu'elle bêtise, n'est-ce pas ? Mais elle devenait si sévère, si sûre d'elle, que j'en arrivais parfois à douter de notre amitié. Je me précipite alors à ses côtés, et lui annonce la nouvelle. Elle reste, dans un premier temps, concentrée sur mes paroles, sans dire un mot, ni même exprimer quoique ce soit. Ce n'est qu'une fois finis qu'elle saute de joie. « C'est génial ! » me dit-elle « tu verras comme tu serras bien ! Que je t'envie. » M'envier....D'un côté, je lui donnerais volontiers ma place. Mais sa joie avait rejoint la mienne, et je ne pouvais qu'imaginer ma vie à la campagne, sans l'ombre d'un problème. Je m'éloignais ainsi de tout ce qui pouvait me détruire - ou presque -. Je m'enfuis alors du bureau, heureuse, et m'en vais retrouver Hanz. Il se tient droit au bas de l'escalier, aux côtés du Führer qui semble venir d'arriver. Et moi, heureuse comme pas permis, je me précipite à son bras, sans même prêter attention à qui l'entoure. Il me regarde, l'air surpris, et je lui murmure que tout est bon, que nous pouvons partir. Sa surprise devient joie, et un grand sourire s'étale sur son visage. Adolf, curieux, nous regarde, souriant à son tour.

— Bonne nouvelle ?

— J'accepte ma promotion, mon Führer.

Adolf s'en doutait bien. Et il en était satisfait, semble-t-il. Il avoue à Hanz qu'il souhaitait depuis longtemps lui offrir ce poste, mais qu'un certain Himmler ne le permettait pas. Soudain, le Führer tourne brusquement la tête vers l'entrée de la bâtisse, et nous firent tous de même. Un homme d'assez petite taille entre, l'air grave et sévère, arborant une petite moustache et des lunettes. Il salut le Führer, mais ne jette qu'un regard noir à Hanz et moi-même...

— Hanz, je vous présente Heinrich Himmler.

— Monsieur...

Hanz tente de lui tendre une main, simple geste de politesse, mais l'autre maintient.

— Si vous pensez que je vais vous serrer la main, vous pouvez toujours espérer.

— Que vous amène ici, mon cher Heinrich ?

— Auschwitz, et votre...Petit protégé.

Il avait un ton extrêmement mécontent, comme si quelque chose chez Hanz le dérangeait. Pourtant, il me semblait savoir que Hanz était plutôt bon dans son travail, froid et distant, certes, mais on ne peut espérer mieux dans un métier militaire à cette époque. Mais il y avait de l'amertume, chez ce Himmler.

— Vous pouvez tout dire, il a accepté son poste.

— Bien. Je vous fait un brief simple : ne vous attendez pas à vivre des vacances. Vous serez certes logé comme il se doit, mais vous aller diriger en tout trois camps depuis chez vous : l'usine de Monowitz, Auschwitz I, et Birkenau. Les deux premiers sont sous les ordres de sous chefs, vous n'aurez donc qu'à diriger de loin. Vous aurez plus de présence à Birkenau. Je compte sur vous pour faire ce que tout hommes ici sait faire : votre travail. Dirigez vos hommes comme il se doit, respecter vos tâches, faites régner autant de terreur que vous le voudrez.

— Bien Monsieur, il en sera de vous souhaits.

— Ha, une petite chose. Je me fiche bien de votre petite personne, soyons bien clair sur le sujet. Et vous n'êtes pas le bienvenue là haut. Les saisons sont rudes, en Pologne. Les hommes aussi.

Hanz avait un air grave, aussi grave que celui d'Heinrich. Celui-ci salue Adolf et monte les escaliers « pour rejoindre un bureau qui lui est alloué », précise le Führer. Je ne peux m'empêcher de demander ce qui rend cet homme si froid envers mon bien aimé. Adolf prend quelques minutes à répondre, un peu gêné par la question - et sûrement par la présence de Hanz - mais se décide enfin à m'expliquer. Il semble que Hanz soit un homme exceptionnel dans son domaine. Très jeune, il s'engage dans l'armée et fait preuve d'un sang froid exemplaire, crucial dans ces disciplines. Il gravit assez vite les échelons, pour se retrouver à son poste actuel en seulement quelques années. Ce qui en énerve plus d'un, qui triment pour monter en grade. Himmler semble faire partit de ces hommes jaloux et amers face à la réussite des autres. D'autant plus que, d'après le Führer, il fut le créateur d'Auschwitz. Il appréciait particulièrement le dirigeant actuel, Rudolf Höss, mais c'est vu contraint sous les ordres du Führer de renoncer à son officier. Ce qui semble être la cause de cette colère... Adolf me tend son bras et m'invite à rejoindre nos bureaux ensemble. Hanz repart au travail, appeler par un de ses hommes. Un nouveau apparemment. Il semble effrayé, pas tout à fait sûr de lui. Et puis je ne l'avais encore jamais vu par ici. Je grimpe les escaliers aux côtés du Führer, dans un silence religieux. Il ne me glisse qu'un « Félicitation » une fois arrivés sur le palier, et nous retombons dans le silence jusqu'à son bureau. Après quoi il s'enferme, silencieux et pensif. Je m'installe près de Gretta, sans trop savoir quoi faire. Elle s'ennuie, elle aussi. Nous nous regardons droit dans les yeux, avant d'éclater de rire, un rire nerveux, probablement. Elle pose des yeux doux et protecteurs sur moi, un regard qu'elle n'avait encore jamais vu. Elle était réconfortante, tellement...mature. Une chose était sûre : elle était heureuse pour moi, et n'hésitait pas à me le montrer. Le bonheur qu'elle éprouvait pour moi suffisait à me combler. Je n'ai besoin que de son soutiens pour aller de l'avant.

Le temps passe, empli d'une bonne humeur certaine. Opaline était arrivée - comme toujours - en retard. Mais elle n'hésitait pas à travailler deux fois plus pour sauver les apparences. Personne ne lui en voudrait cependant. Gretta et moi étions bien trop occupée à discuter de tout, de rien. À rire, à profiter. Qu'il était bon de vivre, tout simplement. J'imaginai ma vie à la campagne. Ma grande maison. Ma vie de couple...J'espérais tellement de choses, de belles choses. Un mariage, des enfants pourquoi pas, loin de Berlin, loin de l'Allemagne. Loin de tout. La vie dont j'avais toujours rêvé, certainement. Nous parlions de notre avenir, Gretta et moi. Elle avait aussi de belles idées plein la tête. Tout semblait bien se passer, dans sa vie actuelle. Dans son couple, avec Wilhelm, qui lui aussi allait recevoir une promotion. Ils projetaient d'acheter un appartement en ville, ensemble. Je suis heureuse pour elle. Elle est heureuse pour moi, que demander de plus ? Et quand enfin arrive la fin de la journée, nous rentrons chacune chez nous, au bras de notre amant, sans se soucier de quoique ce soit. Hanz me dépose devant chez moi. « Prépare ta valise », me dit-il « nous partons

demain. » Demain ? Il ne m'avait jamais précisé la date de notre départ, et je ne pensais pas devoir partir si tôt. Il me regarde, un peu déstabilisé, ne semblant pas comprendre mon comportement.

— Je... Je ne pensais pas que nous partions si tôt.

— Désolé, je croyais te l'avoir dit.

Il reste planté sur le pas de la porte, ne sachant trop quoi faire. J'étais un peu prise au piège, désireuse de partir avec lui, mais propriétaire d'un logement maintenant vacant, et d'un travail sans remplaçant. Le Führer était au courant, bien sûr, lui ayant annoncé la nouvelle ce matin. Mais qu'allais-je faire d'un appartement vide ? Je pousse Hanz sur le pallier et ferme la porte, sans plus de manières, et me précipite sur le téléphone. Je compose le numéro de Gretta en urgence, prise par la panique. Mais je n'entends que sa mère. Mon amie n'est pas chez elle, probablement restée avec Wil. Astrid, dans sa bonté, me donne un numéro où la joindre, et je raccroche subitement. Après de longs moments, j'arrive enfin à la joindre. Enfin, je tombe plutôt sur Wilhelm, dans un premier temps. Au son de ma voix, il semble surpris, ne s'attendant probablement pas à m'avoir au bout du fil. Je lui demande de me passer Gretta, essayant de garder mon calme. Quand résonne enfin sa petite voix claire, je souffle de soulagement. Elle semble surprise de m'avoir au bout du fil. Une brida d'inquiétude dans la voix, elle me demande si tout va bien. Non, non, rien ne va. Rien ne va plus. Je ne suis pas prête. Mais je ne dis mots. Je n'ai plus le droit de me plaindre face à elle, alors pourquoi l'appeler ? J'aurais mieux fait de ne rien faire. Alors timidement, je lui glisse sur un ton que je veux des plus neutres un léger « Je pars demain matin, à l'aube. » Silence. Plus un bruit dans le combiné, plus rien. Comme s'il n'y avait plus personne à l'autre bout. Mais j'entends son souffle tout léger parvenir jusque moi. « Gretta ? » Je n'aimais pas ces longs silences, encore moins lorsqu'ils étaient à distance. On ne sait jamais trop ce qu'il se passe alors. « Gretta ?! » Je l'appelle une deuxième fois avant qu'elle ne réponde enfin. Elle s'excuse, m'énonce sa surprise, qu'elle avait besoin de faire le point sur ses sentiments, prise au piège entre bonheur et tristesse. « On ne se dira même pas au revoir », me dit-elle timidement, la voix pincée. Je n'aurais jamais du l'appeler, aller la voir, qu'en sais-je. Les seules choses que je pensais à lui dire, c'était de s'occuper de mon appartement et de mon travail. Quelle amie je faisais ! Je sentais la peine de Gretta, ses sanglots retenus. J'imaginai ses lèvres se pinçaient. Les miennes firent de même. Les larmes commençaient à monter, et plus le silence se faisait puissant, plus je sentais ma peine arriver. Je n'avais pas encore pensé à tout ceci. Toute cette tristesse était enfouit au fond de moi, bien à l'abri. Je ne l'aurais sûrement pas laissé s'exprimer avant mon arrivée en Pologne. J'avais envie de serrer mon amie dans les bras. De l'avoir tout contre moi. Pleurer sur son épaule. Mais elle était loin, il était tard, et nous partions trop tôt. S'en était finit, je ne la reverrais pas. Mettre fin à l'appel fut douloureux. C'est Gretta qui en prend l'initiative. À contre cœur, elle me salut entre des sanglots, me souhaite un bon voyage, et raccroche sans plus attendre. Je garde le téléphone à l'oreille un long moment, n'acceptant que peu la réalité.

Un bruit à la porte me tire de mon immobilité. Je sursaute sous la surprise. Quelqu'un frappe de plus en plus fort à l'entrée. Je me lève difficile, houleuse, et ouvre la porte. Hanz se tient là, droit comme un i, l'air inquiet, des valises à ses pieds. Il me regarde sans rien dire, je reste muette devant lui.

« Je peux entrer ? » me dit-il. Je me pousse sur le côté afin de le laisser passer. Il s'invite dans l'appartement avec ses bagages, qu'il dépose calmement au sol. Le regard vide et navré, il s'approche de moi pour me serrer contre lui. Je me laisse faire, et les pleurs commencent. J'avais retenu trop de tristesse, trop de larmes que je devais évacuer un jour ou l'autre. La présence reconfortante de Hanz m'aide à me laisser aller. Je me sens libre, sans contraintes face à lui. Nous restons ainsi de longues minutes, afin que je ne puisse enfin m'éloigner de ses bras. Il sèche les dernières larmes qui roulent sur ma joue, et me fait un timide sourire.

— Je suis désolé, que tout arrive si vite. Je n'ai rien pu prévoir...

— Tu n'y peux rien. C'est une chance presque inévitable pour toi, tu ne pouvais refuser.

Je sais combien ce poste lui tient à cœur. Je ne pouvais pas lui refuser ce départ. Et je n'avais que peu à perdre ici, finalement, mis à part ma chère amie Gretta. J'allais enfin apprendre à me débrouiller seule, sans qu'elle ne me tienne la main à nouveau. Je jette un œil à l'horloge et note qu'il se fait tard. Hanz a lui aussi remarqué cette avancée dans la nuit, et m'invite à rejoindre la chambre. Je ne me fais pas prier. Mes yeux sont emplis de fatigue, lourds et gonflés par les pleurs. Mon corps est mou, inerte, faible. Je me couche sans même me changer, ferme les yeux et m'endors quelques minutes plus tard.

Chap. 16 — Voyage

Un bruit dans la cuisine. J'ouvre les yeux, les paupières horriblement lourdes. Une main chaude se presse sur mon épaule, et je tente de chercher qui cela peut bien être. Hanz m'observe, le regard doux et protecteur, un léger sourire aux lèvres. « Il faut se lever », murmure-t-il. Je gémis. Je n'ai pas envie de bouger. Dehors, le soleil semble éclatant, et la lumière me pique les yeux. Il caresse ma joue d'une main délicate, puis mon cou, mes bras, et attrape mes mains pour le lever. Je râle encore, mais il ne me lâche pas. Je finis tant bien que mal par céder, et il m'amène à la table. Un déjeuner y est servi : lait chaud, café, jus de fruit, pains, fromages et oranges. Je m'assoie à la table et Hanz en fait de même. Il me sert une tasse de café chaud, y verse un nuage de lait, et je le sirote calmement. Tout sent si bon... Pourtant, je n'ai absolument pas faim. J'ai l'estomac noué. Hanz, lui, mange pour deux. Silencieux, il dévore un à un les plats qu'il a si joliment entreposés sur la table. On frappe à la porte. Je ronchonne. Il était tôt, et déjà on toquait à l'entrée. Hanz se lève et ouvre à un jeune soldat. « La voiture vous attend », énonce-t-il au garde à vous. Hanz lui propose une tasse de thé, et je me précipite dans la salle de bain. Je devais avoir ne mine horrible, en plus de ne pas être habillée de manière présentable. Beaucoup de mes affaires avaient été rangées dans les valises, encore ouvertes sur le sol. Nous partions bien aujourd'hui, s'en était sûr. Accroché à la douche se tenait une robe bleue claire, un châle blanc, et posées sur le bord du lavabo des chaussettes, blanches aussi. Mes escarpins bleus attendaient sur le sol. Je laisse glisser mon actuelle robe à mes chevilles, m'empresse d'enfiler la nouvelle. J'ai l'air si exténuée. Je tente tant bien que mal de cacher ma fatigue sous le maquillage et coiffe avec énergie mes cheveux. On toque à la porte. Hanz me presse, il faut partir. Je me dépêche d'enfiler chaussettes et escarpins, range le nécessaire dans les valises les ferme et sort. Je laisse échapper un « Je suis prête », et le soldat se saisit des valises. Hanz me presse l'épaule pour me rassurer, prend le reste des bagages, et descend. Je reste quelques minutes encore dans l'appartement vide. Avec un pincement au cœur, je me dirige vers la sortie, ferme la porte et descend dans le hall. Je sors sur le parvis, regarde une dernière fois la résidence en allant vers la voiture.

— Pas trop triste, Madame ?

Le soldat me regarde, l'air un peu navré.

— Si. Mais que voulez-vous ? La vie est faite de nouvelles aventures, qu'en pensez vous ?

— Je suis parfaitement d'accord.

Il m'ouvre la porte et m'invite à m'asseoir. Hanz est déjà installé, juste derrière le siège conducteur.

— Où allons-nous ?

— À la gare, très chère. Nous voyagerons en train pour espérer arriver demain matin;

Demain matin... Que le temps paraît long, d'un coup ! La route jusqu'à la gare prend alors des allures de tour du monde. Berlin s'efface, petit à petit. Je perds la notion des choses, je tente d'oublier cette ville. Sur le quai, le brouhaha se fait constant. Beaucoup de gens semblent partir, des soldats, bagages en main, se pressent tout contre nous, quand enfin le train arrive en gare, bruyant. Entièrement vide, nous y montons dans le calme et sans attendre. Une voiture tout confort semble nous tendre les bras, et Hanz fait installer nos valises dans les porte-bagages. Au bout de quelques mi-

nutes, le sifflet retentit, et le train entame son départ. La gare s'éloigne, Berlin aussi, et je la regarde une dernière fois pour lui dire adieu. La ville laisse place à la campagne, et je me rassois, triste. Je regarde les champs, défiler à toute vitesse. Les arbres s'effacent aussi vite qu'ils n'apparaissent. J'observe les biches qui galopent, les lapins qui s'enfuient, les villages qui dessinent et sculptent le paysage. Je n'ai encore jamais pris le train. Finalement, la tristesse laisse place à la curiosité. Je partais vers un territoire nouveau, inconnu. L'excitation prenait peu à peu place dans mon cœur et j'avais hâte de voir les nouveaux paysages à l'horizon. Hâte de traverser ces pays, ces villes, ces plaines, ces montagnes, ces creux, ces reliefs... Je ne pensais à rien d'autre qu'à ces découvertes. J'oublie Berlin. J'oublie ma vie. Je me dirige vers une nouvelle histoire, loin de tout, seule. Hanz saisit ma main, et je lui réponds. Il me sourit, heureux sûrement de me voir pétillante à nouveau. Et Dieu sait à quel point je suis heureuse à cet instant. Je suis comme un enfant, sautillant devant chaque nouvelle frontière traversée. Je suis tiraillée entre cette incommensurable joie, et cet estomac qui se noue de plus en plus. J'angoissais un peu face à cette aventure. Quoi de plus normal quand on vit au jour le jour, et quand on n'a, qui plus est, jamais quitter son nid ?

— Vous désirez quelque chose, Madame ?

Une voix masculine me tire de cette drôle de rêverie. Je me tourne vers un jeune homme bien vêtu, un chariot à la main. Il me regarde avec insistance, l'air serein. Hanz n'est plus à mon côté, et je ne l'ai même pas vu partir. Je tente de le chercher des yeux, me lève et observe hors du compartiment. À bien y regarder, il se tient debout à l'autre bout de la voiture, et discute avec un soldat faisant partie du convoi.

— Madame ?

Le jeune homme insiste, et je reporte mon attention sur lui.

- Pardon, pardon. Je suis un peu dans la lune.
- Ce n'est pas un souci, Madame.
- Vous auriez de l'eau ?
- Bien sûr, Madame.

Il me tend une bouteille d'eau. Je le remercie en m'en saisissant, et il me salut d'un hochement de tête avant de continuer sa route. Je regarde au bout de l'allée. Hanz a le regard sévère, ce regard froid qu'il prend dès qu'il s'investit dans son travail. Je le laisse à son occupation, et retourne à la mienne. Je reviens m'asseoir sur mon siège, bien à l'abri dans mon compartiment et bois une gorgée d'eau. Les paysages sont emplis de verdure, de fleurs et gorgés de soleil. Le mois de Juin est l'un des plus plaisants, et plus le voyage avance, plus je me conforte dans cette idée. J'observe grandement chaque détail que je peux dévorer, l'architecture des différentes régions. Je ressens le relief des rails, profite du soleil pour me réchauffer, respire l'air frais des fenêtres ouvertes. Souvent, des rangées d'hommes passent dans le couloir. Hanz les salut à leur passage. Étrangement, il a laissé la porte du compartiment ouverte à tout va. Il semble distant, presque perturbé. Je le regarde à plusieurs reprises, me décide enfin à lui demander ce qui ne va pas. Il frotte ses yeux avec ses doigts et soupire.

- Rien, rien. On m'apprend quelques petits détails qui ne me plaisent guère.
- Comme ?

J'insiste. Je n'aime pas le voir ainsi, et si nous venons à vivre ensemble, autant que nous commençons tout de suite à tout nous dire.

- Personne ne veut de moi, à Auschwitz. Himmler ne m'apprécie pas et il a fait en sorte que mes futurs hommes en face de même.
- Que vas-tu faire ?
- Faire mes preuves. Et faire en sorte qu'ils me respectent. Tout les moyens sont bons...

Il caresse ma joue, avant de se lever et de partir. Je le regarde disparaître dans le couloir, inquiète. Je me laisse aspirer par la grande fenêtre pour chasser de mauvaises pensées. Mes yeux se ferment, lentement, et voilà que je m'assoupis.

On siffle. Le train frêne brusquement. J'entends des cris, suis réveillée en sursaut par les secousses. Nous sommes au matin d'un nouveau jour et tout semble défiler trop vite. Affolée, je tente de chercher explications. Plusieurs hommes courent dans les couloirs. Je suis bousculée par l'un d'eux, retourne à l'abri dans mon compartiment. Je me colle à la vitre et tente de voir au dehors. Au loin, une silhouette fuit le train à travers un champs. J'ai du mal à voir de quoi il s'agit, ni pourquoi. J'ouvre la fenêtre et m'y penche, pour mieux voir. Un homme court dans les bosquets, le long de la voie. Des cris s'élèvent. D'autres hommes courent. Ils se dirigent vers moi. Ils sont maigres, font peines à voir, tombent parfois aussi. L'un d'eux se saisit de ma main, l'air suppliant. Je panique, tente de m'extraire, avant qu'un soldat ne roue cet homme de coups. J'ai du mal à comprendre la situation. Je sors du compartiment pour chercher Hanz, mais la voiture est vide. J'arrive à la porte, ouverte, et m'avance dans l'ouverture. Je le vois, de loin, faisant de grands gestes énervés. Je descends du train pour m'en approcher. D'autres hommes prennent la fuite et personne n'y fait rien. J'entends enfin les voix qui s'élèvent, sévères.

- Vous n'avez rien à faire ici ! Comment se fait-il que ce train est à l'arrêt ?

Hanz semble très énervé, poings serrés par la colère.

- Monsieur, certains se sont enfuit, ils ont sauté du train, Monsieur.
- Et vous arrêtez le convoi pour ça ?
- Monsieur, on nous a dit pas de fuites, Monsieur !
- La moitié de vos fuyards se tirent comme des lapins. Des fuites, vous n'avez que ça ! Vous ne faites pas votre boulot.
- Que voudriez-vous que je fasse, Monsieur ?
- Abattez-les bon sang ! Montrez un peu ce que vous avez dans le ventre.

L'homme saisit son arme et la lève; Il tremble comme une feuille, et moi je suis arrêtée là. Personne ne m'a vu ou entendu, mais moi, je vois et entends tout. Le soldat semble avoir peur. De quoi, je l'ignore. Mais il ne fait rien. Il finit par baisser son arme, le regard par la même occasion.

- Vous êtes ridicule.

Hanz se saisit de son arme, et sans sourcilier, tire sur chacun des hommes en fuite à sa portée. Je sursaute à chaque tire, le regard tristement choquée. Après avoir froidement abattu une dizaine d'hommes, il se tourne vers le soldat, énonce un « Voilà de quoi vous devriez être capable » avant de lui tirer une balle dans la tête, et de revenir vers la voiture. Ce n'est qu'à cet instant qu'il se rend compte de ma présence, et s'immobilise quelques minutes avant de m'ordonner de revenir dans la voiture avec lui.

- Pou...pourquoi ?
- Raphaëlle, remonte dans le train.
- Je, je veux savoir, Hanz. Pourquoi ?
- Raphaëlle !

Je me retourne, têtue.

— Pourquoi ? Pourquoi tuer ces hommes, ce soldat ? Pourquoi toute cette méchanceté ?

— Parce qu'ils le méritent ! Ces fuyards sont lâches en plus d'être juif. Ce soldat ? Il ne fait rien de son métier. Il est formé à tuer, à punir, à agir, il n'agit pas. Il pissait dans son froc de les voir fuir sans savoir quoi faire ! Il devait les tuer ! Mais tu ne peux rien y comprendre et tu n'y comprendras jamais rien, avec ta sensibilité à tout va.

Il me prend le bras et me pousse dans le train, me tirant jusqu'à notre compartiment avant de m'y enfermer. Je regarde la porte, frêle et triste, les larmes commençant à couler sur mes joues. Je n'avais jamais vu Hanz aussi sévère avec moi. Il avait le regard noir. Je commençais à douter de lui. Vu la manière dont il a abattu ces hommes, il n'en était sûrement pas à son coup d'essai.

Il ne revient que quelques heures plus tard, un air grave toujours collé au visage. J'avais les paupières lourdes et la nuit tombait lentement. Il s'assoit en silence, et je ne lève pas les yeux vers lui. Les minutes qui passent prennent des allures d'éternité, quand enfin il se décide à parler. « Désolé » qu'il me dit. Désolé... Rien ne pouvait excuser ses actes. Mais il me demandait de les lui pardonner. Comment pouvoir pardonner ceci ? Je ne dis mots, ne bouge guère.

— Raphaëlle je...

— Tu quoi ? Comment tu veux que j'excuse ce... massacre ?

— Tu ne comprends pas...

— Ha, oui, j'oubliais, je ne comprends rien et je ne peux rien comprendre ! Je suis trop... sensible, c'est bien ce que tu as dit ?

— Oh arrête ton hypocrisie ! Tu sais seulement ce qu'il se passe, derrière les bureaux ? Non. Comment veux-tu comprendre alors que tu ignores tout ?

— Et bien explique moi !

Il me regarde, pris entre la colère et la surprise. J'avais pour habitude de me taire et de rester dans mon coin, lorsque quelque chose ne me plaisait pas. Mais plus maintenant. pas aujourd'hui.

— On est formé à ne rien ressentir. À tuer sans remords. Ils... ils ne sont pas humains. Ils ont saccagé notre pays, tué des nôtres, perturbés notre équilibre. Ils doivent payer. Et si nous ne les faisons pas payer, c'est nous qui subiront.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire qu'on a pas le choix. Si on ne tue pas, on nous tuera. Ce soldat, là, il était mort dès que le premier gars s'est enfuit.

— Il fallait donc le tuer, c'est ça ?

— Oui. Sinon il aurait subit bien pire. Moi avec si on m'avait su au courant. Et j'arrive en terrain inconnu. Ces gars doivent comprendre que je ne suis pas leur ami.

— Donc tu te place en ennemis. Bien joué !

— Tu n'y comprends rien ! C'est de la survie, Raph, de la survie, tu comprends ça ?

Je suis bornée. Mais le mot survie éveille en moi la curiosité suffisante pour comprendre. En fait, Berlin était comme une bulle protectrice où rien - ou presque - ne pouvait arriver. Une fois ses limites franchies, tout était possible. Ce que cherchait sûrement à me dire Hanz, c'est qu'ors des murs, la vie n'est plus une vie, elle est survie, justement. Si on ne fait pas sa place, on meurt. Mais je n'allais certes pas lui donner raison, pas maintenant. Je lui tourne le dos et retourne à ma fenêtre. Dehors, il fait nuit noire. On y voit plus rien, tout est obscur. Mes yeux se font lourds et je finis par sombrer, bercée par le bruit des rails. Je ne souhaitais qu'une chose : tout oublier de cette journée. Mais je voyais ses hommes mouloirs sous mes yeux, sans que je ne dise mots. Je voyais ce soldat, exécuté à quelques mètres à peine de moi. Je me sentais coupable, mais j'avais comme l'impression

de ne pas en vouloir à Hanz. Comme si je comprenais sa situation. Comme si la mort était nécessaire... C'était une première étape vers une nouvelle vie, sûrement plus noire que je l'avais imaginé. J'étais bien naïve de croire que là haut tout irait mieux. Alors qu'au fond Auschwitz était ce lieu maudit où la plupart des juifs allaient mourir. Je le savais, j'avais contribué à en envoyer plus d'un. J'allais au devant des massacres.

À mon réveil, il fait soleil. Hanz a de nouveau disparu du compartiment. Je m'étire un long moment avant de me redresser sur mon siège. L'homme au chariot apparaît à la porte et tousse pour attirer mon attention.

— Oui ?

— Nous arrivons bientôt, Madame.

Bientôt... Ça y est, nous étions en Pologne. Le train ralentit doucement, et on siffle pour prévenir d'une arrivée en gare. Les paysages sont splendides, la gare déserte. Hanz revient prendre les bagages. Il reste distant, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que moi, dans le compartiment. Il me regarde, gêné, et me tend une main. J'y glisse la mienne et me lève. Il m'emmène hors du train. Dehors, l'air est chaud mais une brise légère l'adoucit. Le soleil tape fort, mais je n'ai guère le temps de l'apprécier : nous voilà déjà dans une voiture, prête à partir. Nous roulons quelques instants sur une route goudronnée, au milieu de paysages grandioses. Un convoi de camions militaires et de voitures suit notre véhicule, jusqu'à une maison perdue au milieu d'un champs. Bordée d'arbres, elle semble immense, entourée d'un grand jardin et d'une jolie terrasse. Étrangement, elle possède même une piscine, chose que je n'avais jusqu'alors encore jamais vu. Si j'avais encore une once de colère en moi, elle s'était échappée à la découverte de la résidence. J'avais l'impression de vivre en plein rêve tant tout était démesuré, irréel. Je sors de la voiture pour courir inspecter chaque parcelle de terrain comme autant de trésor.

Jamais je n'avais eu si grande demeure. La maison comprenait deux étages, couverts de grandes fenêtres, dont certaines s'accompagnent même d'un balcon. La grande porte d'entrée était faite de bois massif, imposant, sculpté. La façade surplombait un petit jardin où grandissait calmement quelques fleurs d'été. Un grand arbre se dressait là, tel un gardien, au centre de la petite place. Je m'extasie devant chaque plante, chaque pierre, chaque fenêtre, comme si je découvrais un nouveau monde. Mais n'est-ce pas un peu ce qu'il se passe ? Nous avons toujours vécu en ville, dans le bruit et la proximité. Ici, c'est le calme absolu, et la campagne a n'en plus finir. Les oiseaux qui chantonnet et aucuns bruits de voiture. Rien, juste nous face au monde. Une fois le tour du jardin finit, je reste plantée devant la maison, comme à attendre quelque chose. Hanz se tient debout à côté de la voiture, regardant dans le vague, parlant parfois avec quelques hommes. Un soldat ouvre la porte et sort de la maison, pile devant moi. Il semble sursauter en me voyant, ne s'attendant sûrement pas à trouver quelqu'un si proche de lui. Il me gratifie d'un « Madame ! » lancé au garde à vous, ce à quoi je rétorque « Mademoiselle. » d'un air grave. Je n'étais pas encore mariée, si tant est que je le sois un jour. L'homme, incertain, reste ainsi debout, ne cherchant guère à faire plus. Au bout de quelques minutes, Hanz s'avance vers lui, voyant qu'il ne le ferait probablement pas.

— Capitaine Hanz Hoffmann.

— Lieutenant Reicher, Gustav Reicher, Monsieur. Bienvenue chez vous !

Il se met de côté et fait signe à Hanz d'entrer. Avec un peu de retenu, ce dernier se tourne vers moi, et me tend un main que je mets du temps à saisir. Mais c'est ensemble que nous entrons dans ce qui s'avère être à présent notre demeure.

Le hall était un peu sombre, n'ayant comme source de lumière qu'une verrière à l'étage. Il présentait l'escalier pour y monter, ainsi que trois portes. L'une donnait à priori sur la cuisine, d'où sortaient plusieurs personnes amaigries et faibles. Le Lieutenant Reicher nous fait signe de ne pas y rentrer, insistant sur le fait que cette pièce ne nous sera pas vraiment utile. Une autre porte, tout en

face de l'escalier, donne sur un bureau, afin qu'Hanz puisse travailler tranquillement dans un lieu stratégique de la maison. La dernière porte enfin donne sur un salon, communiquant directement avec une grande salle à manger. Une longue table y prend demeure, ce qui attire ma curiosité. Pourquoi une aussi grande table pour si peu de personnes ? Mais je me rends très vite compte que nous ne serons pas seuls, non. Plusieurs hommes en uniforme vont et viennent dans la maison comme autant de fourmis dans leur fourmilière. Nous montons à l'étage où Reicher nous montre les chambres et les bureaux qui s'y trouvent. Tout paraît grand tout en semblant étrangement étriqué. Il y a trop de monde, trop de circulation, comme si chaque passerelle de la maison était habitée par quelqu'un de différent. Une fois le tour de l'étage fini, un bref passage au grenier et nous voilà descendu au jardin. Une grande allée rejoint la maison perpendiculairement. Il semble que tous ces soldats qui vadrouillent logent ici pour ne pas empiéter constamment sur notre résidence, et notre future vie privée. Un petit étang recouvre une bonne partie du jardin, alors clôturé par un mur très peu visible. Beaucoup d'arbres enrichissaient le paysage d'un peu de campagne, permettant ainsi une impression de grandeur inexistante. Mais j'appréciais ce jardin. Tout y était calme, serein. Il n'y avait de place que pour la nature et le chant des oiseaux. Et la visite s'achève ici. Reicher prend congé pour nous laisser le temps de faire nos marques, nous installer. Nous retournons aux voitures afin de décharger les bagages et montons tout dans les chambres. Je profite de cette latence pour sortir sur le balcon de notre pièce. La campagne s'étant à perte de vue en une immense plaine verdoyante, parfois parsemée de quelques touches colorées. Mais à bien y regarder, la nature n'est pas si présente que cela. À droite comme à gauche se dressent de grandes bâtisses reliées à une voie de chemin de fer. Il s'agissait sans doute des camps. Je pensais qu'ils seraient loin. Invisibles depuis la maison. Mais c'est tout le contraire. Une fois à l'étage, on ne distingue plus qu'eux. J'avais été aveugle en arrivant, ébahie devant cette fabuleuse maison, dont les voisins ne sont que des cadavres miraculeusement debout. Je m'empresse de rentrer pour ne plus les voir. Hanz me regarde sans trop comprendre.

- Les camps.
- Quoi les camps ?
- Tu ne m'avais pas dit qu'ils seraient aussi proches.
- Je l'ignorais, Raphaëlle.

Comme il ignorait probablement combien coûtait une vie humaine... Il sent ma rancœur et s'approche lentement, comme s'il s'attendait à un rejet. J'y pense, en effet. À ne plus lui parler, à ne plus l'approcher. Mais quel horrible début d'aventure cela serait. Un couple quittant son Allemagne natale pour la Pologne, mais qui arrivé sur place se monte l'un contre l'autre. Non, je ne veux pas de cette histoire. Et puis, sans lui, je ne suis rien. Rien du tout. Il ne tient qu'à moi de faire un effort pour oublier le voyage en train, et ces vies perdues pour si peu... Il s'approche, et plus sûre face à mon inaction, me prend dans ses bras. « Je suis désolé », me murmure-t-il. Et il semble sincère. Il m'écarte de lui au bout de quelques minutes, m'embrasse sur le front, et quitte la pièce. Je n'ai encore rien vidé de mes affaires, je n'ai plus que cela à faire. Je vide une à une les valises que j'ai emporté, et toute ma vie berlinoise se retrouve prisonnière de cette maison. J'entends et vois circuler de nombreux hommes du rang, tous affublés de papiers, parlant les uns avec les autres, chuchotant parfois même. Sûrement parlent-ils de ce nouveau chef arrivé tout droit de la ville. Et cela dure l'après-midi entier, sans que cela ne cesse. Je descends parfois au jardin, passant devant le bureau, observant la mine fatiguée de Hanz. Ce défilé incessant doit lui peser, lui qui aime assez peu passer sa vie dans un bureau. Je pars m'installer dehors, sur la balançoire que j'ai croisé en arrivant. À l'ombre de mon arbre, je vais d'avant en arrière, légère et volatile. Le vent se glisse le long de ma peau comme des caresses. Mon ventre se noue lorsque vient la phase descendante. J'ai le sourire aux lèvres et la tête ailleurs. J'aime cette liberté que je n'avais plus depuis longtemps. Alors que Hanz est prisonnier de son travail, contraint à rencontrer tous ceux qui travaillent, de près ou de loin, dans l'enceinte de la demeure et plus encore. Chaque poignée de mains, chaque salutation,

doivent être comme autant de lames qu'on enfonce dans son estomac. Il déteste ça comme il déteste les juifs.

Voilà que je passe des heures à me laisser bercer par la balançoire. Si bien que je ne vois même pas le jour tomber. Je ne réagis qu'à la pression que je sens sur mes épaules. Hanz se tient derrière moi, massant délicatement le haut de mon dos. Tout s'était enfin terminé. Le calme s'est installé sur la grande demeure, et on commence à sentir le froid du soir arriver. Je frissonne sous la brise nocturne, et Hanz m'invite à rentrer. Des odeurs de repas montent de la cuisine jusqu'au salon, et la faim se fait sentir. Je me tourne vers la grande table, qui me pose toujours autant de soucis.

- Tu sais pourquoi nous avons une aussi grande table ?
- Nous mangeons avec les soldats.
- Ceux qui t'ont tenu compagnie aujourd'hui ?
- Entre autre, oui.

J'avais donc eu raison. Pas de véritables instants à deux... Nous aurions toujours une troupe armée sur le dos, pour des raisons que j'ignore. Mais je suppose que les choses ici ne se passent autrement. Notre chambre serait donc notre seul sanctuaire. Une cloche retentit et plusieurs hommes entrent dans la pièce, par une porte latérale. Nous les regardons s'installer un à un. Une foule d'hommes tous aussi inconnus les uns que les autres. Ils se sentent comme chez eux, le sont sûrement plus que nous. Ici depuis plusieurs semaines, mois ou années, et nous depuis quelques heures seulement. Reicher apparaît à son tour et nous invite à prendre place. J'ai l'air grave et quelque peu de retenue. Je m'installe à la place que l'on me présente, incertaine. Je ne veux pas être ici, au milieu de tout ce monde. Je veux être chez moi. Avec l'homme que j'aime et pas ces intrus là. Mon appartement au moins était au calme et loin de toute cette présence dérangeante.

On entre dans la pièce. Ils bavardent tous entre eux. Reicher discute avec Hanz. Et moi je reste là à ne rien faire, ne rien dire. Certains me regardent parfois, avec des airs qui me répugnent. Une femme maigre s'approche de moi pour me proposer à boire. Je refuse le vin, elle me regarde tristement. Elle insiste, mais je réclame de l'eau, qu'elle part alors chercher. Mais avant qu'elle n'arrive à la porte, un homme se lève et la frappe. Elle courbe l'échine et retourne à son travail.

« Pourquoi avez-vous fait cela ? ». Ébahie, surprise, les mots sont sortis sans que je n'y réfléchisse. Tous les regards se tournent vers moi. Hanz prend ma main mais n'ose rien dire. L'erreur était faite, de toute façon, que pouvait-il y faire ? L'homme concerné se lève. Il faisait peur à voir, les sourcils froncés et le visage marqué. Si Hanz avait dans ses yeux quelque chose à vous glacer le sang, cet homme là était presque pire, d'autant qu'il semblait bien plus âgé. Il sort de sa place et s'approche de moi.

- Peut-être aimeriez-vous lui épargner du travail ?

Je n'ai qu'une envie : lui répondre que oui. Mais est-ce là une judicieuse réponse ? Je ne le crois pas. Je ne trouve alors rien de mieux à lui dire que « La frapper n'était pas obligatoire, elle ignorait ce que j'allais vouloir boire. ». Il rit.

- On ne lui demande pas de savoir, on lui demande de faire, et de faire juste.
- À sa place vous auriez fait autre chose peut-être ?

L'homme a un rictus presque méchant, avant de s'approcher encore un peu plus.

- Je crois qu'une autre personne a besoin d'être remise à sa place !

Il commence à lever la main, mais Hanz le devance et lui saisit le bras avec violence.

- Ne vous approchez pas d'elle.

— Haa le preux chevalier avec ses belles idées défend sa princesse ? Votre dame ignore-t-elle les règles ?

— La violence la dégoûte, en quoi cela vous regarde ?

— Cela me regarde car elle juge mon travail. Le votre aussi d'ailleurs, je n'apprécierais pas à votre place.

— Mais vous n'êtes pas à ma place, alors assis !

L'homme écarquille les yeux en entendant l'ordre. « Pardon ? » dit-il. Un de ses camarades se lève alors pour lui demander gentiment de s'asseoir. Mais il ne veut rien entendre, non. Il revient à la charge.

— Depuis quand tu me donnes des ordres ?

— Depuis que je suis ton supérieur. Capitaine Hoffmann, chargé de gérer et diriger ce camps sur les ordres du Führer.

L'homme baisse légèrement la garde. Il ne pouvait faire plus grand chose. La rage devait bouillonnée en lui comme une cocotte minute. Remis en place par un jeune capitaine choyé du Führer. Qui plus est pour défendre une jeune fille trop stupide pour se taire. Hanz le regarde sévèrement, et plus il le fait, plus l'homme se sent contraint à se résoudre : il devait obéir. Alors il baisse son bras à conte cœur et se remet à table. Hanz attend qu'il soit installé avant de retourner à la sienne. Je me sens mal à l'aise. Idiote. Le premier jour ici commence par un combat d'idées puéril. Je me tasse sur ma chaise et me fais silencieuse. Personne ne dit mots, pas même Reicher, qui se contente de lancer des regards noirs de fureur à la servante. Quelques longues minutes plus tard, la grande pièce était vide et le silence régnait. Je ne regarde pas Hanz. J'ai trop peur d'affronter son regard de glace. Il semble fixer le sol, immobile et discret. Une force improbable émanant de son corps. Je me tortille sur ma chaise, ne savant trop que faire. Puis je me décide à me lever. « Ne refais plus jamais ça. » Les mots fusent sans que je ne m'y attende. Je m'arrête, une main sur ma chaise, ne me retourne pas. Dois-je répondre ? Dois-je me retourner ? Partir ? M'excuser ? Je suis prise dans l'étrange sentiment de ne savoir quoi faire. Comme si, qu'importe ma réaction, il allait m'en vouloir. Mais je fais la chose la plus stupide : lui demander pourquoi.

— Pourquoi ?

Il se lève, semble furieux.

— Pourquoi ?! Tu ne t'imagines même pas à quel point c'est difficile, d'être ici. Ils me détestent, tous. Je représente pour eux le parfait petit soldat prétentieux qui se retrouve à leur donner des ordres juste parce qu'il est le préféré du Führer !

— En quoi ça me concerne ? Je ne vais pas faire comme si j'acceptais ce comportement.

— Et bien si, tu devrais. Tu ne sais pas de quoi sont capables ces hommes, Raphaëlle. Que ça soit sur des juifs ou autres.

Il quitte la pièce sans dire un mot de plus, et je reste là. Je ne peux empêcher les larmes de couler. Je me sens bête. Égoïste.

Notre première journée en Pologne était un échec. Rien ne va. C'est comme si à chaque dire, à chaque geste, nous étions réduit à nous entre-tuer. Comme si les petits riens nous pourrissaient de l'intérieur. Peut-être sommes nous trop jeunes ? Ou est-ce l'habitude qui manque ? Le trop plein de changements qui bouleverse... Qui sait. Demain est un autre jour, peut-être sera-t-il meilleur.

Chap. 17 — L'adaptation

Mais les jours qui suivirent n'avaient rien de meilleur...Plus ça allait, plus Hanz devenait agressif, colérique, violent. Il ne protégeait plus mes choix, non. Il se liguaient contre moi. Il me parlait comme à une chienne, me frappait, parfois aussi, à table ou lorsque ces hommes étaient de la partie. Comme s'il devait leur prouver quel homme il était. Le soir, plus personne ne disait mot. Il était distant, froid, parfois presque gêné. Et nous nous couchions chacun d'un côté du lit, sans jamais se toucher, se regarder. Se fut ainsi pendant des semaines. De longues semaines où je regrettais d'être venue ici. De l'avoir bêtement suivit alors que nous nous connaissions à peine. J'appelais régulièrement Gretta pour me changer les idées. La vie à Berlin semblait tellement meilleure et pourtant si lointaine...Elle vivait le parfait amour avec Wilhelm, alors que moi je me torturais seule dans ma campagne. Quel drôle de sort.

Les semaines passent et rien ne changent. Aujourd'hui encore, je me bas pour ne pas exploser en larmes. Le repas du soir est sonné, et leur traditionnel rituel de violence commence. Je me lève et frappe mes points sur la table. Tous me regardent, interloqués. « Vous n'avez pas honte ? ». Quelle erreur je n'avais pas faite... Hanz s'avance vers moi, le regard noir, et me saisit le bras.

Le chant des oiseaux. Un rayon de soleil, traversant les rideaux. La chaleur des draps... Je me réveille après une bonne nuit de sommeil, une nuit à tout oublier. C'est comme si toutes les épreuves d'hier étaient oubliées. Comme si rien n'avait existé. Je retrouve personne à mes côtés. Le drap est plissé, quelqu'un y a dormi, mais ce matin personne n'est là. Je me lève, encore dans le brouillard, m'habille et traverse la grande maison pour trouver Hanz. Je parcours chacune des pièces de la grande demeure, en vain. Il ne s'y trouve pas. À vrai dire, il n'y a personne. La maison est complètement vide, creuse. Chacun de mes pas résonnent dans l'immense demeure. Je n'y croise que la servante d'hier soir.

— Savez-vous où sont ils tous passer ? Je crois me souvenir qu'il y avait plus de vie hier.

Elle me regarde, l'air étonné, mettant un peu de temps à répondre.

— Ils sont au camp, me dit-elle, l'air triste.

— Comment ça ?

— L'homme avec qui vous êtes arrivé. Il a voulu aller voir. Les autres lui montrent.

Elle est triste et sa voix tremble. De mauvais souvenirs qui reviennent, probablement. Je lui fais signe de continuer son travail et m'installe dans le grand salon. Tout est calme, partout. Désert. Seuls les quelques servants vont et viennent, de temps à autre dans les pièces. J'ignore quoi faire. Comment m'occuper. Alors je décide de parcourir les pièces de la maison, étage après étage, tentant de toutes voir, toutes les apprécier. Nous sommes complètement coupés du monde, ici. Le grand mur de béton nous isole complètement du camp. On ne peut le voir que du troisième étage, autrement dit, le grenier. De notre chambre, nous ne faisons que le distinguer. Malheureusement, cette aventure ne me mène à rien et n'occupe qu'une faible partie de mon temps. Je retourne alors m'asseoir au salon pour y boire un thé. La servante se précipite sur moi, alors que je viens à peine de m'installer. Je la regarde, un peu étonnée, puis lui souris.

— Pourquoi vous précipitez-vous ainsi ?

— Je suis là pour vous servir, Madame.

— Mais je ne suis pas pressée, donc pas la peine de courir. Quel est votre nom ?

Elle hésite, sûrement par crainte d'éventuelles représailles.

— Allez-y, parlez, je ne vous ferais rien.

— Isabelle.

— Bien, Isabelle. Pourrais-je avoir un thé ? À la menthe, je vous prie.

Elle hoche la tête et s'exécute. Quelques minutes plus tard, elle revient avec un plateau sur lequel trône une tasse, une théière, et une assiette de gâteaux.

Je passe le plus clair de mon après-midi à rêvasser, boire du thé, grignoter. Jusqu'à ce que j'entende une porte s'ouvrir. Isabelle vient juste de me déposer une nouvelle assiette sur la table. Hanz se tient à l'entrée de la pièce, et la regarde passer. Elle le fuit du regard et accélère le pas pour l'éviter. Hanz, surpris, vient s'installer sur le fauteuil voisin au mien. Mais je ne le regarde pas. Je sirote mon thé comme si de rien n'était.

— Tu m'en veux toujours.

— Tu ne me salues pas, pourquoi devrais-je parler ?

— Excuses-moi. Je n’aurais jamais du te parler comme je l’ai fait hier.
— Tu t’excuses pour mieux continuer. Tu cherches à te donner bonne conscience ?
— Arrête, Raphaëlle, s’il te plaît. Je peux te parler sans que tu ne m’interrompe ? Juste histoire de mettre quelques petites choses au clair ?

Avais-je le choix ? Je le laisse partir dans son discours, à moitié convaincue par ce qu’il tenterait de me dire. Il évoque son jeune âge, sa réputation bien faite à Berlin, le respect qu’avaient pour lui ses hommes. J’ignore alors jusqu’où il veut en venir, je commence à écouter plus attentivement. « Ici tout est différent. Personne ne me respecte, on me prend pour le petit prétentieux de la ville. Le préféré du Führer a qui tout est dû, quand eux sont là depuis des années, sans jamais monter en grade. » Ces excès de colère n’étaient que des tentatives pour se faire respecter par ses hommes, ne pas se faire marcher dessus. Qu’ils comprennent que le chef, c’était lui, et personne d’autre. Malgré son jeune âge, son manque d’expérience...Qu’il n’est pas là par simple favoritisme, mais bien parce qu’il le méritait. Je le regarde, un peu désolée de lui en avoir tant voulu. Mais qu’aurais-je pu faire d’autre ? Que puis-je faire, maintenant ? M’excuser ? Je n’en ai pas envie. En réalité, je ne vais pas m’excuser d’être ce que je suis. Je le regarde sans trop savoir quoi faire. Il saisit mes mains, les installant au creux des siennes. Je reste là, malléable à souhait.

— Je sais que tu n’excuseras pas mes actes. Mais je considère que tu dois savoir...Maintenant, je n’ai plus envie de me disputer avec toi.
— Pour ça, faudrait-il encore que nous partagions un tant soit peu d’idéologies communes.
— Me laisseras-tu finir ?

Il me regarde fixement, parlant d’un ton sec, presque autoritaire. Du bout des lèvres, je lui murmure un « Pardon ».

— Je ne vais plus vivre dans ces conditions. Voilà presque deux mois que nous sommes ici, et notre train de vie se résume à des disputes, des silences et des fuites.

Et le voilà reparti dans un profond monologue, que je n’ai guère envie d’entendre. Mais voilà qu’il parle de changements. De notre « chez nous », rien qu’à nous. « Plus de violence ». « Plus de dispute ». Alors voilà que je lui prête de nouveau attention, sentant venir comme un positif étonnement.

— Si c’est ici que nous devons fonder une famille, je tiens à ce que tout change. Nous vivons seuls dans notre maison. Plus de soldats aux repas, dans les chambres, j’ai fait aménager une dépendance afin qu’ils y emménagent officiellement. Nos servants et servantes auront de quoi se vêtir convenablement, et seront respectés comme tout a chacun. Ils mangeront comme il se doit et vivront en bonnes personnes. Nous serons chez nous, feront régner respect et calme au sein de cette demeure. Je n’en peux plus, de rentrer le soir pour jouer encore le bourreau, et risquer de te perdre à chaque coup donné.

Je dois avoir les yeux exorbités, à en voir le sourire de Hanz. Mais l’entendre dire de telles choses me dispersent entre surprise et ravissement. J’ignore ce qui lui était arrivé, mais grand bien lui fasse. Si le travail au camps lui permet de changer nos relations à demeure, qu’il en soit ainsi. J’en suis plus qu’heureuse de voir un tel changement de sa part. Après des semaines à ne trouver en lui que colère et agacement, je retrouve enfin le son tendre et mielleux de sa voix quand il me parle. Comme si toute cette colère s’évaporait, d’un coup d’un seul, ne laissant place qu’à de meilleurs sentiments.

Mais cette heureuse nouvelle fut bien vite écourtée par la venue d’un soldat, tout transpirant d’avoir couru jusqu’ici. Le souffle court, il murmure un « Capitaine » à peine audible, et Hanz se met à soupirer. « Quoi encore ? » qu’il lui sort. L’homme le regarde et lui lance à tout va qu’on a besoin de

lui au camps, en urgence. J'eus juste le temps d'entendre Hanz lâcher un « Je ne serais donc jamais tranquille » avant qu'il ne quitte la pièce en compagnie de l'homme en uniforme. Je le regarde s'éloigner, encore un peu émue de notre discussion. Ce n'est qu'une fois sortis qu'Isabelle revient à mes côtés pour débarrasser. Elle perçoit sûrement une légère larme de joie glissant sur ma joue, et me regarde d'un air désolé.

— Madame, que vous arrive-t-il ?

Je la regarde alors à mon tour, surprise par cette question. Puis je sens la larme, l'essuie du revers de la main et souris.

— Oh rien, rien. Les choses vont juste...changer. Bien changer...

Et autant dire que les semaines qui suivirent furent dans les plus belles de ma vie. Si les premiers jours furent difficiles pour Hanz, ils n'en firent pas un moins bon résultat. Chaque serviteur de la maison le craignait, le fuyait, courbait l'échine face à lui. Instauré une juste remise à niveau du respect fut donc très difficiles, encore plus pour eux que pour Hanz. Lui, étrangement, n'eut aucun mal à s'adapter. Il était presque triste, à son retour du travail, lorsqu'il croisait le regard fuyant d'un de nos gens. Mais le temps aura eu raison des malaises. À l'heure actuelle, plus aucunes querelles, plus de coups, plus d'excès de violence. Nous vivons tranquillement dans notre grande maison, comme je l'avais toujours souhaité. Qui avait-il de meilleur que tout ceci ? Et les jours continuèrent ainsi. Notre couple se soudait comme jamais. Nous étions enfin une famille. Nous étions fait l'un pour l'autre...

Août 1941. L'été est bien présent. Chaleur, soleil...Je profite du jardinet pour prendre l'air, me balade parfois avec Isabelle, et quand Hanz peut enfin souffler, nous profitons ensemble. Depuis le mois suivant, il profite un peu plus de la maison, comme si les choses s'étaient mises en place, que sa présence n'était plus indispensable. Voilà trois mois que nous vivons en Pologne. Nos lointaines disputes ne sont que souvenirs aujourd'hui. Mon amie Gretta nous rejoint ce soir avec Wilhelm. Il semble qu'ils se soient mariés le mois dernier. Sera avec eux le Führer, venant rendre visite à son cher protégé. Peut-être aussi Adolf Eichmann, et d'autres sûrement. L'heure est aux préparatifs, afin de rendre la maison plus présentable encore, bien que les gens en prennent grand soin. Quelques fleurs par ci, par là. Une jolie nappe blanche sur la grande table de la salle à manger. Une vaisselle de porcelaine et d'argent pour ornée cette étendue immaculée. Trois fourchettes, trois cuillères, trois couteaux. Deux verres, une belle serviette dans un anneau d'argent sculpté. Tout était en ordre, bien installé au millimètre près. Il fallait que tout soit parfait, laissait entendre Hanz. Ils arrivaient à 18h, il était 14h. Si tout le matin on avait passé son temps à courir dans la grande maison, le calme commençait à prendre place. Dehors, le soleil tape fort et sortir devient délicat. Je tente une échappée pour prendre l'air et profiter du beau temps, mais la bouffée de chaleur qui m'accueille à la sortie de la maison me répugne. Je reste quelques minutes à l'extérieur, finis par rentrer. Hanz me regarde, adossé contre le mur de l'entrée. Il a un petit sourire en coin, taquin mais heureux. Je m'approche de lui, me demandant bien ce que me vaut se regard.

— Qu'est ce qui t'arrive ?

Il me prend dans ses bras et m'embrasse sur le front, toujours avec son sourire en coin.

— Rien rien. Je suis juste heureux.

— Oui, ça j'aurais pu le deviner.

— Et bien je n'ai rien d'autre à ajouter...

Il m'embrasse à nouveau sur le front, me serre contre lui et retourne à son bureau. J'entre dans la salle à manger, où plus personne ne circule. Enfin le calme est arrivée dans la maison. On ne court plus, on ne se bouscule plus. Doucement, le silence devient roi de la demeure, et il ne restera que l'attente des invités pour combler l'impatience.

Dans la pièce, il n'y a plus un déplacement d'air. On a installé des fleurs, d'énormes bouquets d'énormes vasques de porcelaine. Des fleurs jaunes, blanches, roses et vertes. Partout. Le salon respirait le printemps, m'offrant ainsi une petite bouffée d'air frais des mois de mai. La grande table avait été recouverte d'une nappe immaculée. Il trônait en son centre un large chemin de table et une gerbe fleurie de pivoines blanches et d'hortensias bleus. La vaisselle des grands jours avaient été minutieusement installée. On avait sorti les belles assiettes de porcelaine blanche, bordée d'or, les couverts en argent si savamment décorés et les verres de cristal. Il était fort plaisant de voir la pièce rayonner ainsi, comme elle ne l'avait plus été depuis longtemps. Un sourire satisfait aux lèvres, je saisis un livre et m'installe sur le divan. La voix sévère de Hanz retentit par moment, à la suite d'une porte qui s'ouvre et se ferme ou un coup de téléphone. Il semble que les hommes du camps se soient un peu calmés. Le respect s'installe, petit à petit, sans que la violence ne règne en maître. Il avait saisi mes faiblesses, les comprenait à présent. Ce que nous partagions dans notre couple n'était alors plus une interminable querelle pour des débats sans fond. C'était un échange constant des volontés de l'autre, et un effort de chacun des deux partis, afin de ne laisser régner qu'une harmonie parfaite entre nous deux. Bien qu'il y est parfois quelques batailles, qu'à cela ne tienne. Il faut bien quelques discordes pour mieux s'accorder.

18h. Le carillon vient de sonner subitement, me tirant de ma lecture. J'avais entamé un chapitre passionnant, si bien que le temps m'était devenu secondaire. J'ignore si c'est l'horloge en elle-même qui m'a surpris, ou l'ouverture de la porte de la salle à manger. Hanz vient d'y entrer d'un pas ferme, et se laisse aller sur un des fauteuils en face de moi.

- Ces hommes m'épuisent.
- Comment cela ?
- J'étais encore au téléphone avec un des chefs de section, qui bougonne sur la venue d'un jeune, amené ce soir de Berlin.
- Querelle d'intérêt comme à ton arrivée ?
- Non, non. Juste un feignant qui n'a pas envie d'aider ce petit à faire correctement son travail. Il a beau être brillant, surveiller les camps n'est pas donner à tous.

En disant cela, il pose délicatement sa tête sur le haut du dossier, fermant les yeux. Ce fut un bref repos car quelques minutes après, on entendit sonner. La porte d'entrée sembla s'ouvrir, et nous voici tous deux contraints à nous lever. J'ouvre la porte de la pièce, et sans avoir le temps de voir qui ou quoi que ce soit, je sentis des bras se serrer autour de mes épaules. La seule chose que je distinguais était une chevelure blonde étincelante et une odeur de parfum agréablement cher. Ce n'était autre que ma chère Gretta, heureuse de me retrouver après plusieurs mois sans se voir. Il était bon de la retrouver, toujours aussi aimante et souriante. Non loin derrière elle se tient Wilhelm, toujours aussi souriant. L'uniforme de Capitaine, qu'il avait récupéré au départ de Hanz, lui va à ravir. Tout deux ont la mine éblouissante d'un couple heureux, dans tous les sens du terme. Arrivent ensuite, et au compte goutte, diverses personnalités du Reichstag, des politiques, des militaires, des comptables et je ne sais quelles autres babioles encore. En tout, il devait avoir une cinquantaine de personnes venues de Berlin. Ajoutons à cela les hommes d'ici, et nous arrivions quasiment à une centaine de personnes, regroupées autour de grandes tables installées en forme de U. Jamais la salle à manger n'avait accueilli autant de personnes en un seul repas. Et si tout le gratin du Reichstag était arrivé à l'heure, celui d'Auschwitz, par contre, se font attendre. Les hommes arrivent au compte gouttes, certains encore dans leur tenue de la journée, puant la terre, la sueur et le sang. Hanz surveille chaque entrée scrupuleusement, renvoyant tous ceux qui n'avaient pas pris la peine de se doucher, se changer, ou se coiffer pour la réception. A la vue d'un groupe d'une dizaine d'hommes sales et bruyants,

il sert les poings et gronde intérieurement. Car cette fois-ci, la salle s'est entièrement tournée vers eux. On lit clairement sur le visage des politiques et administratifs un air de dégoût et de mécontentement. Wilhelm, reprenant instinctivement sa place auprès de Hanz, porte un regard grave sur le groupe que jusqu'alors rien ne dérange. Mais le silence et les regards perçants en provenance de la foule finissent par les faire s'arrêter sur le seuil de la pièce. Hanz analyse les personnes présentes. C'est sans grand étonnement que le soldat à la tête du groupe n'est autre que Gustav Reicher. Je ne sais pourquoi il n'avait toujours pas digéré le rôle de Hanz au sein du camps. Et il ne manquait pas une occasion de le lui faire savoir. Mon cher et tendre, alors furieux, vient se dresser devant son lieutenant, le transperçant du regard. Reicher a un rictus de moquerie, et se redresse à quelques centimètres de Hanz.

— Ja, mein General ?

Il fait un semblant de garde à vous, mou et inesthétique, en geste de provocation. Ce à quoi le groupe entier répondit en riant. Mais Hanz n'était pas d'humeur à rire. Il se saisit du col crasseux de Reicher et le pousse avec force contre le premier mur qu'il rencontre, son regard froid planter dans celui du soldat, qui commence à faire grise mine. Il lui entonne un ordre que personne ne saisit, après quoi il n'y eu d'abord aucunes réactions. Mais la pression qu'Hanz instaure sur le lieutenant finit par le faire flancher, et il s'en retourne avec sa troupe, maugréant sûrement quelques insultes et remarques de mécontentement. Hanz disparaît alors dans la cuisine et revient quelques minutes plus tard, une serviette à la main. Il regarde l'assemblée, qui elle n'a jamais dévié les yeux de la scène, et s'excuse auprès de tous avant de me tendre son bras et de nous conduire jusqu'au Führer. Celui-ci avait un œil inquisiteur, et ne tarde pas à questionner Hanz sur ce qu'il venait de voir.

— Puis-je savoir pourquoi ce comportement ? Le respect n'est pas leur intention première, dirait-on.

— Reicher n'a jamais été très heureux de ma venue ici. Il semble qu'il me considère comme un bourgeois prétentieux qui s'est vu offrir vos faveurs sans rien y connaître au terrain.

— Et vous n'avez guère trouvé judicieux de lui expliquer ?

— Je l'ai fait mon Führer. Ce a plusieurs reprises. Mais il n'en a que faire. Il espérait cette promotion et m'en veut de ne pas l'avoir eu.

A ces mots, Adolf bougonne légèrement mais n'insiste pas plus. Les discussions traditionnelles reprennent, les « Vous avez fait bonne route ? », « Comment ça va depuis le temps ? », et autres bavardages plus ou moins simples et citoyens s'élèvent dans la salle en attendant le groupe de retardataire. Lorsque Reicher revient avec sa bande, Hanz se raidit légèrement, sentant venir une quelconque dérobade lors du repas. Je lui prends la main, tentant de le rassurer du mieux que je le peux, et l'entraîne dans la longue histoire que Gretta me racontait. Elle parlait de son mariage, un sourire radieux aux lèvres et les yeux pétillants de bonheur. Wilhelm, à côté, semble tellement plus réservé, discret. Presque gêné. Mais Gretta aime à dévoiler sa vie devant tout le monde, et comme ça faisait longtemps qu'elle ne m'avait pas vu, elle racontait tout, d'une voix délicieuse mais bien trop haute au goût de son époux. Elle nous parlait de leur nuit de noce, de leur belle maison, de chacune des pièces qu'elle comportait, de leur envie de fonder une famille, de la promotion de Wilhelm, et ce jusqu'à ce qu'enfin, on sonne l'heure du repas. Je commençais à fatiguer de ces longs monologues auxquels on ne peut qu'acquiescer, et ne rien faire d'autre. Devoir nous installer à table mit un point final à ce discours, à la joie de tous, sauf à celle de Gretta. Ce n'est qu'une fois à table que le Führer demande de nos nouvelles, sentant que quelque chose avait été oublié. Je me sentais plutôt à l'aise écouter les autres parler, et quand se fut mon tour, un nœud au ventre vient me prendre. Notre vie à Auschwitz n'avait pas été de tout repos et il était sûrement mal avisé de venir en parler. L'arrivée de l'entrée me sauve la mise, une fois de plus.

Et plus le repas avançait, moins j'espérais qu'on ne prête attention à notre vie. Si Adolf n'insista pas pour en reparler, Gretta elle ne manque pas de revenir au sujet.

— Au fait, Raph', tu n'as pas répondu tout à l'heure. Comment ça va vous deux, ici ?

Hanz et moi nous lançons un petit regard compréhensif, mais nous n'avions plus le choix.

— Ça va. On a eut un peu de mal à s'adapter à l'ambiance de la maison, des employés, mais on a fini par s'y faire.

— En parlant des employés, ils ont changés de statuts ?

Le Führer vient de prendre la parole, touchant une corde sensible. En effet, il a clairement remarqué l'uniforme porté par chacun des gens de maisons, la propreté et la classe dont ils bénéficiaient, et le respect que nous leur présentions.

— Nous avons tenus à ce qu'ils soient présentables. Nous ne pouvons demander un service et du respect à des gens que l'ont considère comme des animaux.

Un rire s'élève du fond de la salle à mes dires. Tous se retournent vers Reicher, qui bien évidemment ne manque pas une miette de ce que se dit. Et si je ne lâche pas du regard le lieutenant, les membres de l'assemblée eux me regardent en chuchotant, les regards emplis de questions. L'un d'eux d'ailleurs prend la liberté de m'en poser une.

— Pourquoi ? Non parce qu'il faut le dire, ils sont juifs, ils n'ont donc que ce qu'ils méritent . Je réitère donc ma question : Pourquoi les respecter ?

— Vous aimeriez servir des gens qui vous frappe dès que vous n'allez pas assez vite et qui vous insultent des que vous entrez dans une pièce ?

— On en parle pas de moi, parbleu. Je ne suis pas juif, je n'ai donc rien à craindre.

Il se met à rire, et tout le groupe de personnes autour de lui en fait de même. Reicher, sentant là une occasion superbe d'enfoncer le clou, se lève et annonce à la foule entière que je protège ces pauvres petits juifs, les traitant comme s'ils étaient des miens. Gretta me lance un regard inquiet, mais que pouvais-je bien faire. La discussion prend une ampleur que personne ne peut gérer, et dans un mouvement de colère, Hanz se lève à son tour, frappant la table avec force. Au même instant , Adolf s'était lui aussi redressé pour me soutenir. Mais il ne dit mot et laisse à Hanz le plaisir de faire taire la salle.

— Assez ! Nous sommes ici chez nous et sommes donc libre d'agir à notre aise. Si cela vous déplaît, vous savez où se trouve la sortie.

A ces dires, il lance un regard malicieux sur Gustav, qui ne se fait pas prier pour quitter la salle avec ses paires. Personne d'autre ne prit la liberté de les suivre. Hanz finit par se rasseoir, suivit du Führer quelques minutes plus tard. Il s'excuse de cet incident qu'il avait fait naître et le repas reprend son cours, sans plus d'interruptions. A la fin du dîner, je suis la première à quitter la salle et à me réfugier dans le patio. L'air lourd de la journée s'étant dissipé, je peux enfin profiter d'une brise légère afin de respirer après ce lourd moment. Peu de temps après, j'entends la porte et des pas derrière moi. Gretta approche, le regard inquiet.

— Ça va Raphaëlle ?

— Je n'en sais rien. C'est tellement compliqué de vivre ici...

— Qu'y a-t-il de si compliqué ? Tu vis dans une grande et superbe maison avec l'homme que tu aime...

- Des juifs en guise de servants, un camps à quelques mètres d'ici et des soldats stupides et prétentieux en tant que voisins. Quelle joie !
- Arrête Raph'...Ce que les autres pensent de toi, qu'est ce que tu en as à faire ?
- Ce que j'en ai à faire ? Tu sais le temps que ça a prit, de convaincre Hanz de dégager ses hommes de cette maison, notre maison ? De le supplier de traiter ces hommes et ces femmes qu'on croise tous les jours comme des êtres humains, non comme des chiens ?
- Non, je n'en sais rien, mais maintenant c'est fait. Alors prends sur toi en ce qui concerne l'avis des autres, Hanz te soutient, et c'est tout ce que tu as à savoir. Débrouille toi pour accepter ta vie, ton statut, et fais en sorte de mener à bien tes idées, plutôt que de te plaindre que rien ne va.

Sur ces paroles, elle retourne dans la villa, l'air grave. Peut-être qu'elle a raison, finalement. Il ne tient qu'à moi de changer ce qui me déplaît... Je lève les yeux au ciel et admire les nuées d'étoiles qui se dressent au dessus de ma tête. Je ferme les yeux, inspire une grande bouffée d'air et retourne à la maison. Je n'avais même pas remarqué que Hanz m'attendait sous le porche, le regard tendre et le sourire protecteur. Je me glisse dans ses bras, et nous rentrons tous deux nous coucher.

Chap. 18 — L'éveil des sens.

Quelques semaines ont passé, et la fin de l'été approche. Nos invités sont retournés à Berlin où les attendaient leurs obligations. Le calme est revenu subitement dans la grande maison, le vide qui m'encombre également. J'avais oublié à quel point Gretta me manquait.

Nous sommes au début du mois de septembre, et je n'ai toujours pas mis les pieds au camps. Ma curiosité me pique à chaque fois que je vois partir Hanz, mais je n'ai encore cédé. Un jour viendra où je me sentirais le cœur de découvrir ce que cache ces lointaines bâtisses. Et ce jour arriva bien plus vite que je ne l'aurais souhaité...

Les arbres ont jaunis, rougis, teintant la campagne polonaise de tâches rousses et chatoyantes. L'été indien était étrangement présent dans cette terre isolée et froide de l'est de l'Europe. Étrangement car ici, rare se faisaient les mois de septembre au température douceâtres de la fin d'été. Pourtant, il faisait encore une quinzaine de degrés au dehors, et le soleil balayait de sa faible chaleur la région. Il faisait bon derrière les fenêtres du salon où je me suis installée, avec un léger thé et un livre. J'occupais mes journées du mieux que je le pouvais, en lecture, couture...J'apprenais même à cuisiner avec Isabelle, nôtre gouvernante. Je n'avais rien de mieux à faire. Hanz, quand à lui, partait toujours au camps tôt, revenait tard, parfois rentrait entre midi, mais rarement. Il semblait toujours à cran le matin, exténué et perplexe le soir, comme si quelque chose le chagrinait. Et quand il était plus fébrile que d'habitude, il me lançait timidement « Tu ne m'accompagnera donc jamais ? », comme si ça vie en dépendait. J'appris un jour, un peu par hasard, que des rumeurs circulaient au camps, et que tout ne se passait pas au mieux pour Hanz. Depuis, des questions se bousculaient dans ma tête comme autant de doutes dispersés ça et là. J'ignorais quoi faire...

Hanz, qui habituellement partait avant mon réveil, est aujourd'hui encore là. Il passa la matinée dans son bureau, duquel émanait un silence de mort. Vers 13h enfin il en sort. Des grosses cernes prononcées soulignaient ses yeux fatigués. Il avait les traits tirés d'un homme malade, ce qu'il ne semblait pourtant pas être. Il vient déposer un baiser sur mon front, avant de murmurer un « A tout à l'heure » à peine audible. Je ne sais trop comment ni pourquoi, mais je sentis que je ne devais

pas le laisser seul, pas aujourd'hui. Je lui attrape le bras, alors qu'il se dirigeait vers la porte, et il me regarde, surpris. Je me lève, pose mon livre sur la tablette et pars dans l'entrée, où je prend une veste que j'enfile sur mes épaules. Hanz me dévisage, semblant ne pas comprendre ma réaction.

— Je viens avec toi.

Son visage s'illumine un instant en réponse à ma phrase, avant qu'il ne s'assombrisse à nouveau. Je glisse ma main sous son bras et nous partons ainsi jusqu'à la voiture qui devait nous conduire au camps. J'avais le cœur serré, mais pas d'entrer enfin à Auschwitz. Non, j'avais le cœur serré de découvrir ce qui rendait mon compagnon si triste et sans vie.

La route que nous empruntons est étroite et abîmée. Pas de goudron, ou n'importe quel revêtement qui l'aurait rendu plus carrossable, mais des graviers gris. La voiture avançait à vive allure sur cet ensemble de cailloux divers. La route se dessinait au loin sur la plaine, et se mit à longer la voie ferrée. J'étais si absorbée par les rails que je n'avais même pas noté la lourde bâtisse qui apparaissait dans la lumière de l'automne. Ce n'est qu'une fois arrivée sur place que je me rendis enfin compte que nous y étions...En sortant de la voiture, une muraille de briques rouges se dressa devant moi en guise de bienvenue. Un portail de métal en barrait l'entrée, gardée par plusieurs soldats allemands. Et la voie ferrée s'enfonçait à l'intérieur, comme dans la bouche du diable. Un frisson me parcourut. L'endroit était glaciale. On entendait jaillir des entrailles du camps des cris, des pleurs, des coups. Les miradors qui entouraient l'extérieur étaient goinfrés de gardes armés jusqu'aux dents, surveillants chaque fait et geste des prisonniers. Et une puanteur rôdait autour de la plaine, sans que je ne sache d'où elle vienne. Hanz, s'inquiétant de mon état, vient me prendre le bras et me proposer d'avancer. Nous saluons les gardiens à l'accueil et entrons dans l'édifice. Ici n'étaient installés que des bureaux dans lesquels riaient des soldats allemands en pause, ou que le travail n'étouffait pas. Après une longue minute à traverser un ensemble de coups de téléphones, de clapotis de machines à écrire, de rires graves et de remontrances, nous entrons enfin dans le camps, à côté de la voie ferrée. Je pense retenir un cri, en me rendant compte de l'horreur dans laquelle je m'engageais. A ma droite, un long grillage orné de barbelés nous séparait des hommes et des baraquements de bois. Certains prisonniers avaient l'audace de venir à la grille et de nous supplier, avant qu'un soldat n'intervienne et le frappe violemment de son fouet. L'homme, alors effondré, retournait au travail. La maigreur n'était même plus un terme que nous pouvions employer ici. Ce n'était que des squelettes, creusant des trous sans savoir pourquoi, mangeant une soupe aussi claire que l'eau d'une source et aussi nourrissante que de la pisse de chat. Ils étaient sales, ils puaien la mort, ils respiraient la honte et la tristesse. Hanz ne prêtait attention à rien de tout cela. Il se chargeait de me traîner le long des voies. Du côté gauche, il semblait y avoir des femmes et des enfants. Les baraques étaient en dur, certaines encore en bois. Le même schéma se dessinait à l'horizon. Des femmes faibles, des enfants battus, des squelettes et la mort à des kilomètres. Je retiens un haut-le-cœur et reporte mes yeux droit devant moi. J'ignore si je faisais un choix judicieux. Nous nous dirigeons vers un train, arrêté en plein centre du campement. Il en sort des milliers de personnes. La première question qui se jette sur mon esprit, c'est de savoir comment on avait pu faire rentrer autant de monde dans de si petits wagons. Et il en sort encore, des familles entières sur les visages desquelles ont lis la surprise, l'incompréhension, la crainte. Ils ne comprenaient rien à ce qui leur arrivait. Ils étaient là, perdus, éjectés des vieux wagons de bois, balancés sur les quais les uns contre les autres, séparés, frappés. Un cri déchire soudain le brouhaha assourdissant qui s'échappe de part et d'autres du camps. Une femme est jetée à terre, frappée à coups de matraque. Un rire grave s'échappe de l'assemblée et je perçois le lieutenant Reicher, un sourire sadique accroché aux lèvres. Hanz accélère alors le pas. Je reste en arrière. Gustav Reicher lève à nouveau sa matraque, mais cette fois, le coup n'atteint pas sa cible. Hanz, le regard furieux, s'était emparé du bras de son lieutenant et retenait son geste. Gustav respire la colère.

— Lâche-moi !

La colère commence à monter en lui, le sang bouillonnant dans ses veines. Mais Hanz ne le lâche pas. J'ai même l'impression qu'il ressert sa prise. Trop loin pour voir toute l'action, j'entreprends de me glisser au milieu de la foule pour m'approcher. Pendant de longues minutes, rien ne se passe. Les deux hommes restent immobiles telles des statues. La femme, quand à elle, se fait aider par des amis afin de se relever, et de partir loin de Reicher. En quelques secondes, ce dernier tente de libérer son bras et se retrouve avec un poing dans le ventre. Hanz semble fou de rage, et sur de lui. Seulement, Reicher faisait bien le double de lui en taille. Susceptible et colérique comme il l'était, il ne tard pas à répondre à son supérieur par un coup de poing en pleine figure et un coup de genoux dans les jambes. Quelques minutes plus tard, Hanz est à terre, et à la merci de Reicher.

- Tu fais le malin, mais tu n'as pas de cran.
- Tu oublies que tu me dois le respect, Reicher !
- Je ne respecterais jamais un citoyen protecteur de juif !
- Je t'interdis de me parler ainsi ! Tu n'as pas à les frapper alors qu'ils ne t'ont rien fait !

Hanz essaye de se relever, mais se fait à nouveau frappé et plaqué au sol. Reicher finit par pointer son arme sur lui, coincer au milieu de juifs, de soldats et du grillage. Sans plus réfléchir, je me précipite dans l'assemblée et m'installe entre l'arme et mon fiancé, criant un stop sûrement déplorable vu le rire qui le suivit.

- Tu t'y mets aussi ?

Il était moqueur et arrogant. Cela me répugnait. Je lui assène un coup de poing dans la figure avant de lui prendre son arme et de la lui pointer dessus à mon tour. J'ignore d'où me venait cette soudaine force, mais j'en avais assez qu'il se joue ainsi de nous. Pour la première fois, je vis quelqu'un avoir peur de moi. Reicher avait les mains levées et le ton hésitant.

- C'est donc à ça que tu joues tous les jours ? Ruiner ton supérieur ?
- Je...non...
- Ne gâche pas ta salive. Tu n'as jamais été capable de le respecter ! Lui au moins, il a un honneur, et du courage. Si tu n'es pas capable de respecter l'être humain, ça ne tient qu'à toi, mais les ordres sont les ordres, et tu dois t'y tenir. Apprends à respecter ton supérieur, à moins que tu ne préfères y laisser quelques breloques....

L'arme est à présent pointée sur son entre-jambe. L'homme habituellement trop orgueilleux pour craindre qui que se soit tremble comme une feuille juste devant moi. Je me retourne vers Hanz pour prendre de ses nouvelles. Il me regarde d'abord complètement surpris, avant de me rassurer sur son état. Je m'accroupis devant lui et lui tends l'arme de son soldat, qu'il prend et range dans sa ceinture. En voulant aider Hanz à se relever, je remarque un homme, fixant son regard sur nous. Il était accroupis non loin du grillage, une pelle à la main, et regardait la drôle de scène qui venait de se dérouler. Il était maigre, sale, et portait un pantalon et une tunique rayée bien trop grande pour lui. Il avait des yeux perçants et des cheveux courts et noirs, qui accentuaient son air grave. Un pincement au cœur me prit lorsque je reconnus David, mon frère. Il me dévisage, comme il le faisait si bien lorsque je parlais vivre ma vie loin d'eux, loin de ma religion, loin de leurs convictions. Je le regarde, inquiète, fuyante, avant de soutenir Hanz pour le remettre debout. Je ne quitte pas des yeux ce frère que je venais de retrouver, que je ne pouvais tenir dans mes bras. Je m'étais habituée à oublier ma vie, mon passé. A me voir dorénavant comme Raphaëlle Strauss, et non comme Raphaëlle Görring. Pourtant, ma place était ici, dans ces baraquements de bois rongés par la mort.

La main qu'Hanz glissa dans la mienne me fait sursauter. Mon élan d'héroïsme n'avait duré qu'un temps, et mon amant sentait bien que quelque chose me contrariait. Il me tira vers l'entrée du camp, tout en rappelant à l'ordre les soldats téméraires qui lui tenaient tête. Bien que la plupart riait une fois leur supérieur passé, se moquant sûrement de la défense subite de sa compagne. Je suis à la

fois énervée, contre ces hommes sans foi ni lois, ces bêtes qui ne respectent rien. Consternée par cette misère dans laquelle on stocke des êtres humains. Blessée par ma trahison. Déçue par mon comportement. Tout ce que j'avais réussi à faire, c'est enfoncé un couteau dans ma cicatrice, et enfoncé cette lame dans l'âme de Hanz. Nous retournons à la voiture dans un silence de mort, observés par les soldats moqueurs et les prisonniers indécis. J'ai la tête basse, le cerveau en ébullition, le cœur en souffrance.

Une fois rentrés, le silence se fait de plus en plus pesant. Une fois la porte fermée, Hanz se tourne enfin vers moi, le regard sévère.

- Bon sang, qu'est-ce qu'il t'a pris Raphaëlle ?
- Je voulais juste t'aider...
- M'aider ? Tu n'as fait qu'empirer ma situation !

Je regarde le sol, honteuse. Je le savais pertinemment, je n'avais pas besoin qu'il insiste.

- Ça fait des semaines que tu reviens complètement vide, je voulais juste remettre cet incapable à sa place.
- C'est à moi de le faire, Raphaëlle.
- Alors fais-le !

Sans m'en rendre compte, j'avais haussé le ton. Ma phrase résonne encore un long moment dans le hall vide. Quelques têtes surgissent de diverses pièces, et Hanz me fait entrer dans son bureau. Il me regarde l'air surpris. Mais à en voir son expression divisée, quelque chose n'allait pas entre mes dires et ses actes.

- Tu sais pourquoi je n'ai rien fait ?

Non, non, je ne sais pas. Je ne sais rien, pour tout dire. J'avais connu Hanz plus sur de lui, plus violent, aussi. Mais c'était ainsi qu'il marquait son autorité. Pourtant, depuis qu'il était à Auschwitz, tout semblait s'être calmé. Il ne montrait que rarement son énervement, garder son calme en presque toutes circonstances, ne grimpait jamais sur ses grands chevaux...C'était à ni plus rien comprendre après son meurtre de sang froid le long de la voix ferrée nous conduisant ici. Mais depuis, il donnait l'impression de vouloir asseoir son autorité de la manière la plus respectueuse possible, comme s'il voulait montrer une bonne image de lui – ce qui en soit était un acte dérisoire, étant donné que je ne le vois qu'à la maison -. Alors non, non. J'ignorais tout de ce changement de cap brutal, surtout envers des hommes de haine tel que Reicher.

Il m'explique alors qu'il le faisait pour moi. Pour que je sois fière. Fière de le voir gouverner sans une once de violence. Voilà des mois qu'il se faisait piétiner pour me faire plaisir. Quelle gourde je faisais, moi, en arrivant pour menacer Reicher, devant tous ces hommes qu'Hanz tentait de façonner à son esprit. Pourtant, il était énervé sans vraiment l'être. Je sentais plutôt en lui un soulagement, un moyen de pouvoir prendre plus de risques, dorénavant.

- Tu ne peux pas te laisser marcher dessus comme ça, Hanz...Tu dois faire quelque chose !
- Je le saurais, à partir de maintenant.

J'avais vu juste. Lorsque ces mots sont sortis de ma bouche, sans trop que je leur demande, Hanz avait changé de visage. Son expression avait repris en confiance, et il planifiait sûrement les jours à venir, et l'autorité qu'il allait désormais pouvoir placer dans les rangs. Sachant en plus que sa fiancée l'avait défendu, il devrait être plus coriace que jamais. Un sourire étrange se dessine sur son visage, et je me demande ce à quoi il peut bien penser. Cet homme là était difficile à déchiffrer.

Les semaines passèrent, et Hanz redevient cet homme froid et confiant qui m'avait fait chavirer. Ses yeux bleus pétillaient à nouveau de cette sûreté glaciale. S'il revenait d'ordinaire du travail l'air ravagé, l'esprit et le corps bousillé, il se dressait à présent comme un pic indestructible dans chacune des pièces qu'il traversait. Même son retour à la maison était un nouveau défi à relever. Pendant ce temps là, la météo changeait régulièrement. On commençait à avoir l'habitude des ciels couverts et du vent froid qui annonçait l'hiver de Pologne. Il ne faisait plus bon sortir, alors je restais à la maison, à lire, à boire du thé, à rêver...Alors que je lis le journal, assise devant une fenêtre, le temps se couvre brutalement. La lumière baisse immédiatement, jusqu'à ce que j'éprouve le besoin d'allumer une lumière pour continuer à lire. J'avais abordé un article qui semblait parler de mon amie Gretta, et son cher mari Wilhelm. C'est en me levant pour allumer que je me rend compte de quelque chose d'étrange. Une tempête se préparait au loin, il était 17h, et Hanz ne revenait toujours pas. En temps normal, il revenait vers 16h à la maison, juste pour passer du temps avec moi. Mais aujourd'hui, tout semble...différent.

La porte d'entrée ne s'ouvrit que vers 17h45, dans un fracas monstrueux. Le vent s'engouffre dans la grande maison, faisant claquer toutes les portes. Je sursaute sur mon fauteuil, me retourne pour comprendre. J'avais la tête enfouie dans mon journal. Isabelle, notre femme de maison, sort en courant de la cuisine pour se diriger dans l'entrée. Cinq minutes plus tard, un cri résonne dans la demeure, alors plongée dans une atmosphère lugubre. On aurait pu se dire que toute cette effervescence était due à l'orage qui s'était subitement rapproché. Les nuages au dehors tourbillonnent avec fureur dans un mélange de gris sombres et de noirs profonds, fragmenté d'éclairs. Des coups de tonnerre secs et nerveux retentissent avec affront. Lorsque le vent emporta toutes les portes avec lui, un fracas n'abattis sur la plaine, d'habitude très calme, d'Auschwitz. La foudre qui frappa le sol à quelques mètres de la maisons eu raison de l'électricité , et les plombs sautèrent au moment même où Isabelle cria. Inquiète, j'allume la bougie qui depuis toujours trône sur la table, dans mon petit coin à moi. J'attrape la coupelle sur laquelle elle est posée, et remonte le grand salon jusqu'à la porte. Tout autour de moi, la maison était terne, morose. Les teintes grisées du dehors avaient envahit l'intérieur. Tout semblait terrifiant. Le vent faisait dansé furieusement les volets devant les fenêtres. Ils s'abattaient avec force sur les murs, s'ouvraient, se fermaient...Le ciel se zébrait continuellement d'éclairs, l'atmosphère résonnait du tonnerre et parfois, la foudre dessinait un chemin entre les nuages et le sol, qui lui aussi semblait s'être assombris. On avait comme l'impression d'avancer dans un film en noir et blanc. Les ombres que dessinaient la bougie à l'intérieur de la maison n'avaient rien de plus rassurant. Chaque meuble que je passait se mettait à danser. J'accélère le pas pour sortir de cette pièce et comprendre enfin tout ce qui venait de se passer. Cette incertitude me donnait des hallucinations. J'atteins enfin la porte qui donne sur l'entrée. En l'ouvrant, je distingue une silhouette imposante allumant une bougie. Se saisissant de cette dernière l'ombre la porte jusqu'à son visage. Je reconnais Hanz, sans hésiter. Mais je suis prise d'un haut-le-cœur, et une puanteur de cadavre me dévore les narines. Isabelle se tient dans un coin du hall, près de l'escalier. Elle s'agrippe avec force à la rambarde, le souffle court, le nez bouché par ses mains. Hanz, quand à lui, ne semble absolument pas touché par l'atmosphère actuelle de la maison. Quelques minutes plus tard, les lumières reviennent éclairer la demeure, et la silhouette de Hanz. Béate, je le regarde sans trop comprendre ce qui désormais se passe devant mes yeux. Il tenait dans la main droite sa bougie, à hauteur de visage. Il avait un sourire presque sadique collé à ses lèvres. Une de ses expressions que je lui détestais. Dans la main gauche, qu'il tenait basse et à hauteur de ses hanches un couteau militaire aux dents acérés. Il était recouvert de sang, et dégoulinait sur le sol. Mais le couteau n'était pas le seul à offrir cette sanguinolente vision. Hanz était recouvert de ce même liquide rouge. Il ne semblait pourtant pas blesser. Avec lui, une odeur de mort avait envahit la pièce. J'ignore s'il s'agit du sang, ou d'autre chose...Mais fort heureusement, aucuns cadavres ne se tient derrière lui. Je le regarde avec surprise, peut être même avec frayeur. Il se contente de souffler la bougie et de la poser, puis d'avancer vers moi comme si de rien n'était. Instinctivement, je recule de quelques pas.

– Depuis quand me fuis-tu à mon retour ?

Il ne semble ni en colère, ni vraiment étonné. A vrai dire, il en semble même amusé.

- Depuis que tu rentre à la maison couvert de sang, suivit par la mort.
- Ha...C'est donc ça qui a fait tant d'effet sur Isabelle.

Il jette un œil sur la pauvre servante encore tremblante. Elle comprend sûrement mieux que moi ce qu'elle voit et entend.

- Tu devrais te regarder dans une glace, tu comprendrais.
- Pas besoin de ça, j'ai déjà vu pire.

Toujours aussi calme, il ouvre la porte derrière moi et entre au salon, où il se sert un verre de scotch.

- Tu prends quelque chose ?
- Non ! Enfin Hanz, qu'est ce que c'est que...ça ?

Je dessine un mouvement de main vertical, afin de couvrir l'entièreté de sa personne. Il se décide enfin à jeter un œil à sa tenue, hausse les épaules, et revient à son verre.

- Ce n'est rien du tout.
- Tu es couvert de sang, Hanz...
- Je me suis un peu défoulé sur un récalcitrant, voilà tout.
- Pardon ? Je pensais qu'on...
- Écoute, tu m'as bien fait comprendre que je devais me faire respecter, nous sommes bien clair là dessus ? Je n'ai plus recours à la violence depuis longtemps, et encore moins sur cette vermine de juif en tout genre. Maintenant, cet enfoiré a voulu me planter avec ce couteau que tu vois là. J'ai d'abord essayé de le raisonner calmement, mais il a réitéré, j'ai agit. Point.

Sur ce, il pose délicatement le couteau sur une table, et se tient légèrement en dessous des côtes. Il grimace, revient à son verre de scotch, et se retourne vers la fenêtre. Il était rentré sur de lui, effrayant tout le monde tant son expression semblait irréaliste avec la vision qu'on avait de lui au même instant. Maintenant, il se tient là, sceptique, une pointe de honte fusant dans ses yeux. « Je suis désolée ». Voilà tout ce que j'avais à dire. Je ne prends même pas le temps d'aller le voir, préférant le laisser seul avec son divertissement. Je m'approche d'Isabelle pour la rassurer, et toutes deux allons dans la cuisine, afin de lui changer les idées. Quelques minutes après, les escaliers se mettent à grincer, l'eau a coulé activement dans les canalisations de la maison. Ce n'est qu'à cet instant qu'Isabelle commence à se calmer. Elle se met à respirer lentement, en prenant le temps d'inspirer et d'expirer le plus posément possible. Je me cale sur son rythme de respiration, le temps que tout redevienne normal. Dehors, le ciel se déchaîne toujours. Mais cet exercice de relaxation m'emmène loin de tout ce bruit, toute cette folie. En quelques secondes, nous nous retrouvons, Isabelle et moi, dans une sorte de bulle protectrice où rien ne pouvait nous atteindre, bercées par le bruit de l'eau qui grimpait jusqu'à la salle de bain. Quand enfin le bruit cesse, nous revenons à la réalité. Je presse la main de la servante dans la mienne, et retourne m'installer au salon. A mon arrivée, je remarque que le couteau est toujours là, gisant sur le sol dans une flaque de sang. J'attrape un chiffon dans le buffet et y enveloppe l'arme, puis tente d'éponger la flaque de sang avec le reste de tissus. Je retourne à la cuisine pour y nettoyer la lame. La blancheur immaculée du chiffon a laissé place au rouge foncé, qui par endroits devenait brunâtre. Il était bon à jeter...En le lâchant dans la poubelle, je remarque que mes mains ont elles aussi été rougies par le sang. Je les glisse doucement sous l'eau chaude, regardant le liquide rouge se disperser dans l'eau, petit à petit, en formant des nuages et des volutes éphémères. L'horloge, qui sonne 19h, me sort de ma rêverie. Une foule de personnes se met à faire des allées et

venues dans la cuisine, cherchant quoi préparer à dîner. L'un prend une grosse casserole et y met un bouillon à chauffer. Un autre s'affaire à sortir des couverts. Un troisième coupe des tranches de pain. Je m'extirpe dans bien que mal de cette cohue...

- Tu ne mange pas ?

Hanz est face à moi, sirotant sa soupe délicatement. Il vient de me parler sans même me regarder. Perdue dans mes pensées, je l'entends à peine. Un chuchotement indescriptible. Il tousse, se racle la gorge, et je le regarde, perplexe.

- Tu ne mange pas ?
- Je n'ai pas faim.

Il soupire, pose sa cuillère sur le bord de l'assiette. Il lance un regard au pied du bar, là où se trouvait quelques temps avant le couteau.

- Écoute, je suis désolée pour...tout ça.

Et il l'était vraiment. Je sens dans sa voix une certaine honte. Une envie que tout ceci ne se soit pas passer. Mais voilà, la nature de Hanz n'était pas d'être un doux agneau s'infiltrant discrètement dans un troupeau. Il était plutôt du genre à ressembler au louveteau qu'on croit tous frêle et incapable, mais qui pourtant devrait être craint de tous, à tous les niveaux. En arrivant à Auschwitz, j'avais voulu le changer. Faire de lui un homme respectable sans une once de violence envers ses hommes et ses prisonniers. Qu'il respecte et fasse respecter la race humaine, pour que tous me respectent par la suite. Mais finalement, je me rends compte que je n'ai fait que creuser un fossé entre l'homme qu'il est, et celui qu'il est prêt à devenir pour obtenir mon éternel amour. L'homme qu'il est était là, tapis dans l'ombre, à attendre la moindre occasion de surgir, et de faire régner la terreur, quand l'autre ne cherchait qu'une chose : me rendre fière.

Je lève les yeux vers lui, comme pour chercher à comprendre. Il n'osa pas croiser mon regard.

- Je me suis laissé emporter, je n'aurais pas du. Mais je n'ai fait que me défendre...Il comptait me tuer.
- Pourquoi toi ?
- Pardon ?

Les mots ont devancé ma pensée. Ils sont sortis comme ça, par réflexe, alors que je réfléchissais. Mais cette question me taraude...Pourquoi on s'en est pris à lui ? Alors que tous ces hommes, gardiens, et autres soldats sous ses ordres, étaient des ordures qui les faisaient souffrir depuis des lustres ? Qu'est ce qu'il avait bien pu se passer ? Mais si je croyais Hanz innocent, son air fuyant me disait le contraire. Il s'était passé quelque chose, et cet homme cherchait à se venger.

Il prend sa tête dans ses mains, lâchant faiblement un « Mon dieu, Raphaëlle... »

En réalité, rien n'allait vraiment. Il semble que Hanz soit tiraillé entre son rôle au sein du camp, et ici même, à mes côtés. Depuis notre mésaventure, il n'avait de cesse d'essayer de plaire à tout le monde. Mais faire régner l'ordre sans permettre à quiconque d'agir, ou plutôt de punir, ne faisait pas bon ménage. Il avait à de nombreuses reprises eu le droit à des déchaînements de violence que ses hommes faisaient subir aux prisonniers, en guise d'avertissements sûrement. Si bien que ces prisonniers, d'ordinaire frapper régulièrement mais à moindre échelle, se retrouvaient presque morts dans

la boue des terrains. Certains se voyaient loger une balle dans la tête. Les exécutions, longues ou rapides, se faisaient rares mais si violentes qu'Hanz avait fini par laisser ses hommes mener leur lois. Et plus le temps passait, plus les prisonniers lui en voulaient. Il était passé de l'homme susceptible d'être apprécié au diable qui avait fait tuer des centaines de personnes sans le vouloir. Il était aujourd'hui obligé de trouver un juste milieu, qui ne plaisait jamais vraiment aux deux partis. De fil en aiguille, il avait également retrouvé son passé, son caractère autoritaire et sa froideur d'âme. Ce que j'avais réussi à éteindre en lui s'était réveillé, et il était redevenu sans cœur, si je puis dire. Du moins, c'était vraisemblablement le cas au camps. C'était là tout le problème, car lorsqu'il rentrait, la honte le prenait à la gorge, et il devait faire face à ce qu'il décrivait comme « cette femme si fragile, si sensible, semblable à une fleur rare qu'on se doit de préserver de tout ce qu'il y a de mal dans le monde. » Autrement dit moi.

- Je...je voulais que tout change, pour nous. Mais comment pourrais-tu continuer à me voir après tout ça ?

Sur le coup, je ne comprends pas de quoi il parle. J'étais aussi capable de comprendre que ce travail comptait pour lui, et qu'il devait faire le nécessaire pour se faire respecter. Quitte à ce qu'il redevenne violent. Mais tant qu'il faisait la part des choses, et qu'il prenait soin de laisser son travail là où il devait rester, je n'y voyais pas d'inconvénients. Je n'ai pas à savoir ce qu'il se passe là haut.

- Je vais devoir travailler d'ici, tu vas avoir des retours, des échos, tu vas...
- Je sais que ton travail compte. Pourquoi tu t'inquiètes autant pour tout ça, d'un coup ?
- Je veux t'épouser, Raphaëlle.

« Je veux t'épouser ». Les mots résonnent dans ma tête, tangent et rebondissent sur mes tempes.
« Je veux t'épouser »...

Chap. 19 — Évidences.

Je regarde le liquide rouge se disperser dans l'eau, petit à petit, en formant des nuages et des volutes éphémères. J'ai l'odeur du sang sur les mains. Il envahit la pièce d'une senteur macabre et répugnante. Ce qui me dérange le plus, c'est de savoir à qui il appartient...j'ai ce sang sur les mains mais j'ignore d'où il vient. Je stoppe le robinet et sors de la cuisine. Mes pieds nus touche la terre humide. J'ai froid. Je suis en chemise de nuit, et un vent glacial souffle sur la plaine. Devant moi se dresse la grande porte d'Auschwitz, sombre. Pesante. J'entends des râles sourds venir de l'autre côté. J'avance lentement sous l'orage, les bras croisés sur la poitrine pour me réchauffer. Je traverse la grande bâtisse de brique rouge pour arriver dans le camps. On cri, on frappe, on creuse, on engueule. Il y a du bruit, et une puanteur invivable. J'avance encore un peu vers une masse alors incompréhensible. Reicher et ses hommes me regardent en souriant. Ils me dévisagent comme un bout de viande. Je m'approche encore de cette massez que je ne distingue toujours pas. Hanz se tient de l'autre côté, une lanterne éclairant son visage lugubre. Il ne reste que cet amoncellement pour nous séparer. Je tente de chercher un passage, ne trouve rien. Je regarde Hanz, l'air désespérer. Je veux qu'il m'aide, je veux qu'il me sert contre lui, qu'il me protège de ses hommes qui rient juste derrière moi. Mais il n'y a qu'un moyen d'y arriver : passer cet masse pour atteindre l'autre côté. Je glisse un pied dans l'inconnu, et une drôle de sensation me vient alors. Sous mes pieds, je distingue quelque chose de froid et humide, mais d'une sorte de douceur connue. Je baisse les yeux, curieuse, avant de distinguer des corps. Un amoncellement de corps, coupés, tranchés, meurtris, qui gisent là sous mes pieds. Je lève les yeux vers Hanz, paniquée, mais c'est alors qu'un sourire sadique se dessine sur son visage. La terre sous mes pieds laisse place au sang, aux cadavres. Certains me regardent, la peur se lit sur leurs visages. L'un deux me saisit la cheville, dans un reste de vie et d'espoir. « Hanz... » Il est là, droit devant moi, à me regarder en riant. Il tend une boîte vers moi, qu'il ouvre. Elle contient un doigt, sur lequel tient encore une alliance en or blanc. « Épouse-moi », me dit-il...

Je me réveille en sursaut, remarque que Hanz se tient tout prêt de moi, assis, les yeux inquiet.

- Raphaëlle, tout va bien ?
- Comment ça ?
- Voilà dix minutes que tu ne tiens pas en place, et tu viens de crier dans ton sommeil. Regarde toi, tu es toute en nage.

Effectivement, je suis trempée. Trempée, et tremblante. « Tu as du faire un mauvais rêve... ». Il presse mon bras avec force. Je lis dans ses yeux une réelle crainte. J'ignore ce qu'il s'était passé, mais il en était retourné. Sa main glisse lentement jusqu'à la mienne, qu'il amène jusqu'à ses lèvres pour l'embrasser.

- Je vais aller prendre une douche.

J'ai besoin de remettre mes idées au clair. Ce rêve, ou devrais-je dire ce cauchemar, m'a complètement retournée, si bien que je n'arrive même plus vraiment à savoir où je suis. Hanz me regarde me lever péniblement, chanceler, avant que je ne le repousse. Il repose ses bras, triste, sur le lit, et je

m'engouffre sur la pallier. Le parquet craque sous mes pieds. Dehors, le vent s'était remis à souffler, et la pluie était venue lui tenir compagnie. On entendait les combles grincer, vibrer, et les gouttes marteler les tuiles avec force. La panique commence à revenir et je me précipite à la salle de bain en claquant la porte. Je fais couler l'eau un petit instant pour qu'elle chauffe, et me glisse en dessous sans même prendre le temps d'enlever ma chemise de nuit. Éreintée, ébranlée, je me laisse glisser le longs du carrelage jusqu'à toucher le sol, l'eau ruisselant sur mes cheveux, ma peau...Le tissus de la robe vient coller à ma peau, laissant voir chaque parcelle de celle-ci tant l'eau le rendant transparent. Sans vraiment comprendre pourquoi, je commence à pleurer.

Prisonnière d'un tourbillon d'émotion, je ne remarque même pas la porte de la pièce s'ouvrir. Ce n'est qu'au contact de sa peau contre la mienne que je me rend compte qu'Hanz venait de me rejoindre. J'avais sursauté à sa venue, si bien qu'il chuchote à présent un « Ne crains rien, ce n'est que moi. » tout en me serrant contre lui. Il ne dit mot, et moi non plus. Seul l'eau ruisselante de la douche vient cacher les bruits lugubres de la maison. Sous ma main, je sens ses muscles contractés, son cœur qui bâte, sa chaleur qui m'envahit. J'avais oublié à quel point il était parfait...Son torse était sculpté par un activité régulière, et il savait l'entretenir. Pour dire vrai, il avait tout pour plaire, à n'importe qui. Pourtant, il n'avait d'yeux que pour moi. Je me serre un peu plus contre lui à cette pensée. Que serait ma vie s'il n'y était pas entré ? Je l'ignore. Complètement...Malgré ce que je savais de lui, malgré ce rêve, et ce besoin constant d'établir son rang par la violence, j'avais besoin de lui, tous les jours à mes côtés. Il était là quoi qu'il arrive, prêt à se sacrifier pour me rendre heureuse. J'ignore tout de l'avenir, ce qu'il nous réserve, mais une chose était sûre : j'avais besoin de lui.

Lorsque cette vérité me saute aux yeux, je lève ma tête pour voir cet homme qu'était Hanz. Voilà quasiment deux ans que nous étions ensemble. Deux ans que nous avons vu passer tant de choses entre nous. Il n'avait pas vraiment changer, il était juste devenu plus mature. Son visage semblait cependant plus marqué qu'à l'époque. Quelques traits venaient durcir son expression, mais son regard, lui, me couvrait toujours autant d'amour. J'approche mes lèvres des siennes et y dépose un baiser. Chose que nous n'avions pas fait depuis longtemps...En effet, notre couple était devenu plus platonique qu'autre chose. Auschwitz nous avait éloigné tout en nous rapprochant. Il semblait que nous n'avions besoin de rien de plus que cet sensation d'amour. Pas de baisers, pas de caresses, pas de mots...Juste une idée de sentiments. Un souvenir, rien de plus. Pourtant, à cet instant précis, l'inquiétude et le doute laissent place au désir. J'avais besoin de plus. Besoin de sentir son amour partout sur mon corps, que chaque parcelle de ma peau frissonne sous ses doigts, que ses baisers envahissent toute la surface de mon être. J'avais envie de lui plus qu'à n'importe quel moment de ma vie.

Un silence étrange trône dans la salle à manger. Il est là, en face de moi, dans son costume militaire qui le rend si séduisant, et ce petit sourire en coin qui se dessine de temps en temps. Il est heureux, je suis heureuse. De l'extérieur, on aurait presque pu nous confondre avec un couple d'enfant après son premier baiser. Un peu gênés, mais tellement content qu'on en avait les yeux qui débordaient de malice. Les servants, qui amenaient régulièrement de quoi déjeuner, nous regardaient en se posant bon nombre de question. Et nous, on se contentait de garder ces coquines expressions. Le déjeuner se passe ainsi, dans une ambiance plutôt étrange de questionnements et de malice. Mais cela ne tarda guère, le travail appelant Hanz à ses dures journées.

Plus le temps passait, et plus le travail passait du camps à la maison. Hanz établit son bureau dans une pièce parallèle à l'entrée, qui lui servait jusqu'à présent de bureau personnel. Au fil des jours, il ne partait plus pour le camps, mais recevait des hommes, seuls ou en groupes, dans son bureau. Ça circulait sans cesse. On râlait, on se plaignait, on écoutait...Parfois le ton montait. Hanz prenait de plus en plus confiance en lui et réussissait à affirmer pleinement son opinion, et à le faire respecter. Ses visites au camps d'Auschwitz-Birkenau ne se faisaient plus qu'une fois par semaine. De temps à autre, il allait jeter un œil à Auschwitz I, ou encore à l'usine de Monowitz. Il rencontrait assez souvent les dirigeants des deux camps affiliés, afin de créer une sorte d'entreprise globale où s'échangeaient les personnes viables contre celles plus bonnes à rien. Si je n'étais pas d'accord avec cela, je respectais leurs discussions, d'autant plus qu'Hanz s'arrangeait pour que la violence réduise considérablement dans chacune des trois structures. Aussi, ma deuxième visite au camps fut complètement

étonnante. Les prisonniers se portaient mieux, semblant manger plus et subir beaucoup moins les représailles des soldats. Les plus vieux avait repris en force, et les plus jeunes en joies. La vie n'était toujours pas rose, mais s'était déjà beaucoup. Et au final, prisonniers comme soldats avaient fini par respecter Hanz. Même Reicher s'était fait une idée. La panique avait juste laisser place à une sorte de haine, aussi platonique que l'était il y a quelques temps mon amour pour Hanz.

L'ambiance à la maison, quand à elle, était devenue tout à fait joyeuse. On y riait, on y jouait...Au sein des serviteurs, des couples s'étaient formés. Ces couples avaient donné naissance à quelques enfants, qui s'étaient vu octroyer le droit de jouer dans la grande maison. Si bien que les jours où Hanz ne travaillait pas, la grande demeure lugubre se transformait en air de jeu. Tout le monde s'amusait avec tout le monde, sans distinction aucunes. La vie avait repris son cours...

C'est étrange comme ce rêve changea notre vie. Ce qui ne se faisait jusqu'alors que dans nos pensées se retrouvaient désormais mis en pratique. Au travail, à la maison, ou entre nous. Tout avait changé, tout s'était amélioré. Notre vie tout entière était bercée par du bonheur. Et entre Hanz et moi, tout avait pris une autre dimension. Tout ce qui avait été platonique laissait place au charnelle. Chaque matin était une nouvelle bouffée d'oxygène, chaque journée une nouvelle page à tourner, chaque nuit un nouveau prétexte à nos ébats. On en venait même à lasser chacun de nos servants résidant dans la grande demeure. A croire que nous rattrapions le temps passé...Étrangement, cette situation nous convenait. Elle permettait à Hanz d'oublier les journées difficiles, à moi de me sentir aimer, et renforçait indéniablement notre amour pour l'autre. Les premières semaines furent les plus intenses, comme un cruel besoin de se vider la tête et de quitter un instant la réalité dans laquelle nous vivions pour se glisser dans des fantasmes. Plus les semaines passées, plus nous ralentissions la cadence, évitant ainsi de nous lasser. Au final, nous avons installé une tranquille routine de couple qui nous convenait bien. Et cela s'en ressentait . On était plus qu'heureux.

Les jours, quand à eux, devenaient moroses. Le ciel s'engorgeait de nuages gris s'en pouvoir s'en dépêtrer, le froid s'installa et la pluie laissa place aux premiers flocons de neige. C'est ainsi qu'un soir de novembre, alors que le sol de la Pologne portait son premier manteau blanc du mois, il me demande en mariage.

Un genou à terre, il prend ma main comme si de rien n'était. Il a ce petit sourire angélique qui lui va si bien en ce moment. Il fouille un instant dans sa poche de veste – instant qui me semble être une éternité – et en sort une boîte recouverte d'un velours noir. Je ne peux la quitter des yeux, sentant venir cet instant au plus profond de mon être. Hanz me regarde, ses yeux bleus me transperçant de tendresse.

– Raphaëlle Strauss, veux-tu m'épouser ?

Si cette question avait déjà percé dans nos conversations, elle prenait tout son sens aujourd'hui. Il n'y avait ni sang, ni expression maléfique, ni tempête au dehors...Juste lui, à genoux par terre, ses yeux dans bleus si purs posés sur moi, et la neige qui tombait doucement. Pas un bruit. Pas un malaise, rien du tout. Juste lui et moi, là sous ces pièces de coton. Soudain, je me rends compte qu'Hanz m'observe avec attention, son regard devenant de plus en plus inquiet. Je réfléchis quelques minutes afin de comprendre, et m'aperçois que je n'ai pas encore répondu à la question. Perdue dans mes rêveries, les minutes passaient et je ne répondais rien.

- Tu vas bien Raph ?
- Oh oui, oui, désolée, j'étais perdue dans mes pensées.
- Veux-tu m'épouser ?
- Oui, je le veux.

Enfin, ma langue se délit et la réponse fuse tout naturellement. Je sens la fraîcheur du métal glisser sur ma peau, en frissonne de plaisir. C'était une magnifique bague assez discrète, un petit anneau d'or blanc surmonté d'un léger saphir. Le bleu pénétrant de la pierre me faisait penser aux yeux de Hanz. Pendant un long moment, je regarde la bague, probablement avec l'air le plus satisfait que je n'ai jamais eu. Hanz en profite pour se lever, et dépose ses mains sur mes épaules. « Ça y est, nous y sommes », me dit-il. Oui, nous y sommes...A cet instant, le temps semblait à la fois terriblement long, et terriblement rapide. Si notre relation avait été tout sauf palpitante, voilà seulement deux ans que nous nous supportions l'un l'autre, et il me demandait en mariage. La situation semble presque drôle. Jusqu'à ce que je pense à Gretta, qui s'était mariée dans des circonstances similaires. En parlant de Gretta, je devais lui annoncer la nouvelle. Elle devait être là au mariage, je la voulais à mes côtés. Elle avait le don de tout rendre si parfait...Je m'excuse auprès de Hanz, lui lançant qu'il fallait absolument que j'appelle Gretta. Mais une fois sur le pallié, je note qu'il serait peut être plus judicieux d'appeler avec quelques renseignements sur l'événement, plus que pour un « Il m'a demandé en mariage. ». Je cours et saute dans les bras de Hanz, qui me fait tourner sous la neige tombant de plus en plus. Il me chuchote un « Je t'aime » à l'oreille, et nous rentrons dans la grande maison.

Assis sur un fauteuil du salon, il sirote un café alors qu'Isabelle m'amène un thé. Il nous fallait parler organisation, alors autant être bien installés. Mais finalement, tout se passa assez vite. Il fut décidé d'une date, à savoir le 24 décembre, jour du réveillon de Noël. Pourquoi ? Cela permettrait de faire une grande fête, aussi bien pour le mariage que pour le réveillon et le jour de Noël. Les gens n'avaient pas vraiment le choix de venir, comme deux gros événements se passaient en même temps. Nous inviterions des gens de Berlin, tous ceux que nous avons connus là bas, les collègues, les amis, la famille...Des gens d'ici, aussi, malgré les différents. Ce jour serait un jour de fête pour les prisonniers, qui exceptionnellement ne travailleraient pas, ne subiraient aucunes violences et auraient un repas de fête. Tout serait de blanc, de bleu et de beige, les couleurs qui nous façonnaient un peu plus chaque jour. Il n'y aurait pas de drapeaux Nazis, ni quoi que ce soit qui puisse venir perturber ce mariage. Tout se passerait dans la grande maison, et la messe aurait lieu dans la petite cha-

pelle qu'on apercevait d'ici. Tout serait simple tout en étant grandiose...Après une heure et demi de discussion, je file dans la chambre et saisit le combiné. Je peux appeler Gretta, maintenant, en espérant qu'elle n'ait rien de prévu. Mais comme nous avons toujours fait Noël ensemble, il n'y avait pas de raisons...Je compose le numéro, écoute patiemment la sonnerie du téléphone jusqu'à entendre résonner la voix de Gretta.

- Allô ?
- Gretta ? C'est Raphaëlle !
- Oh, Raph' ! Je ne m'attendais pas à ton appel, en tout cas pas maintenant...

En effet, il était presque onze heure du soir. Je n'avais même pas pensé à regarder l'heure.

- Désolée, je n'ai pas fait attention.
- Qu'elle mouche t'a piqué pour m'appeler à cette heure ?
- On va se marier, Gretta !

J'étais heureuse, mais visiblement pas elle. A l'autre bout du combiné, j'entends souffler, puis un grand vide s'installe. « Gretta ? ». La voix revient, un peu distante. « Tu peux me rappeler demain ? ». La question fait comme un choc, tant je ne m'y attendais pas.

- Non, non je ne peux pas t'appeler demain...Qu'est ce qu'il t'arrive ? Tu pourrais au moins faire semblant d'être heureuse pour moi.
- Vous vous mariez quand ?
- Le 24 décembre, ça tombe plutôt bien non ?
- Non, ça tombe mal.
- Pardon ?
- Je ne viendrais pas, Raph. Je ne peux pas, désolée.
- Mais Grett...

Elle avait raccroché. Je reste quelques longues minutes, le combiné collé à l'oreille, l'air perdu. Des larmes se mettent à couler doucement le long de mes joues, et je finis par reposer le téléphone en me mordant les lèvres. « Je ne viendrais pas »...Ma meilleure amie, celle à qui je devais tout, ne serait même pas présent à mon mariage. A bien y penser, aucunes des personnes à qui je tenais ne seraient là. Mon père, ma mère, mon frère, mon amie...Personne. Je serais seule face au monde. Je fourre ma tête dans mes mains et me mets à pleurer sans ménagement. Le parquet du pallié craque, me faisant lever la tête en essuyant rapidement les quelques larmes qui continuaient de couler. Hanz se tient dans l'ouverture de la porte, visiblement surpris. Il ne s'attendait probablement pas à me voir triste le jour de sa demande...Entre trois sanglots, je lui explique que Gretta ne viendra pas, comme elle était étrange au téléphone, ses réactions surprenantes de sa part. A bien y réfléchir, cela faisait quelques mois qu'elle n'appelait pas, si je ne prenais pas le temps de le faire. La distance avait-elle raison de notre amitié ? Hanz me sert contre lui. « Si elle ne veut pas venir, tant pis pour elle. On ne se mariera que nous, dans notre maison, sans aucuns invités de plus que ceux qui partagent notre vie d'aujourd'hui. ». Et pourquoi pas ? Si nos amis ne comptaient pas prendre la peine de venir, grand bien leur fasse.

Les prochains jours se passent dans la plus calme des ambiances. Hanz travaille à distance, ne permettant à personne de venir à la maison. Il ne prenait part aux discussions que par téléphone. Il y aurait pourtant du y avoir une certaine euphorie entre lui et moi. Mais ayant tourné le dos à une fête somptueuse, nous nous étions mis d'accord sur un système assez simple, une fête tout ce qu'il y a de plus légère et sans organisation particulière. Je me contente donc de penser à cette drôle de réaction qu'avait eu Gretta. C'était à ni rien comprendre. Tantôt sur-protectrice, tantôt fuyante, ma meilleure

amie était depuis peu devenue une personne complètement étrangère. Nos appels se limitaient à des silences, perturbés par quelques interludes de paroles sans fond ni forme. Nous n'avions plus rien à nous dire. Si ma vie à Auschwitz était tout sauf palpitante, la sienne était sûrement ponctuée de tout un tas d'événements. Du moins, c'est ce que j'avais en tête. Mais à bien y penser, elle ne m'avait même pas parlé de son mariage avant sa dernière venue en date. Nos chemins d'ordinaire si entrelacés s'étaient séparés. J'ignore s'ils se retrouveraient un jour...

Les semaines passent et se ressemblent. Hanz travaille au bureau, passe de nombreux coups de fils, rit ou s'énerve selon les circonstances. Moi je m'occupe à lire, regarder par la fenêtre, cuisiner avec Isabelle... Un soir où la neige laissait place à la pluie, Hanz arrive plus chaleureux que jamais, un bouquet de fleur à la main. « C'est aujourd'hui » me dit-il rayonnant. Nous aurions pu nous marier sur un trottoir et en haillons que l'effet aurait été le même. Il glisse le bouquet dans ma main, alors même que je me questionne sur quoi penser. Il est vrai que j'aimais Hanz plus que tout, et qu'il semblait tout naturel de conclure cet amour par un mariage. Quand bien même, rien de tout ce que j'espérais ne se passait comme prévu. Mon bien aimé fit venir Isabelle qui, toute pressée qu'elle était, me traîne jusque dans la salle de bain, où elle s'empresse de me déshabiller. Je reste là, inerte, à me regarder nue dans le miroir. Délicatement, Isabelle installe une à une les couches de vêtements qui se greffent les unes aux autres. Lors qu'enfin elle sort la robe, je laisse un souffle. Elle avait reçu l'ordre de choisir une robe pour moi parmi les plus belles qu'elle pourrait trouver. Et si ce mariage se vouait à devenir une simple soirée en tête à tête, cette robe dépassait de loin toutes mes espérances. Elle formait un bustier sur le dessus, dessiné de mille et unes fleurs de dentelles savamment cousue de manière à former une harmonie parfaite. Quelques zones laissées vides offraient des silences si délicats dans la couture qu'on y voyait la douceur du tissu. La dentelle quand elle se mettait à courir jusqu'au jupon où elle allait se perdre plus ou moins loin dans les méandres du drapé. Jupon qui, soit dit en passant, bouffait à volonté autour de mes hanches, soulignant ma taille d'un satin immaculé. La robe en elle-même pouvait paraître d'une banalité effrayante. Mais à mes yeux, elle était si parfaite que j'en perdais mes mots. Quelques minutes plus tard, Isabelle s'était changée et nous descendions toutes deux dans le hall.

Quel ne fut pas mon étonnement lorsque je vis mon amie Gretta, debout dans un salon que les femmes et hommes de maison avaient redécoré avec goût. Elle se tenait là, debout et resplendissante, aux côtés de Wilhelm. Tout deux discutaient avec Hanz, aucun ne m'avaient remarqué. Tout autour, les domestiques avaient délaissé leurs tenues de travail pour des vêtements chics. Tous buvaient, tous riaient. Personne n'aurait pu dire qu'il s'agissait ici de la totalement des hommes de maison de notre grande villa. Tout semblait si irréal... Isabelle était elle aussi resplendissante, dans une robe d'un bleu si pâle qu'il en paraissait presque blanc. Elle racle doucement sa gorge pour attirer l'attention jusqu'à nous. Le silence fut quasi immédiat, et tous les yeux, alors si distraits, se posent sur moi, accompagnés de murmures ravis. Je n'avais pas pour habitude d'être le centre de l'attention. Pendant un moment qui me sembla une éternité, un silence régna alors que tous me regardait. Puis enfin, on se mit à applaudir, et mes joues si pales devinrent écarlates. Hanz s'approcha de moi, et me tendit un bras que je saisis volontiers. J'étais complètement envahie par tout un tas d'émotions qui me faisait tourner la tête. Hanz me guida jusqu'à Gretta, qui me prit chaleureusement dans ses bras. Elle s'excusa pour leur dernière discussion au téléphone, qu'elle avait été injuste mais que son esprit était très préoccupé depuis quelques temps. Il semble qu'elle essayait de tomber enceinte, mais qu'elle n'enchaînait que les fausses couches, ce qui avait le don de la rendre agressive et déprimée. William tentait tant bien que mal de lui changeait les idées, mais il n'arrivait à rien. Leur vie était devenue difficile, et l'appel arrivait au mauvais moment. Hanz avait rattrapé le coup en appelant William, puis en parlant à Gretta pour lui expliquer à quel point j'étais triste qu'elle ne soit pas là. Elle avait fini par accepter, en disant que ça ne lui ferait sûrement pas de mal, et ils étaient arrivés en catimini il y a de cela une heure. La surprise était totale pour moi, et j'étais plus que ravie. Soudain, on sonna une petite clochette, et on vit entrer un prêtre dans la grande demeure. Isabelle me mit à part, et on traîna Hanz jusqu'à une petite estrade qu'on avait monté pour l'occasion. William le rejoint, probablement en tant que témoin, et Gretta s'installa juste derrière moi. Isabelle me prit le

bras, et toutes trois remontons doucement l'allée qui séparait les domestiques en deux. A cet instant, j'ignorais si j'étais heureuse, angoissée, ou triste. Tout était allé tellement vite que je n'avais même pas eu le temps de me réjouir de mes fiançailles ou de les annoncer. On avait organisé un mariage sur les braises, personne n'était au courant de rien, et ça semblait si volatile que je n'arrivais pas à voir ça comme le bonheur. Bien sûr, j'étais tout à fait heureuse d'épouser Hanz. Mais rien ne se passait aussi idéalement que je l'aurais souhaité. S'en devenait presque le mariage que je redoutais... Quand enfin nous arrivons à hauteur de Hanz, le stress me noue le ventre. J'ai du mal à respirer, ma robe me compresse l'estomac, et je fais mine que tout va bien. Personne ne sembla remarquer mon malaise, et le prêtre commença ses énonciations éternellement longues. Après avoir répété nos vœux d'engagement, et nous avoir passé les alliances aux doigts, nous purent enfin nous embrasser et passer à autre chose. Je finis vite par être un élément quelconque de la soirée, et j'en profite pour m'asseoir quelques secondes, tripotant l'anneau d'or blanc que j'avais au doigt. Hanz vient me voir, un peu angoissé, et s'accroupit devant moi en me prenant les mains.

- Tout va bien ?
- Oui, oui rassure toi. J'avais juste besoin de m'asseoir un peu.

Il ne semble pas convaincu par mon excuse, mais me laisse néanmoins tranquille. Il était le seul apte à faire honneur à nos invités. Isabelle s'installe près de moi, l'air serein et compréhensif. « Ça ne vous convient pas, n'est-ce pas ? ». Sa remarque me fait mal au cœur. A l'entendre, on aurait pu penser que voir des domestiques partout à mon mariage me répugnait, et que je ne voulais pas de tout ça. En effet, je n'en voulais pas. J'aurais voulu qu'ils m'accompagnent tous dans une église, que mes parents et mon frère soient là, que nos amis soient là... Un vrai mariage, entouré de tous ceux qu'on aimait. Un vrai mariage dans une église, et pas dans une sinistre maison à quelques mètres d'un camp. Je prends la main d'Isabelle pour la rassurer. Je n'aimais pas qu'elle pense que je la prenais pour une esclave et rien de plus. Si seulement elle savait que je ne valais en réalité pas mieux qu'elle....

On mangea, on ria, on but, beaucoup. Beaucoup trop même. On dansa aussi, pour oublier notre abus d'alcool. Pour se voiler la face. La maison vivait à grands bruits. Vers 5h du matin, je suis prise de fatigue et de vertiges. Je remercie le peu que j'eus le courage de remercier pour leur présence et monte me coucher. Je me laisse tomber sur le lit comme une masse, et m'endors presque immédiatement.